Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Émile Richebourg

LA DAME EN NOIR
TOME VI

L'HOMME MYSTÉRIEUX

(1890)

Table des matières

SIXIÈME PARTIE

L'HOMME MYSTÉRIEUX

I

VISITE INATTENDUE

Les domestiques du château de Bresle étaient réunis à l'office. Ils causaient, les uns assis autour de la table, les autres debout. Les femmes avaient l'air effaré, sauf la cuisinière, un esprit fort qui, moins peureuse que les autres, haussait les épaules avec de petits rires moqueurs.

Le maître d'hôtel, le coude sur la table et la tête appuyée dans sa main, semblait présider la petite assemblée. Il écoutait gravement, sans trop se mêler à la conversation.

Ce jour-là, ils avaient du bon temps, les serviteurs du château. M. Beaugrand était parti pour Paris, le matin de bonne heure, accompagné de Mlle Henriette, qui devait passer la journée chez une amie, et Mme Beaugrand, qui n'était guère exigeante, se trouvait seule au château.

Chacun en ce qui le concernait, les domestiques avaient terminé leur service, et ils s'étaient réunis pour causer entre eux d'une chose qui effrayait fort quelques-uns.

Il s'agissait d'un homme aux allures singulières, disons suspectes, qu'on avait vu rôder autour du château, ayant l'air de se cacher et qui même, un jour, s'était introduit dans le parc où il avait fait grand'peur à Mlle de Mégrigny qui s'y promenait.

– Cet homme, qui m'est inconnu, avait dit la jeune fille à sa mère, s'est tout à coup trouvé devant moi au détour d'une

allée. J’ai remarqué qu’il avait l’intention de s’approcher de moi et de me parler ; mais la peur m’a prise et je me suis sauvée à toutes jambes. M. Beaugrand, instruit de la chose, répondit :

– C’est un de ces incorrigibles braconniers qui ont l’audace de s’introduire dans le parc et d’y tendre des lacets pour prendre nos lapins.

Les domestiques ne pensaient pas comme leur maître ; car, prétendaient-ils, les gardes du domaine avaient de bons yeux, du flair, et ne manquaient point de vigilance.

Et il fallait bien que cela fût, puisque jamais, au grand jamais on n’avait vu dans le parc autant de lapins.

– Moi, dit le cocher, rien ne m’ôtera de l’idée que cet individu n’a pas de mauvaises intentions. Si nous ne l’avions vu qu’une fois, on n’y penserait plus. Parbleu ! il n’est interdit à personne de s’approcher du château et d’en regarder la façade et les fenêtres ; la preuve, c’est qu’on ne repousse jamais les mendiants, qu’on les laisse pénétrer dans la cour et s’avancer jusqu’aux marches du perron pour recevoir l’aumône que mademoiselle donne elle-même.

Mais l’homme en question n’est pas un mendiant, bien qu’il soit assez mal habillé.

– Alors, qu’est-ce que c’est ? demanda la cuisinière.

– C’est à lui qu’il faudrait le demander, répondit la femme d’un des jardiniers.

– Moi, je dis comme François, opina le palefrenier, cet individu n’est pas un mendiant ; c’est un gaillard qui a de mauvaises intentions.

– Quelles mauvaises intentions ? se récria la femme de chambre de Mme Beaugrand.

– Est-ce qu'on peut savoir ? fit un valet de pied.

– Voulez-vous que je vous dise ? reprit le cocher.

– Oui, François, dites.

– Eh bien, je crois que cet homme-là s'affuble tantôt d'un déguisement, tantôt d'un autre.

– Mais pourquoi ? exclama la cuisinière.

– Vraiment, Marianne, vous êtes drôle avec vos questions ; si nous savions le fin fond des choses, les apparitions de l'homme mystérieux ne nous préoccuperaient pas autant.

– Enfin ce personnage, selon vous, a de mauvaises intentions ?

– Oui.

– Ce qu'il veut, ce qu'il cherche, vous ne le savez pas ?

– Il ne m'a pas fait ses confidences.

– Je le pense bien ; mais que supposez-vous ?

– Ce que je suppose ? Eh bien, j'ai dans l'idée que cet homme est un chef de voleurs qui étudie les moyens de pénétrer dans le château avec sa bande et de le piller, quand nous serons tous retournés à Paris, bien entendu ; car, pour le moment, messieurs les voleurs n'oseraient pas s'y frotter.

La cuisinière se mit à rire et fut imitée par le maître d'hôtel, sortant un instant de sa gravité.

– Vous oubliez, François, dit-il, que le château n’est abandonné, en aucun temps de l’année. Outre les deux gardes, qui sont presque toute la nuit sur pied, il y a les deux jardiniers et leurs aides, le concierge, sa femme et leur fils, un jeune gars de vingt-quatre ans, qui est courageux comme un diable. Donc, mon pauvre François, ce que vous avez dans l’idée n’a pas le sens commun.

– Si vous êtes tout à fait tranquille, monsieur Hébert, tant mieux pour vous ; moi, je ne le suis guère. Un homme, ayant des allures étranges, vient de temps à autre rôder autour du château, voilà le fait. Cela, personne ici ne le nie, car je ne suis pas seul à l’avoir vu ; pour qu’il vienne ainsi à Bresle, cet individu, ce n’est pas pour des prunes, bien sûr.

– C’est peut-être un archéologue ? opina M. Hébert en se carrant, majestueusement.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda le cocher.

– Un archéologue, monsieur François, répondit le maître d’hôtel, qui posait pour l’homme instruit, est tout simplement un savant qui aime à regarder les beaux cailloux, les vieilles pierres, les anciennes murailles.

– Avec des yeux sombres, farouches, des mouvements bizarres, comme l’homme dont nous parlons quand il se met à regarder le château, ainsi qu’il le faisait hier ; car, comme je vous le disais tout à l’heure, je l’ai revu hier dans la soirée.

– Je l’ai vu aussi, dit le palefrenier.

– Et moi aussi, appuya une femme.

– Il était un peu mieux habillé que lors de sa première apparition, laquelle remonte à quelques mois. L’amie de Mlle Henriette, Mlle Claire Dubessy était au château, et il

paraît que tout le temps que Mlle Claire est restée à Bresle, l'homme mystérieux n'a pas quitté les environs.

– Bon, j'y suis, fit la cuisinière, votre individu est peut-être un amoureux de Mlle Dubessy.

La plaisanterie eut au moins cela de bon qu'elle fit rire tout le monde.

– En attendant, reprit François, s'il n'était venu à Bresle qu'à cause de Mlle Dubessy, elle partie, il aurait disparu et ne serait pas revenu, comme il l'a fait.

– L'observation est fort juste, approuva le maître d'hôtel.

– Et nous en sommes toujours à ne pas voir clair dans la chose qui nous occupe.

– Naturellement, puisque c'est un mystère.

– J'ai parlé de cela à monsieur, dit le valet de chambre qui, jusque-là, était resté silencieux.

– Et qu'a-t-il répondu ?

– D'abord il a haussé les épaules, puis il m'a dit que nous avions tous trop d'imagination, que tout cela était des lubies, et il nous a recommandé, à la femme de chambre et à moi, de ne point parler de ces sottises à madame et à mademoiselle, afin de ne pas troubler leur tranquillité.

– Ça, c'est vrai, appuya la femme de chambre. Et ce que Charles ne vous dit pas, c'est que monsieur s'est joliment moqué de nous et de notre frayeur.

– Si monsieur voyait l'homme mystérieux, reprit François, il ne dirait plus que nous avons des lubies.

– Et je sais ce qu'il ferait, ajouta Charles.

– Que ferait-il ?

– Il avertirait les gendarmes qui, sans façon, mettraient la main au collet de l'individu et le conduiraient en prison.

– Allons donc ! fit la cuisinière, monsieur ne ferait pas arrêter un pauvre homme qui, en définitive, ne fait de mal à personne.

– Il en peut faire, grommela le palefrenier.

– Rien ne dit que ce n'est pas un *archicologe*, comme le prétend M. Hébert, riposta Marianne.

– Après tout, fit le valet de pied, je ne vois pas pourquoi les gendarmes ne se mêleraient pas un peu de l'affaire ; il faudrait que l'homme leur montrât ses papiers et, comme ça, on saurait finalement ce qu'il est et qui il est.

– Vous ne connaissez pas M. Beaugrand, répliqua la femme de chambre, il ne consentirait point à signaler l'individu à la gendarmerie, d'autant plus, comme vient de le dire Marianne, qu'il ne fait de mal à personne.

– Dites tout ce que vous voudrez, reprit le cocher ; mais, moi, je n'ai pas du tout bonne opinion du personnage. On ne peut pas être un honnête homme quand on a la figure et les allures d'un coquin.

– Est-il jeune ou vieux ? demanda M. Hébert.

– Je ne saurais dire, car je ne l'ai pas vu de très près, mais il paraît avoir plus de soixante ans.

– Un vieillard n'est pas bien redoutable.

– Je vous ai dit que j'avais dans l'idée qu'il prenait des déguisements ; il pourrait bien se faire qu'il n'eût pas plus de quarante ans.

– Ça, François, c'est parler pour ne rien dire.

– Dame, voilà ce que je pense. Tenez, j'ai une proposition à faire.

– Voyons.

– Eh bien, nous nous mettrons à trois ou à quatre, à six, s'il le faut, pour nous emparer de l'homme mystérieux ; quand nous le tiendrons, nous le forcerons à parler et nous saurons ainsi à quoi nous en tenir.

– Ma foi, fit le palefrenier, c'est à voir.

– C'est à voir, répéta le valet de pied.

– Et vous croyez que cet homme se laissera prendre comme ça, tout bêtement ? dit Marianne.

– À moins qu'il ne soit le diable en personne, on en viendra à bout.

– Il faut d'abord qu'il revienne, dit le maître d'hôtel, et peut-être ne le reverra-t-on plus.

À ce moment, un coup de cloche du concierge annonça une visite.

– C'est quelqu'un, dit le maître d'hôtel, il faut aller voir.

Le valet de pied s'élança hors de l'office.

Il reparut au bout d'un instant, effaré, la figure bouleversée.

– Eh bien, quoi donc ? interrogea le valet de chambre.

– C'est lui !

– Lui, qui lui ?

– L'homme !

– Le rôdeur ?

– Oui.

Ceux qui étaient assis se dressèrent comme par un ressort.

– Qu'est-ce qu'il veut ? demanda le maître d'hôtel.

– Parler à madame.

– Par exemple, voilà une audace !… mais madame ne le recevra pas.

– Où est-il ? demanda Charles.

– Dans le vestibule où il attend ; je lui ai dit que j'allais prévenir la femme de chambre de madame.

– Je ne veux pas aller seule le trouver ! s'écria la femme de chambre, j'aurais trop peur.

– Je vous accompagne, dit M. Hébert.

Tous deux sortirent de l'office et se trouvèrent bientôt en face du visiteur. C'était un homme de haute taille, qui avait le haut de la tête dénudé et dont la barbe, qu'il portait entière, était fortement grisonnante. Il était assez proprement vêtu. Son visage, ravagé par les chagrins ou les passions, lui donnait l'aspect d'un vieillard presque

septuagénaire, bien qu'il n'eût pas beaucoup plus de cinquante ans.

Il tenait à la main un pli cacheté.

– Je désire parler à Mme Beaugrand, dit-il.

– Je ne sais pas si madame pourra vous recevoir, répondit la femme de chambre.

– Mme Beaugrand me recevra sûrement :

– Qui dois-je lui annoncer ?

– Votre maîtresse le saura quand elle aura lu ce billet, que je vous prie d'aller lui remettre.

La femme de chambre prit le papier et s'éloigna, laissant l'inconnu en compagnie du maître d'hôtel, qui, sans lui adresser la parole, se mit à l'observer.

La femme de chambre entra chez sa maîtresse et lui remit le pli, en disant :

– Madame, c'est un homme, que je ne connais pas, qui demande à vous parler.

La jeune femme, étonnée, déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre sur laquelle elle n'eut pas plutôt jeté les yeux qu'elle devint livide et toute tremblante.

– Lui ! lui ! prononça-t-elle d'une voix creuse.

Elle resta un instant comme frappée de stupeur, puis elle lut :

« Blanche,

« J’ai absolument besoin de vous voir et de causer avec vous. Je choisis ce jour pour cette entrevue, sachant que vous êtes seule. Je ne pense pas que vous puissiez refuser de me recevoir ; mais si cela était, je vous avertis que les conséquences pour vous pourraient en être fâcheuses.

« Baron de Simiane. »

– Ainsi, murmura Mme Beaugrand, il n’était pas mort, comme j’ai pu le croire si longtemps, et il est revenu en France… Le malheureux, il a encore l’audace de me menacer ! Mais que me veut-il ? mon Dieu, que me veut-il donc ?

Debout près de la porte, la femme de chambre attendait. Mme Beaugrand eut un tressaillement, passa la main sur son front où perlaient des gouttes de sueur et dit :

– Hélène, vous pouvez amener ce monsieur.

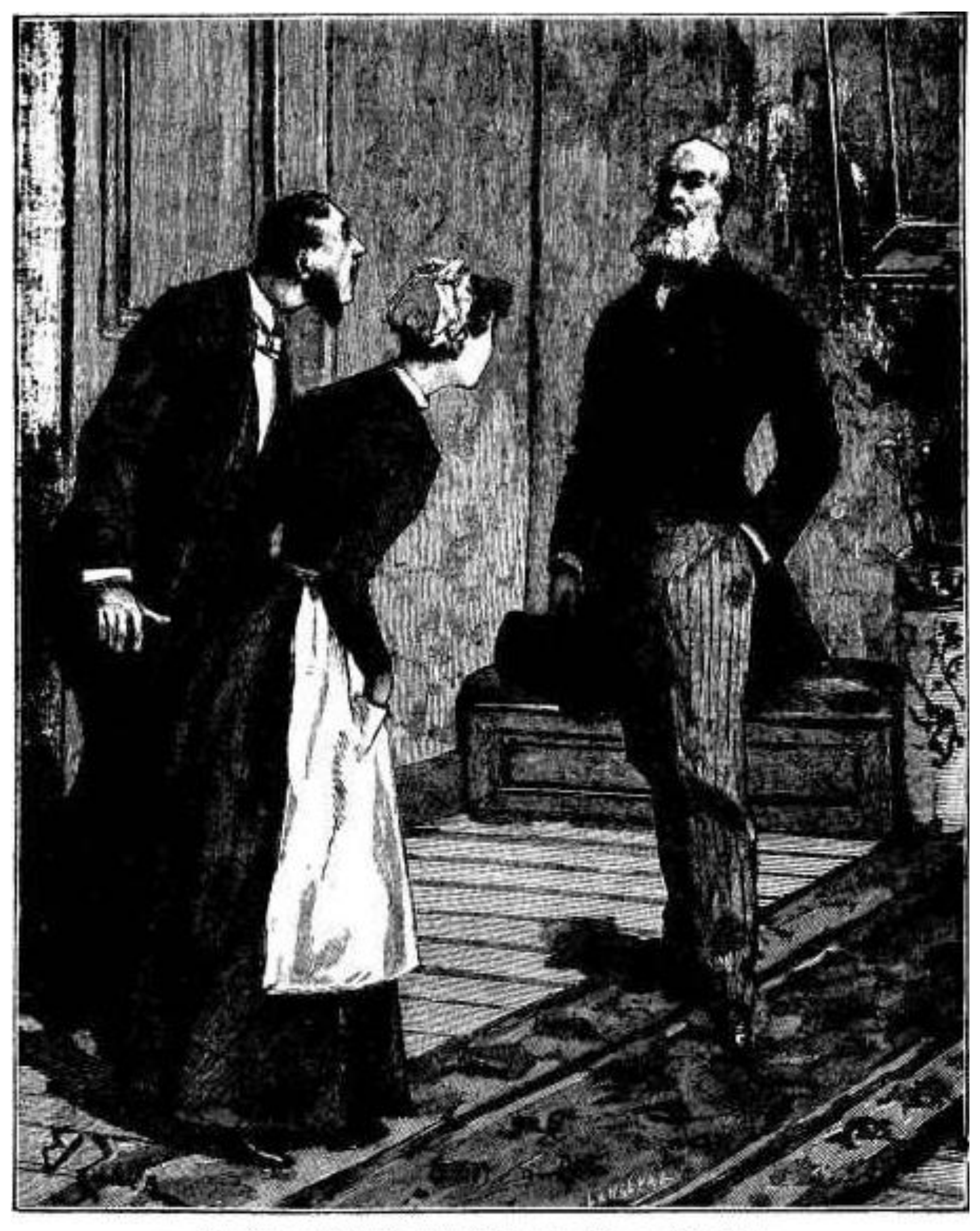
La femme de chambre se retira.

– Allons, se dit Mme Beaugrand, en se plaçant devant une glace, soyons calme et forte ; ne lui permettons pas de voir jusqu’à quel point je suis troublée.

Aussitôt, par un puissant effort de volonté, toute trace d’émotion disparut et son visage reprit son calme habituel. Le baron fut introduit dans le petit salon.

Mme Beaugrand, grave et froide, était restée debout.

Le baron, grave aussi, s’inclina devant sa sœur, qui lui rendit son salut par un mouvement de tête et ensuite lui montra un siège.



… Et se trouvèrent bientôt en face du visiteur. (P. 1155.)

Avant de s'asseoir, de Simiane crut devoir tendre la main à la jeune femme. Blanche éprouva une commotion,

mais se résigna à toucher du bout des doigts la main de son frère.

– Blanche, dit le baron, vous pensiez, sans doute, que je n'étais plus de ce monde ?

– N'entendant plus parler de vous, j'ai pu, en effet, le supposer.

– Je ne vous demande pas si vous m'auriez regretté, je vous épargne une réponse pénible ou tout au moins difficile. Enfin, comme vous le voyez, je ne suis pas mort. Mais la vie n'a pas été pour moi douce comme la vôtre ; j'avais pris une mauvaise route et il m'a fallu la suivre jusqu'au bout. J'y ai rencontré des épines et des ronces à travers lesquelles j'ai laissé successivement des lambeaux de moi-même : beaucoup de ma force et de ma santé, le reste de mes illusions et de ma jeunesse. La vieillesse est venue vite ; le temps m'a inexorablement atteint de ses marques et, avant l'âge, a fait de moi un vieillard. Si nous nous étions rencontrés par hasard sur un chemin ou à Paris sur un boulevard, peut-être ne m'auriez-vous pas reconnu.

Je ne vous raconterai pas comment j'ai vécu ni ce que j'ai fait depuis que je me suis expatrié, ce serait trop long, et cela ne vous intéresserait guère. D'ailleurs, je vous ai déjà assez parlé de moi. Parlons de vous maintenant, Blanche, ce sera plus gai.

Vous êtes toujours belle, ma sœur, plus belle encore que vous ne l'étiez autrefois ; c'est à peine si je remarque que les années ont passé sur vous comme sur tout le monde ; vous avez conservé votre jeunesse, et sur votre frais visage s'épanouissent les roses de la santé.

Comme on voit bien que vous êtes heureuse ! le bonheur est dans vos yeux !

Vous avez toutes les satisfactions, toutes les joies. Mlle de Mégrigny, ma charmante nièce, est une adorable jeune fille dont vous avez le droit d'être fière.

M. Beaugrand, votre troisième mari, est aujourd'hui un homme considérable, justement considéré et estimé. Conseiller général, député, et ce qui est mieux encore, vice-président du conseil d'administration d'une de nos plus importantes sociétés minières, M. Philippe Beaugrand est dans une situation des plus enviables.

Eh bien, Blanche, recevez toutes mes félicitations.

Je n'ai rien à vous souhaiter, puisque rien ne vous manque ; vous avez tout !

J'éprouve une grande joie de vous revoir, une plus grande joie encore de causer avec vous, comme un frère peut causer avec sa sœur.

Je ne me suis pas fait connaître à vos domestiques, pensant que vous voudriez peut-être ne point parler de ma visite à votre mari et à votre fille ; c'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis présenté chez vous aujourd'hui en leur absence.

– Je n'ai rien à cacher à M. Beaugrand ni à ma fille, répliqua froidement la jeune femme.

– Soit. Vous agirez en cette circonstance comme vous croirez devoir le faire.

– Est-ce uniquement pour me voir et causer avec moi que vous êtes venu à Bresle ?

– Non, pas uniquement.

– Oh ! je le pensais bien.

– Blanche, quand on a une sœur et qu'on en a besoin, on n'hésite pas à s'adresser à elle.

– Continuez, fit la jeune femme, ayant un pli sur les lèvres.

– Vous pouvez me rendre un service, un important service.

– Ah !

– Rassurez-vous, je ne viens pas vous tendre la main ; je n'en suis pas là, Dieu merci ! Si je ne suis plus riche comme je l'ai été, je ne suis pas non plus dans la misère.

– De quoi s'agit-il donc ?

– Ce n'est pas à moi, personnellement, que vous pouvez rendre un grand service, mais à quelqu'un à qui je m'intéresse d'une façon toute particulière.

– Si je comprends bien, vous voudriez faire recommander cette personne par M. Beaugrand ?

– Non, mais par vous-même et peut-être aussi par votre fille.

– Mais Henriette et moi n'avons aucun pouvoir.

– Je crois le contraire. Il s'agit d'une affaire dans laquelle votre intervention et celle de ma nièce peuvent amener le résultat désiré. Vous connaissez Mlle Claire Dubessy ?

– Oui, je connais cette jeune fille.

– Depuis longtemps ?

– Depuis plusieurs années. Mlle Dubessy est une amie d'Henriette ; elles ont été élevées dans le même pensionnat.

– Et Mlle de Mégrigny et Mlle Dubessy sont tellement unies par l'amitié qu'elles sont un peu comme les deux sœurs et ont l'une en l'autre la plus entière confiance. Vous, Blanche, vous êtes un peu comme la maman de Mlle Claire.

– J'ai une grande affection pour cette jeune fille.

– Qui a toujours écouté et suivi vos conseils.

– J'ai eu très rarement l'occasion de donner des conseils à Mlle Dubessy ; à présent, elle est assez grande, assez sérieuse, assez réfléchie pour ne prendre des conseils que d'elle-même. D'ailleurs, elle vit loin de nous, et si elle avait besoin de conseils, elle trouverait dans M. Darimon, son tuteur, un prudent et sage conseiller.

Mais à quel propos me parlez-vous de Mlle Claire Dubessy ? Je ne comprends pas…

– Je vais vous expliquer la chose, Blanche : À une faible distance du château de Grisolles demeure Mme de Linois, la femme d'un de mes anciens et bons amis, lequel, en plusieurs circonstances, m'a rendu de signalés services. Naturellement, je serais heureux de faire quelque chose en faveur de mon vieil ami de Linois ou plutôt de son fils, Alfred de Linois, un très charmant garçon, qui n'a pas encore atteint sa vingt-huitième année.

Vous m'écoutez bien, Blanche ?

– Oui, je vous écoute.

– Mme de Linois et son fils sont reçus à Grisolles, et je puis ajouter qu'ils y sont bien accueillis et bien vus de M. Darimon. Mlle Claire Dubessy, que je ne connais pas, mais qui est, paraît-il, une adorable jeune fille, a fait naître un grand amour, une passion violente, si vous aimez mieux, dans le cœur d'Alfred de Linois. Cela devait arriver. Le jeune homme, qui n'avait pas encore aimé, ne pouvait rester insensible à la beauté, à la grâce de Mlle Dubessy ; il s'est laissé prendre à un charme irrésistible.

– Mlle Claire Dubessy est, en effet, fort attrayante ; mais le jeune homme est-il aimé ?

– Lui et sa mère le pensent, mais n'en ont point la certitude. Mlle Dubessy est une si singulière jeune fille… Elle est d'une telle réserve qu'il est impossible de deviner une de ses pensées. Elle se sait aimée et traite plaisamment une chose aussi sérieuse ; elle se laisse faire la cour comme une grande coquette pour qui c'est un jeu dont elle s'amuse. Évidemment, et bien qu'elle soit en âge de se marier, elle a des hésitations.

– C'est assez naturel en pareil cas.

– Des hésitations que rien ne justifie, ma sœur.

– Ah ! vous croyez cela ?

– Certainement.

– Je crois bien que vous ne connaissez pas Mlle Dubessy ; si vous la connaissiez, vous sauriez que c'est une nature vive, incapable de se contraindre, et qu'elle est aussi prompte dans ses résolutions qu'absolue dans ses idées. En somme, que venez-vous me demander ?

– Que vous interveniez auprès de Mlle de Mégrigny en faveur de M. Alfred de Linois et, si c'est nécessaire, que Mlle de Mégrigny plaide également la cause du jeune homme auprès de son amie.

Les traits de la jeune femme se contractèrent.

– Ainsi, fit-elle, regardant fixement le baron, voilà ce que vous me demandez, et sans doute, vous trouvez cela tout simple. Eh bien, je vous dis tout de suite que c'est impossible.

De Simiane eut un haut-le-corps et fronça les sourcils.

– D'abord, monsieur le baron, reprit Mme Beaugrand, je ne connais pas ce jeune homme à qui vous vous intéressez et dont j'entends parler pour la première fois ; mais le connaîtrais-je, que ma fille et moi ne nous mêlerions pas d'une affaire qui est celle de la jeune châtelaine de Grisolles et point la nôtre. Du reste, étant donné le caractère indépendant et absolu de Mlle Dubessy, toute intervention étrangère serait fort mal accueillie.

– Je suis sûr du contraire.

– Eh bien, vous vous trompez.

– Non ; une lettre de vous et une autre de Mlle de Mégrigny auraient une grande influence sur Mlle Dubessy et hâteraient un heureux dénouement.

– Encore une fois, vous ne connaissez pas cette jeune fille ; elle ne subit l'influence de personne. Si Mlle Dubessy aime votre protégé, monsieur le baron, soyez tranquille, le dénouement heureux arrivera à son heure ; si le cœur de Mlle Claire n'a pas encore parlé, que M. Alfred de Linois se fasse aimer ; tout est là. Car Mlle Claire Dubessy épousera le

jeune homme qu'elle aimera, fût-il sans fortune, mais dont elle sera sincèrement aimée.

II

MENACES

IL y eut quelques instants de silence.

De Simiane, visiblement mécontent, avait l'air de ruminer quelque chose.

Blanche, inquiète, cherchait à lire sur la physionomie de son frère ce qui se passait dans son âme.

– Ainsi, reprit le baron avec une certaine aigreur, vous me refusez le service que je vous demande ?

– Si c'est ainsi que vous interprétez ce que je viens de vous dire, je réponds oui.

De Simiane se mordit les lèvres.

– Blanche, dit-il, vos paroles ne m'ont nullement convaincu. Je vous le répète, Mlle Dubessy est hésitante, et je suis certain que si vous usiez de l'autorité que vous avez prise sur elle, sa décision ne se ferait pas attendre.

– Vous vous trompez absolument, monsieur le baron ; je vous répète à mon tour que cette jeune fille a le caractère le plus fier, le plus indépendant que je connaisse, et que ni moi ni personne n'a d'autorité sur elle.

– Bref, cela signifie que vous ne voulez pas m'aider à rendre service à un ami, à lui donner une preuve de ma reconnaissance ?

– Je vous ai dit sur ce sujet tout ce que j'avais à vous dire ; je n'ai pas à me mêler d'une affaire qui ne me regarde point.

Le baron blêmit et il eut un frémissement des lèvres et des narines qui fit tressaillir la jeune femme.

– Blanche, dit-il nerveusement, et si j'exigeais que vous fissiez ce que je vous demande ?

Mme Beaugrand se redressa, froide, hautaine.

– Exiger ! s'écria-t-elle ; vous n'avez rien à exiger de moi, monsieur le baron.

– Vous oubliez que j'ai à ma disposition certains moyens de vous faire agir.

– Quoi ! vous auriez la prétention de contraindre ma volonté ?

– Pourquoi pas ?

– Vous me menacez !

– Blanche, faites ce que je vous demande.

– Jamais, monsieur, jamais ! s'écria-t-elle.

Un sombre éclair sillonna le regard du baron.

– Ah ! prenez garde ! fit-il.

– À quoi, s'il vous plaît ? riposta-t-elle fièrement.

– Hé ! mais aux choses désagréables qui peuvent vous arriver.

Il ajouta avec un mauvais sourire :

– Il y a beaucoup à prendre dans l'histoire de vos deux premiers mariages.

Mme Beaugrand bondit sur ses jambes et, les yeux pleins de flammes :

– Si vous avez vieilli, exclama-t-elle, si physiquement vous êtes changé, moralement vous êtes toujours le même homme, le même misérable, sans âme et sans cœur !… Oui, il y a de terribles choses dans l'histoire de mes deux premiers mariages : M. de Mégrigny empoisonné par vous ! La fortune de M. de Mégrigny volée par vous ! Le lâche enlèvement de mon enfant ! Et ce qui est plus lâche, plus abominable encore, la tentative d'assassinat commise sur la personne de M. de Bierle par un scélérat payé par vous ! M. de Bierle n'a pu être guéri complètement, il est mort du coup de couteau de Joseph Gallot, votre complice, comme vous un misérable, un infâme !

Baron de Simiane, est-ce que vous avez oublié tout cela ? Sachez donc qu'il existe encore des personnes qui peuvent dire : Le baron de Simiane est un voleur d'enfant ! Le baron de Simiane a dilapidé, volé une fortune qui n'était pas la sienne ! Le baron de Simiane est un assassin !

Celui qui avait été le beau Raoul, le brillant viveur de Paris, était d'une pâleur livide.

– Allons donc ! répliqua-t-il d'une voix éraillée, vous êtes folle ! De quoi me parlez-vous ? De crimes qui n'existent et n'ont jamais existé que dans votre imagination. Tout cela est

faux, je le nie, entendez-vous ? Et quand cela serait, je n'ai rien à redouter de vous et vous avez tout à craindre de moi !… Encore une fois, madame, prenez garde !

– Et c'est ici, chez moi, que vous avez l'audace de me menacer ! Lâche ! Misérable !

Vous croyiez peut-être retrouver devant vous cette sœur naïve, sans force, dont, autrefois, vous avez si facilement fait votre victime ; je ne suis plus cette Blanche dont vous avez pu faire votre jouet.

Je suis Mme Philippe Beaugrand, ajouta-t-elle d'une voix éclatante, et Mme Philippe Beaugrand ne craint pas le baron de Simiane, elle ne le craint pas !

– Je ferai tomber votre orgueil, je vous forcerai à me demander grâce ! prononça-t-il dans un grincement de dents.

Elle haussa les épaules.

– C'est en vain que vous vous montrez dédaigneuse et essayez de me braver ; je vous jetterai à bas du piédestal où vous vous êtes placée, je vous humilierai, je vous tiendrai écrasée sous mes pieds !

Elle l'enveloppa d'un regard de suprême mépris.

– Oh ! s'écria-t-elle avec violence, je sais depuis longtemps que vous êtes capable de toutes les infamies ; mais, encore une fois, je ne vous crains pas ; je ne suis plus seule à me défendre… Et, d'ailleurs, que pouvez-vous contre moi ? Dites-le donc !

– Je n'ai pas à vous faire connaître mes intentions ; mais je saurai détruire votre bonheur ; ce que vous avez souffert autrefois n'est rien, c'est aux premiers coups que je vous

porterai que vous commencerez à connaître les véritables souffrances.

Ah ! vous ne savez pas ce que dans mon exil j'ai amassé de haine contre vous, contre tous ceux qui sont heureux ! Si vous le saviez, madame, vous trembleriez !

Et, cependant, si vous vouliez…

– Jamais ! exclama-t-elle avec emportement, je vous ai dit jamais ! Et maintenant que je crois deviner le mobile qui vous fait agir, j'aimerais mieux la mort que de prêter la main à votre œuvre ténébreuse !

Le baron, secoué par un tremblement convulsif, les yeux injectés de sang, n'avait plus figure humaine.

Devant ce masque hideux, Blanche recula. Un instant elle eut peur que le misérable ne se précipitât sur elle comme un loup furieux.

– Je vous frapperai sans pitié ! hurla-t-il, et c'est vous qui l'aurez voulu.

– Je vous répondrai ! riposta-t-elle, hautaine et dédaigneuse, et nous verrons si, comme autrefois, vous échapperez à la justice des hommes et à celle de Dieu !

Sur ces mots, elle étendit le bras et agita le cordon de la sonnette. La femme de chambre parut aussitôt.

– Reconduisez monsieur, dit Mme Beaugrand d'une voix calme.

De la main, elle montrait la porte au baron.



Reconduisez monsieur, dit Mme Beaugrand d'une voix calme. (P. 1165.)

Le misérable eut un moment d'hésitation, comme s'il se fût demandé si avant de se retirer, il ne devait pas causer un scandale.

Mais il aperçut le maître d'hôtel et le valet de chambre, qui se tenaient sur le seuil de la porte de l'antichambre.

Il lança à sa sœur un regard chargé de haine et il sortit.

Il fut reconduit jusque sur le perron du château par la femme de chambre escortée des deux hommes. Dans la cour, il passa devant les autres domestiques, qui le regardaient de façon à lui faire comprendre qu'il n'avait pas en eux des amis.

Mme Beaugrand s'était laissé tomber sur un siège, subissant le contre-coup de la violente émotion qu'elle venait d'éprouver.

Elle avait la poitrine pleine de sanglots et cependant ne pleurait pas.

– Le misérable, le misérable ! murmura-t-elle. Et Dieu laisse vivre de pareils hommes ! J'étais tranquille, heureuse ; sous la protection d'un honnête homme, d'un homme de cœur, je me croyais à l'abri de nouveaux malheurs, et il a fallu qu'un démon, qui est mon frère, hélas ! vînt troubler la paix de mon âme !

Il a osé me menacer… Mais que peut-il me faire ? Révéler les terribles choses du passé ! Ah ! ils sont redoutables les reptiles venimeux qui rampent dans l'ombre !… Aurait-il l'audace de s'attaquer à ma fille ?… Dieu du ciel ! qu'il se garde bien de toucher à mon enfant !

Qu'est-ce donc que ce monsieur de Linois qu'il voudrait voir l'époux de Claire Dubessy ? Être le protégé d'un baron

de Simiane n'est pas une recommandation flatteuse… Je ne le connais pas, ce jeune homme, mais je n'ai pas de lui une bonne opinion. Est-ce Claire qu'il aime ou les millions de l'héritière qu'il convoite et dont il veut s'emparer ?… Ah ! il y a là un mystère, une œuvre ténébreuse, comme je l'ai dit, dans laquelle le baron joue son rôle.

Elle se redressa brusquement et s'écria, les yeux étincelants :

– Je saurai ! je saurai !

Puis, la tête dans ses mains, elle réfléchit pendant, quelques instants.

Elle se leva, sortit du salon, traversa ses appartements et descendit à l'office où les domestiques s'étaient de nouveau réunis.

La salle, tout à l'heure bruyante, pleine d'éclats de voix, devint silencieuse à l'apparition de Mme Beaugrand, qu'on ne voyait jamais à l'office.

– Mes amis, dit-elle, je suis contente de vous trouver tous ici ; j'ai une recommandation à vous faire : je désire que vous ne parliez ni à M. Beaugrand, ni à ma fille, ni à personne de la visite que j'ai eue aujourd'hui.

Les domestiques s'inclinèrent, et le maître d'hôtel répondit :

– Madame peut être sûre de la discrétion de tous ses serviteurs.

– C'est bien. Maintenant, si cet homme se présentait encore ici, ou à Paris quand nous y serons, il ne serait reçu sous aucun prétexte.

– Pour cela comme pour toutes choses, madame peut compter sur nous, dit encore le maître d'hôtel.

– Si madame me permettait… fit le cocher en s'avançant.

– Vous pouvez parler, François.

– Eh bien, madame, quand la cloche du concierge a annoncé la visite de ce monsieur, nous étions tous ici, comme en ce moment, et, précisément, c'était de lui que nous parlions.

– Ah !… Et à quel propos ?

– Nous disions qu'il devait avoir quelque mauvaise intention, attendu que ça ne disait rien de bon de le voir rôder autour du château si souvent.

– Si souvent ? fit Mme Beaugrand.

– Mon Dieu, oui, madame, et, comme moi, plusieurs de vos serviteurs ont pu remarquer ses allées et venues, de même que ses allures suspectes.

– Ainsi vous l'aviez vu plusieurs fois ?

– Oui, madame, répondit le valet de chambre, et si l'on ne vous a point parlé de cet individu, c'est que monsieur l'avait défendu.

– Y a-t-il longtemps que vous l'avez aperçu la première fois ?

– C'est François qui l'a vu avant nous.

– Cela remonte à plusieurs mois, madame, dit le cocher, je me souviens bien de l'époque : Mlle Dubessy était au château.

La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir. Ces paroles semblaient confirmer ce qu'elle pensait. Le valet de chambre reprit :

– Madame n'a pas oublié, sans doute, que mademoiselle a rencontré un jour, dans le parc, un homme qui l'a fort effrayée ; on a supposé que c'était un braconnier ; mais nous sommes persuadés que ce devait être l'individu en question.

Mme Beaugrand était devenue très pâle.

– Hier, madame, dit le cocher, j'ai revu cet homme, et je ne me doutais guère qu'il se présenterait aujourd'hui au château.

– Je comprends, se dit la jeune femme, il guettait le moment où je serais seule.

Et tout bas elle murmura :

– Le misérable !

Mes amis, reprit-elle à haute voix, n'oubliez pas mes recommandations, et si vous voulez m'être agréables, ne parlez plus jamais de cet homme. Du reste, j'espère que vous ne le reverrez plus. La façon dont je l'ai reçu ne l'engagera pas à faire une seconde visite.

– Est-ce que madame sait qui il est ? demanda le maître d'hôtel.

– Je l'ai connu autrefois, alors qu'il avait une assez belle situation dans le monde. Son inconduite l'a perdu et il avait

été forcé de quitter la France. Pour lui et pour tous ceux qui l'ont connu, il aurait bien fait de ne jamais revenir.

M[me] Beaugrand fit de la main un signe gracieux aux domestiques et sortit de l'office.

Au château de Grisolles, Édouard Lebel travaillait, mettant tout son talent, tout son cœur à l'œuvre qu'il avait entreprise. Le travail marchait bien, l'artiste était content.

– Vous ne serez pas considéré à Grisolles comme un étranger, mais comme un ami, lui avait dit la jeune châtelaine.

En effet, la belle jeune fille et son tuteur, beaucoup moins grognon, avaient pour lui les plus grandes attentions, et les domestiques lui témoignaient beaucoup de déférence.

Édouard, assurément, se sentait flatté de tant de cordialité et d'amabilité ; mais il trouvait qu'on faisait trop pour lui, et souvent il en était confus.

Dès le premier jour, M[lle] Dubessy lui avait dit :

– Monsieur Lebel, ainsi qu'il a été convenu, vous prendrez vos repas à ma table.

Après quelques instants d'hésitation il avait répondu :

– Je le veux bien, mademoiselle, mais seulement quand vous et votre tuteur serez seuls.

– Alors ce sera bien rarement, car presque chaque jour nous avons quelques personnes à déjeuner et à dîner.

Mais pourquoi faites-vous cette réserve ?

– Pour plusieurs raisons, mademoiselle : d'abord, parce que n'ayant guère l'habitude du monde, je ferais triste figure en face de vos amis ; ensuite, travaillant et ne voulant pas perdre mon temps, cela me coûterait beaucoup, je ne vous le cache pas, de m'occuper deux fois chaque jour d'une toilette de rigueur ; enfin, mademoiselle, vos amis se trouveraient peut-être moins libres en présence d'un étranger, et moi-même je serais fort gêné.

La jeune fille comprit le sentiment délicat qui avait dicté la réponse de l'artiste et n'avait pas insisté.

Des ordres furent donnés pour que le jeune homme pût prendre ses repas à part.

Cela dura quinze jours pendant lesquels M[lle] Dubessy et M. Darimon reçurent comme par le passé les hôtes habituels du château, c'est-à-dire à une table constamment ouverte.

Mais Claire avait résolu de changer tout cela. Elle annonça à ses visiteurs que, dorénavant, elle ne recevrait plus à déjeuner et à dîner que le jeudi et le dimanche, et que les autres jours de la semaine, l'après-midi du mardi exceptée, elle ne recevrait personne.

C'était une petite révolution. Les commensaux furent consternés, et il y eut entre eux toutes sortes de commentaires. Qu'est-ce que cela voulait dire ? On aurait bien voulu demander des explications ; mais on connaissait la jeune fille, on savait combien elle était absolue en tout et ferme dans ses volontés.

Ne serait-elle pas capable, si on se permettait des récriminations, de fermer complètement le château à tout le monde ?

Il n’y avait donc qu’à courber la tête et à se résigner.

Après tout, c’était encore assez joli que Mlle Dubessy donnât deux jours chaque semaine à la gloutonnerie de ses parasites.

Édouard comprit qu’il n’était pas absolument étranger à cette espèce d’exécution, et il en fut profondément ému.

– Voyez-vous, monsieur Lebel, lui dit Julie, qui l’avait pris en affection, je suis enchantée de ce que vient de faire mademoiselle ; ah ! il y a longtemps qu’elle aurait dû prendre cette décision ; car enfin, tous ces gens-là ne lui laissaient pas une heure de liberté, et ce qu’elle s’ennuyait, mon Dieu ! ce n’est rien de le dire…

Elle adore la musique et joue du piano comme un ange. Si vous l’avez entendue une fois ou deux, c’est tout. Dès qu’elle se mettait à son piano pour exécuter une sonate ou un morceau quelconque, drelin, drelin, drelin, une visite. Quand ce n’était pas celle-ci, c’était celle-là ou une autre, ou deux ou trois ensemble.

Bref, elle était la chose de ces gens-là qui, pour la plupart, ne viennent ici que pour boire, manger, se gaver comme des grives et se pavaner dans les moelleux fauteuils.

Et pour ne pas laisser ignorer à l’artiste qu’il était pour quelque chose dans la décision prise par sa maîtresse, Julie ajouta :

– Mademoiselle ne supportait pas que vous fussiez ici comme un malheureux isolé. Elle ne disait rien, mais, moi, je voyais bien qu’elle était contrariée ; oui, monsieur Lebel, ça lui faisait beaucoup de peine de voir que vous mangiez seul, comme une personne qu’on tient à l’écart.

Si vous saviez comme mademoiselle est bonne. Mais vous avez dû déjà vous en apercevoir, et quand vous la connaîtrez mieux…

– Oui, elle est bonne, murmura l'artiste.

– Quel cœur, monsieur Lebel, quel cœur !

– Vous aimez bien votre maîtresse, mademoiselle Julie.

– Si je l'aime ! À me jeter au feu pour elle, à lui donner ma vie ! Aussi j'ai pris une résolution.

– Quelle résolution ?

– Je ne me marierai jamais.

– Oh ! fit Édouard souriant.

– Pour toujours rester avec mademoiselle.

L'habitude, à Grisolles, était d'annoncer le déjeuner et le dîner par trois coups de cloche, mais un bon quart d'heure avant qu'on se mît à table.

Au premier son de la cloche, Édouard posait sa palette et ses brosses et courait à son pavillon où, après s'être lavé les mains, le visage, donné un coup de peigne, il changeait de chemise et endossait sa jaquette ou sa redingote.

Un jour, pendant qu'on prenait le café, Claire lui dit :

– Monsieur Édouard, il me semble que cela doit vous ennuyer un peu de changer trois fois de vêtements dans la journée ?

Oh ! fit-elle avec un adorable sourire, ce n'est point parce que vous consacrez quelques minutes à votre toilette que je vous dis cela ; mais avec moi et M. Darimon, pourquoi

vous gêner ? Gardez donc votre costume de travail. N'est-il pas vrai, mon cher tuteur, que M. Lebel est très bien avec sa chemise de couleur, son pantalon et son veston de velours ?

– Mais oui, certainement, répondit M. Darimon.

– Oh ! mademoiselle, fit Édouard très ému, je vous remercie, et puisque vous le permettez…

– Oui, c'est entendu.

Au surplus, le jeune artiste, très soigneux de sa personne, était fort bien en tenue de travail ; on peut même dire qu'il gagnait à être vu dans son négligé d'atelier, car on sentait qu'il y était plus à l'aise.

D'un naturel peu hardi, Édouard s'était d'abord montré fort réservé vis-à-vis de Claire et de M. Darimon ; il parlait à peine, ne répondant que lorsqu'on lui adressait la parole.

Mais la jeune fille avait eu vite raison de sa timidité ; et, alors, avec un regard, un sourire, comme elle savait l'encourager à parler !

D'ailleurs elle et le vieillard avaient beaucoup de plaisir à l'entendre, et ils s'ingéniaient à lui faire mettre en relief tous ses avantages, maintenant qu'ils avaient découvert que ce jeune homme si timide, si réservé, avait une instruction solide, un esprit fin, délicat, distingué, et qu'il pouvait parler de tout et bien.

Vif et spirituel dans une causerie légère, il était également brillant dans une conversation sérieuse.

La jeune fille était charmée, et le vieillard s'étonnait d'une telle maturité d'esprit chez ce jeune garçon qui, on le

sentait bien, n'avait pas encore cette expérience de la vie que l'on n'acquiert qu'avec l'âge.

Édouard aimait l'Italie et il en parlait avec enthousiasme, l'âme vibrante de poésie.

Comme avec le pinceau, sa parole ardente traçait, avec tant de netteté, de vigueur et de vérité un paysage ou un site transalpin, qu'on aurait cru l'avoir sous les yeux.

Il avait une profonde admiration ou plutôt un culte pour les grands maîtres, peintres et sculpteurs ; aussi avec quel respect il parlait d'eux !

Il confondait dans son admiration le français, l'italien, le hollandais, car il était de ceux qui pensent que l'art n'a pas de patrie ou plutôt qu'il n'a qu'une patrie, laquelle est l'univers. Des morts comme des vivants il ne parlait qu'avec vénération.

Aussi, avec quelle attention et quel intérêt la jeune fille l'écoutait, comme suspendue à ses lèvres ! Et il ne se doutait point qu'en voulant faire partager son admiration pour des hommes illustres, il se faisait lui-même admirer.

Très souvent, longtemps après le repas, le tuteur et sa pupille le retenaient. Et quand il se levait, disant :

– Excusez-moi, mais il faut que j'aille travailler.

– Monsieur Édouard, restez encore un peu avec nous, répondait Claire.

Et elle ajoutait gentiment :

– Vous m’avez dit que vous n’étiez point pressé de retourner à Paris ; dès lors, cela ne doit rien vous faire de travailler quelques mois de plus à Grisolles.

Il aurait pu dire qu’il était payé pour employer tout son temps au travail, mais il s’en gardait bien, sachant qu’il aurait profondément blessé la jeune fille.

C’est ainsi qu’il n’avait présenté aucune objection quand, dès les premiers jours, Mlle Dubessy lui avait dit :

– Monsieur, vous ne travaillerez jamais les dimanches ni les jours de fêtes ; ces jours vous appartiennent entièrement, vous pourrez donc en disposer à votre gré.

Or, le dimanche, ou Édouard restait dans son pavillon, ou il faisait des excursions dans les environs de Grisolles, qui étaient charmants, très accidentés et assez curieux, certainement, pour être visités par un jeune homme épris des belles choses de la nature.

– Décidément, Claire, disait M. Darimon à sa pupille, M. Édouard Lebel n’est pas un homme ordinaire ; il m’enchante, ce garçon-là ; ma parole d’honneur, je crois qu’il m’a ensorcelé.

Pour toute réponse, la jeune fille se contentait de sourire. Mais, intérieurement, elle était ravie. Édouard était son cousin, elle se sentait fière de lui.

III

INTIMITÉ

Édouard Lebel avait été extrêmement sensible à une des attentions de Mlle Dubessy concernant son linge et sa garde-robe.

Son linge blanchi lui était rendu chaque semaine après avoir été scrupuleusement visité par la lingère du château, laquelle, tous les samedis, passait en revue les effets d'habillement du jeune homme, ayant reçu l'ordre d'en prendre soin à l'égal de ceux de M. Darimon. Édouard, de ce côté, n'avait donc aucune préoccupation. Et en se rappelant qu'il avait été maintes fois agacé, dans son logement de Montmartre, à propos d'une boutonnière de chemise trop lâche ou d'un bouton manquant à un pantalon ou à un gilet, il se disait que, véritablement, l'homme ne pouvait pas vivre sans la femme, qu'elle soit une mère, une épouse, une sœur, une servante ou une maîtresse.

Comme nous l'avons dit, le travail de réparation des peintures marchait bien.

Des choses admirables, qui paraissaient ne plus exister, – car elles étaient devenues à peu près aussi invisibles que les étoiles nébuleuses du firmament, – reparaissaient dans toute leur beauté, grâce à des lavages soigneusement opérés.

Grâce aussi à l'emploi que l'artiste savait faire des couleurs et à sa science du dessin, un bras ou une jambe ou

seulement un pied était rendu à un personnage, un doigt à une main, une oreille à une tête, un œil ou un nez à un visage, etc., etc.

Les gerçures, les éraflures, les déchirures, les trous disparaissaient ; les parties rongées par la moisissure ou les vers étaient réparées, remises en état avec une extrême délicatesse.

C'était plus qu'un rajeunissement, c'était comme une résurrection.

Quatre fois, cinq fois dans la journée, Claire venait voir Édouard, causer avec lui, en le regardant travailler.

D'abord elle s'était fait accompagner, chaque fois, par Julie ou M. Darimon, évidemment pour ne pas se trouver seule avec le jeune homme. On aurait pu croire qu'elle craignait de donner prise à des propos malveillants, il n'en était rien. Elle obéissait à un sentiment qu'elle-même n'aurait pas su expliquer. Peut-être redoutait-elle que le jeune homme ne prît avec elle trop de liberté ou qu'elle ne devînt elle-même trop familière avec lui.

Mais ayant au plus haut degré le sentiment des convenances, Édouard savait, et cela avec un tact parfait, maintenir les distances entre elle et lui. Il aurait considéré comme une faute des plus graves de se permettre la plus légère familiarité.

D'ailleurs c'était un culte qu'il avait pour elle ; il la respectait comme une divinité.

Claire pensa-t-elle qu'en se faisant ainsi accompagner dans ses visites à l'artiste, celui-ci pourrait y voir une injuste défiance ? Nous ne saurions le dire.

Toujours est-il que la jeune fille cessa de se faire accompagner.

Dès lors, ce ne fut plus quelques instants seulement qu'elle restait auprès de l'artiste, mais souvent des heures entières.

Elle ne cherchait pas à dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait à causer avec Édouard. Tout ce qu'il disait l'intéressait, la charmait. Ah ! elle ne s'ennuyait pas auprès de lui ! Et, intérieurement, comme elle se félicitait de s'être rendue plus libre en mettant une digue au débordement des visiteurs !

Elle ne se lassait pas de voir le jeune peintre travailler, faire le mélange de ses couleurs, coller ici un morceau de toile, là un autre.

Des prodiges s'accomplissaient sous ses yeux ; elle était émerveillée.

Et comme si elle eût voulu s'initier au travail qu'elle voyait exécuter, elle accablait le jeune homme de questions auxquelles il répondait avec empressement, lui expliquant les procédés qu'il employait pour le lavage des peintures et comment, par le mélange de telles et telles couleurs avec telles et telles autres, il obtenait exactement les tons voulus pour les raccords.

Un matin, Édouard poussa une exclamation de surprise à la vue de Claire, qui venait d'entrer sans bruit dans la galerie des tableaux où il travaillait.

Ce cri du jeune homme était pleinement justifié.

Mlle Dubessy était vêtue d'un charmant costume de velours marron, mais qui n'était pas de son sexe : pantalon

collant, qui descendait au-dessous des mollets ; veste ronde, qui lui prenait délicieusement la taille, et était, de plus, serrée au-dessus des hanches par une ceinture du même velours. Elle était chaussée d'escarpins en peau de chamois et coiffée d'un gracieux béret taillé dans la même pièce de velours que le vêtement.

C'était une idée qui lui était venue, un caprice qu'elle avait voulu satisfaire. Et, secrètement, elle et Julie, travaillant ensemble, avaient confectionné le ravissant travesti.

Ainsi habillée, elle était plus séduisante que jamais et tout à fait adorable.

Il sembla à Édouard qu'il ne l'avait pas encore vue aussi divinement jolie ; un instant il se crut en présence d'une apparition céleste ; pour un peu il se serait agenouillé devant elle.

Et une éponge mouillée à la main, il restait immobile, écarquillant les yeux.

Gracieuse, souriante, elle vint à lui.

– Monsieur Édouard, dit-elle, comment me trouvez-vous ainsi ?

– Mais… mais, mademoiselle, balbutia-t-il, ne sachant trop quoi répondre, vous êtes toujours charmante.

– Vous ne devinez pas pourquoi Julie et moi avons fabriqué ce costume ?

– Non, mademoiselle, à moins que…

– Bon, voilà que vous pensez à une fête de carnaval. Eh bien, ce n'est pas cela du tout ; j'ai voulu avoir ce costume pour travailler avec vous, monsieur Édouard.

– Que dites-vous ? exclama le jeune homme.

– J'espère que vous voulez bien de moi pour élève ?

Édouard éprouva une violente émotion et pâlit.

– Mon Dieu, qu'avez-vous ? dit la jeune fille.

– Je ne sais pas… mademoiselle.

De grosses larmes lui vinrent aux yeux.

– Mais vous pleurez ! s'écria-t-elle.

– C'est vrai, je pleure, fit-il en essuyant ses yeux.

– Mais pourquoi ?

Il ne put s'empêcher de tressaillir.

– Je ne sais, mademoiselle, répondit-il, une émotion qui m'a saisi et que je n'ai pu maîtriser.

Elle le regarda fixement, puis lui tendant la main :

– Vous aviez quelque pensée triste quand je suis entrée ?

– Non, mademoiselle. Mais veuillez m'excuser ; en vérité, je suis honteux ; quelle opinion allez-vous avoir de moi ?

– Vous savez bien qu'elle ne peut pas être mauvaise.

– Vous êtes trop bonne, trop indulgente !

– Ah ! voilà le sourire qui revient sur vos lèvres.



Monsieur Édouard, dit-elle, comment me trouvez-vous ainsi? (P. 1176.)

– C'est fini, mademoiselle, c'est passé.

– Et, maintenant, nous allons travailler ; vous voulez bien, n'est-ce pas ? que je travaille un peu avec vous ?

– Ainsi, mademoiselle, c'est bien vrai, vous voulez.

– Oui, à moins que cela vous ne déplaise.

– Oh ! mademoiselle !

– Eh bien, alors, me voilà votre élève ; monsieur Édouard, donnez-moi des ordres… Justement, vous laviez cette toile, je vais continuer cet ouvrage. Oh ! je n'ai pas la prétention de vous rendre de grands services, mais j'y mettrai de la bonne volonté et, vous verrez, vous arriverez à faire quelque chose de moi. Dame, à tout il y a un commencement ; il faut être élève avant d'être maître, ajouta-t-elle gaiement.

Pendant deux heures la jeune fille travailla avec Édouard, qui ne lui ménagea point les compliments, mérités, du reste.

Claire, en effet, y mettait de la bonne volonté et aussi de l'adresse et de l'habileté.

À partir de ce jour, elle vint souvent aider Édouard, lui donner un coup de main, quand elle pouvait lui être utile. Ensemble ils décrochaient les tableaux, les remettaient en place. Elle faisait des lavages, elle préparait les morceaux de toile à coller, elle vernissait, etc.

Parfois, elle surprenait l'artiste rêveur, ayant le front soucieux.

Dès qu'elle paraissait, la physionomie d'Édouard changeait, son front semblait s'éclairer ; mais elle avait eu le temps de remarquer la tristesse répandue sur ses traits.

Elle se sentait émue, affligée, et peut-être se serait-elle elle-même attristée si, subitement, le jeune homme n'avait pas repris sa bonne et joyeuse humeur.



Elle faisait des lavages, elle préparait les morceaux de toile… (P. 1178.)

Un matin, elle vit sur son front une ombre rebelle à disparaître et remarqua qu'il avait pleuré.

– Monsieur Édouard, lui dit-elle d'un ton affectueux, vous avez donc réellement quelque chagrin ?

– Oh ! non, mademoiselle, répondit-il vivement.

– Et cependant…

– Mademoiselle, ma situation ici est enviable, et je m'y trouve si heureux, grâce à vos bontés pour moi, que je ne puis me soustraire à des pensées tristes quand je pense à ma mère qui a tant souffert !

– Ah ! vous pensez souvent à votre mère ? fit la jeune fille très émue.

– Oui, mademoiselle.

– Mais, alors, pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle quelquefois ?

– Pourquoi ? parce que votre bon cœur en souffrirait.

– Hé ! qu'importe, si cela pouvait vous apporter un soulagement ? Vous ne m'avez jamais rien dit de votre famille, monsieur Édouard ; voyons, parlons-en aujourd'hui, voulez-vous ?

– Je suis sans famille, mademoiselle.

– Je sais, vous étiez tout jeune quand vous avez perdu votre père et votre mère ; mais il doit vous rester d'autres parents ?

– Je n'ai plus aucun parent, mademoiselle, et je serais seul au monde si, dans une femme admirable, bonne comme

vous, mademoiselle, et comme vous grande par le cœur, je n'avais pas trouvé une seconde mère.

– Vous parlez de cette dame qui a veillé sur votre enfance ?

– Oui, mademoiselle. Ma chère bienfaitrice se nomme Mme Clavière ; elle a mieux fait que veiller sur mon enfance, elle m'a fait instruire, aucun sacrifice ne lui a coûté, elle m'a aimé !… Oh ! oui, elle est bien ma mère, ma mère vénérée, et son fils, actuellement sous-préfet à Avranches, André Clavière, est mon frère ! Voilà ma famille, mademoiselle.

– Ainsi, Mme Clavière vous a en quelque sorte adopté ?

– Oui, mademoiselle.

– Quel âge aviez-vous quand vous êtes devenu orphelin ?

– Quatre ans et demi.

– Et comment Mme Clavière a-t-elle été appelée à veiller sur vous ?

– Ah ! il y a là une histoire bien douloureuse !

– Eh bien, monsieur Édouard, racontez-la-moi.

– Non, non ; quand tout rayonne et resplendit autour de vous, mademoiselle, quand tout vous sourit, quand pour vous tout est joie et bonheur, ne désirez pas savoir ce que c'est que le malheur, ne demandez pas à connaître les atroces souffrances que l'on peut endurer dans la vie.

– Monsieur Édouard, répliqua la jeune fille dont la voix tremblait, je vous en prie, parlez-moi de votre père et de votre mère.

– Vous le voulez, mademoiselle ? fit-il tristement.

– Oui.

– Eh bien, écoutez.

Alors, avec une émotion croissante, il raconta la navrante histoire à la jeune fille qui, comme nous le savons, la connaissait déjà. Mais par un sentiment de réserve dont Claire lui sut gré et dont elle le remercia dans son cœur, son père et sa mère exceptés, il ne nomma aucun autre personnage du drame de famille.

La jeune fille avait écouté silencieusement, la tête inclinée sur son sein et les mains jointes appuyées sur ses genoux.

Quand elle se redressa, le récit étant achevé, ses joues étaient mouillées de larmes.

– Ah ! s'écria Édouard, comme furieux contre lui-même, je vous ai fait pleurer !

Elle lui répondit doucement :

– Pouvais-je donc ne pas verser des larmes en écoutant ce récit des horribles souffrances de votre mère ?

– Mademoiselle, j'aurais dû passer sur bien des choses.

– Non, non, répliqua-t-elle, vous avez bien fait de me dire tout cela. Elle ajouta, en lui tendant la main :

– Merci, monsieur Édouard, merci !

Puis après un silence :

– Mais, reprit-elle, croyez-vous qu'il ne reste plus personne de cette famille de votre mère ?

– Plus personne, mademoiselle, répondit-il après un moment d'hésitation.

– Cet oncle de votre mère avait une très grande fortune ; est-ce que vous ne vous demandez pas ce qu'elle peut être devenue ?

– Non, mademoiselle.

– Pourtant, monsieur Édouard…

– Je n'ai pas à m'occuper d'une chose qui m'est absolument indifférente.

– Soit. Mais cette immense fortune de l'oncle de votre mère a pu être recueillie par un membre de la famille ; dans ce cas, monsieur Édouard, vous ne seriez pas, comme vous le croyez, sans aucun parent.

Le jeune homme eut une sorte de frémissement.

– Tous sont morts, tous ! prononça-t-il sourdement.

Claire étouffa un soupir et elle parla d'autre chose.

Édouard Lebel, nous le savons, ne travaillait pas le dimanche. La jeune châtelaine avait voulu qu'il prît un jour de repas.

D'un naturel assez farouche et ne tenant nullement à se trouver au milieu des hôtes de Mlle Dubessy, bien qu'il y fût invité, on ne le voyait pas ces jours-là, ce qui faisait dire à Mme de Linois et à d'autres :

– Mais c'est donc un sauvage, votre artiste !

– Il adore la campagne, répondait Claire, et il profite du dimanche pour faire de longues promenades qui le reposent de ses travaux de la semaine ; et puis il aime à être libre.

Quand la journée du dimanche s'annonçait comme devant être belle, Édouard s'habillait de bonne heure et s'en allait un peu à l'aventure, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

Il avait visité Poitiers et ses environs, et maintenant qu'il connaissait la capitale de l'ancien Poitou, il ne faisait plus guère que des promenades champêtres. C'étaient celles qu'il préférait, éprouvant une grande satisfaction à se trouver au milieu des champs ou sous les grands ombrages, dans un sentier perdu de la forêt.

Il aimait le rêve, les longues méditations dont rien ne pouvait venir le distraire, et cet isolement, cette solitude qu'il cherchait lui étaient chers.

Toutefois, il ne fuyait pas les hameaux, les villages ; il s'y arrêtait même et prenait plaisir à causer avec les paysans, s'intéressant à leurs travaux, à leurs récoltes, à leurs espérances.

Il déjeunait et dînait dans un cabaret quelconque ; mais, assez souvent, il lui arrivait, absorbé dans ses rêveries ou une contemplation des magnificences de la nature, d'oublier de déjeuner ou de dîner.

Il n'y a que la jeunesse dans toute sa force qui puisse vivre du grand air, des odeurs balsamiques ou des senteurs forestières.

Presque toujours il rentrait dans son pavillon à une heure assez avancée de la nuit.

Mais il y avait encore, au château, du mouvement et du bruit. On faisait de la musique, on chantait et même on dansait.

Sans lumière dans sa chambre, Édouard, à la fenêtre, écoutait. Il avait en face de lui les quatre grandes fenêtres du salon brillamment éclairé. À la faveur du silence de la nuit, il pouvait entendre chanter, et quand c'était la voix de la belle châtelaine qui arrivait à ses oreilles, harmonieuse et caressante, il était comme en extase.

Si l'on dansait, l'œil brillant, avide, plongeant dans le salon, il suivait les silhouettes des danseurs passant devant les vitres ; il lui semblait que, malgré la distance et les rideaux des fenêtres, il reconnaissait Mlle Claire.

Oh ! oui, c'était bien elle qui venait de passer, qui allait passer encore dans le balancement d'une polka ou le tournoiement d'une valse ; son cœur, qui se mettait à battre, le lui disait.

Et il demeurait là, écoutant, regardant, jusqu'à ce que les invités se fussent retirés et après les dernières lumières éteintes.

Le dimanche où il ne sortait pas, à cause du mauvais temps, il restait enfermé chez lui et employait ses heures à écrire à Mme Clavière, à André, à la supérieure de la Maison maternelle, la bonne mère Agathe, qui allait avoir ses soixante-dix ans, et à quelques camarades de Paris.

On le savait dans son pavillon et l'on pensait à lui. Julie lui apportait son déjeuner et son dîner, et malgré qu'il s'en défendît, elle restait près de lui et le servait.

Un soir, mystérieusement, à l'insu de tout le monde, il était rentré chez lui, portant une caisse beaucoup plus volumineuse que lourde. Dans une pièce contiguë à sa chambre et recevant le jour par deux larges fenêtres, il avait ouvert la caisse qui contenait un chevalet et deux toiles de la même dimension, tendues sur châssis.

Que voulait-il faire de ces toiles ?

L'une d'elles, placée sur le chevalet, était toute prête à recevoir le dessin, qui est le premier travail de l'artiste avant de peindre. Mais pour dessiner d'abord et peindre ensuite, il faut avoir un modèle sous les yeux.

Or, ce que voulait faire Édouard, secrètement, c'était le portrait de Mlle Claire Dubessy.

Certes, l'image de la jeune fille était bien gravée dans sa mémoire, et il lui semblait la voir comme si elle eût été sous ses yeux ; mais était-ce assez de sa mémoire pour faire ce portrait dans lequel il voulait mettre toute la poésie de son âme et tant d'idéal ?

Si sûr de lui qu'il fût, Édouard craignait de faire une chose mesquine quand il rêvait de créer une œuvre comme celles de Flandrin ou de Bonnat, enfin une œuvre digne de la personne qui était l'objet de toute son admiration, et dont il voulait fixer sur la toile la figure rayonnante.

Bref, il était fort embarrassé.

Cependant, après beaucoup d'hésitation, il prit Julie pour confidente, mais non sans lui avoir fait promettre le secret le plus absolu.

Il avait vu dans un album plusieurs photographies de Mlle Dubessy ; il avait particulièrement remarqué l'une

d'elles, qu'il désigna, et c'était cette photographie de l'album ou une épreuve semblable qu'il lui fallait.

Lui donner satisfaction était facile, car, précisément, Claire avait fait don à sa femme de chambre d'une de ces photographies, tirées à Poitiers depuis trois mois seulement.

Dès que le jeune homme eut en main la précieuse photographie, il se mit au travail.

Alors l'entrée de la pièce, devenue un atelier, fut interdite à tout le monde ; du reste, Édouard en avait toujours la clef dans sa poche. Maintenant, le dimanche, quelles bonnes heures il passait là ! Comme il s'était appliqué à la perfection du dessin ! Comme il avait su ménager, préparer les effets d'ombre et de lumière ! Il peignait lentement, mais avec quelle sûreté de l'œil ou de la main il donnait un coup de pinceau ou de brosse ! Il voulait mettre dans cette œuvre toute la puissance de son talent, tout son idéal.

L'image photographique venait en aide à la mémoire et celle-ci animait l'image photographiée, lui donnait le mouvement, la pensée, le sentiment, la faisait chair, la faisait vivre.

Il avait alors des émotions singulières dont il s'étonnait ; des sensations inconnues jusqu'alors, des vibrations intérieures dont il ne s'expliquait pas les causes.

Tout à coup, saisi d'admiration, comme s'il avait eu réellement la jeune fille devant lui, il restait immobile, les yeux fixes. Et dans une sorte de contemplation extatique, il se sentait remué jusqu'au fond de l'âme.

Ces visions étaient fréquentes ; mais il ne faisait rien pour s'y soustraire ; elles le rendaient si heureux !

– Est-ce qu'elle ne mérite pas toutes les admirations ? se disait-il ; elle est si belle et si bonne !

IV

UNE VISITE AU CHÂTEAU

Toutes les pièces du château où travaillait Édouard avaient été condamnées, c'est-à-dire leur entrée interdite aux visiteurs. Cela n'avait pas été facilement accepté par tout le monde. On trouvait étrange la conduite de la jeune châtelaine. Pourquoi toutes ces cachotteries ? Qu'est-ce que cela pouvait lui faire de laisser ouverts tous les appartements du château, comme ils l'avaient toujours été ?

Était-ce le peintre qui ne voulait voir personne, ou était-ce Mlle Dubessy qui tenait à cacher le travail de son artiste et l'artiste lui-même ?

On n'admettait pas un pareil mystère. On ne comprenait pas non plus que Mlle Claire n'eût pas déjà présenté le jeune peintre à ses amis. Quatre ou cinq fois depuis qu'il était au château, on l'avait à peine aperçu ; les jours de réception il disparaissait ; c'était un invisible. Tout cela ne semblait pas naturel.

– Voyons, ne vous déciderez-vous donc pas à nous faire voir ce grand travail de réparation de vos chefs-d'œuvre ? disait-on souvent à la jeune fille.

D'abord elle faisait la sourde oreille, et quand on revenait à la charge, elle répondait :

– Plus tard, attendez !

Mais plus la curiosité est grande, plus l'impatience est vive. On pressait la jeune fille de donner satisfaction au désir de tous.

– Claire, contentez-les donc une fois pour toutes et ils nous laisseront tranquilles, disait M. Darimon.

Un jeudi soir, Mlle Dubessy annonça à sa société que le dimanche suivant elle ferait voir les travaux déjà exécutés par M. Édouard Lebel.

Cette déclaration de la jeune fille fut accueillie par des bravos.

À la bonne heure ! on allait donc voir, enfin ce serait une vraie réjouissance.

Le vendredi et le samedi on parla de cela partout, tant et si bien que le dimanche matin Claire fut avisée qu'elle aurait trente personnes à déjeuner.

Heureusement, le cas avait été prévu, et le maître d'hôtel avait approvisionné le château en conséquence.

Entre onze heures et midi, les trente personnes arrivèrent. Parmi elles se trouvait un inconnu que M. Mongusson, ancien magistrat, appelait M. Dumont et qu'il présenta à Mlle Dubessy et à son tuteur comme étant un de ses vieux et bons amis, disant qu'il était venu passer quelques jours chez lui, à Poitiers, et qu'il n'avait pas hésité à l'amener à Grisolles, sachant d'avance qu'il y serait le bienvenu.

Naturellement, la jeune fille et le tuteur remercièrent l'ancien magistrat d'avoir bien voulu venir accompagné de son ami, à qui ils firent un très gracieux accueil.

M. Dumont était d'ailleurs un homme de bonne compagnie et qui se recommandait de lui-même ; sans prétention, simple de manières, il avait une bonne grosse figure joviale qui plaisait, et il paraissait encore très vert, bien qu'il n'eût guère moins de soixante-dix ans. À en juger par son extérieur et sa rosette d'officier de la Légion d'honneur, ce M. Dumont devait avoir été dans une assez haute position.

Nous passons sous silence le déjeuner et nous arrivons vite à la visite aux tableaux, laquelle – attraction du jour, – avait amené tant de monde à Grisolles.

On commença par visiter les belles fresques et les belles sculptures décoratives de la salle à manger où l'on ne mangeait plus, et du grand salon où Mlle Dubessy avait cessé de recevoir.

C'étaient, à chaque pas, des exclamations sur tous les tons.

– Ce n'est plus reconnaissable ! c'est à n'y pas croire !

– On dirait que ces peintures sont d'hier, tellement elles ont de fraîcheur !

– C'est admirable, merveilleux !

– Voilà le pied qui manquait à cette place, voilà la main qui a été remise à cette femme, etc., etc. Et on en disait ! on en disait !

Il y en avait bien quelques-uns qui auraient voulu jeter des notes discordantes dans ce concert d'éloges à l'adresse d'Édouard Lebel ; mais si la critique semble facile, elle n'appartient pas à tout le monde.

Pour critiquer une chose, il faut, avant tout, la bien connaître, et, sur ceci ou cela, il faut savoir ce qu'il y a à dire.

Des heu ! heu ! des hochements de tête, des demi-sourires, des semblants de réticence, des oh ! des ah ! ne disent rien du tout.

Silencieux et grave, son binocle sur le nez, l'ami de M. Mongusson examinait tout curieusement, et aussi avec la plus grande attention ; il ne s'occupait pas des autres, semblait ne pas entendre les questions qu'on lui adressait, et il allait et venait, s'arrêtant, regardant, absolument comme s'il eût été seul.

Ce qu'il pensait, on ne pouvait pas le deviner ; cependant ses impressions se reflétaient sur sa physionomie et dans son regard qui avait, par instants, de subites clartés.

Tout d'abord, Claire n'avait pas plus fait attention à M. Dumont qu'aux autres ; mais bientôt, voyant avec quel soin minutieux et quel intérêt il examinait le travail d'Édouard, elle s'était rapprochée de lui et, silencieuse, elle aussi, elle n'avait pas cessé de l'observer. Plus d'une heure s'était écoulée. On avait tout vu.

– Eh bien, mon cher ? interrogea l'ancien magistrat en posant sa main sur l'épaule de son ami.

– Je suis ébloui d'avoir vu et admiré tant de merveilles, répondit M. Dumont.

Et s'adressant à Mlle Dubessy :

– Mademoiselle, dit-il, vous possédez une collection de purs chefs-d'œuvre dont vous avez le droit d'être fière ; je ne saurais trop vous remercier d'avoir bien voulu m'admettre à visiter ces tableaux admirables, ces fresques et ces panneaux

superbes, uniques dans le monde. Devant ces merveilles de Grisolles, je viens de passer une heure qui compte parmi les meilleures de ma vie.

Tout le monde s'était groupé autour de la jeune fille et de M. Dumont.

– Mademoiselle, continua-t-il, vous avez confié le travail de restauration de vos magnifiques peintures à un jeune artiste qui se nomme, m'a-t-on dit, Édouard Lebel. Eh bien ! vous avez été heureusement inspirée en faisant choix de ce jeune homme, qui a l'admiration et le respect des maîtres, l'amour de son art et, de plus, un talent remarquable. J'ai examiné son travail avec toute l'attention et tout le soin voulus, mademoiselle, et je suis heureux de n'avoir à dire que ceci : C'est bien ! c'est très bien !

La jeune fille était émue et très rouge.

– Ah ! maintenant, me voilà tranquille ! s'écria M. Mongusson, car je tremblais que Mlle Dubessy n'eût confié ses belles peintures à une main ignorante et mal habile qui, sous prétexte de restauration, de réparation, n'eût entrepris qu'un travail de dégradation, de destruction même, ainsi que cela est déjà arrivé.

Je n'ai plus à vous le cacher, mademoiselle, j'étais inquiet, et si je me suis permis de vous amener aujourd'hui mon vieil ami, c'est que je tenais absolument à ce qu'il nous donnât son avis et nous fît connaître son jugement. Je ne vous ai pas fait connaître, avec intention, la qualité de M. Jules Dumont ; mais, à présent, vous devinez, car vous savez que M. Jules Dumont est un artiste peintre, un artiste…



Mademoiselle, dit-il, vous possedez une collection de purs chefs-d'œuvre... (P. 1187.

Jules Dumont saisit le bras de l’ancien magistrat et l’empêcha de continuer.

– Oui, mademoiselle, dit-il, je suis un vieil artiste et j'ai une petite réputation.

– Une petite réputation ! quelle modestie ! exclama M. Mongusson ; mais on te connaît, mon cher, ici comme partout ; on sait très bien que tu es une célébrité, un grand maître, une des gloires de la peinture française !

– Monsieur, dit Claire, en mettant sa main dans celle du peintre, M. Mongusson a raison : nous vous connaissions de réputation et d'ailleurs, dans notre galerie de tableaux nous avons une de vos œuvres, les *Petites Baigneuses*, que vous avez tout à l'heure reconnue.

– C'est vrai, mademoiselle, j'ai reconnu ce tableau déjà ancien, puisqu'il date de mes débuts, et je n'ai pu maîtriser une émotion, que vous avez remarquée, en le voyant placé entre un Horace Vernet et un baron Gros, deux chefs-d'œuvre.

– Un chef-d'œuvre entre deux autres, répliqua gracieusement la jeune fille.

Le grand peintre eut un doux sourire.

– Eh bien ! oui, reprit-il, j'ai été profondément remué en revoyant ces fillettes baignant leurs jambes au bord de la rivière, jupes relevées ; je leur ai dû ma première médaille ; en les contemplant, il m'a semblé voir passer devant moi, comme dans un panorama, toute ma jeunesse, tout mon passé. C'est au déclin de la vie qu'on aime le plus à se souvenir. Après une pause, il reprit :

– Ne puis-je pas voir M. Édouard Lebel, mademoiselle ?

– M. Édouard Lebel n'est pas au château, monsieur, et je le regrette ; il ne travaille pas le dimanche, et il en profite pour faire de longues promenades à travers le pays.

– J'aurais eu du plaisir à lui serrer la main et à le féliciter. Je vous prie, mademoiselle, de lui transmettre mes compliments sincères.

– Mais, monsieur, si vous vouliez bien revenir demain ?

– Je ne le puis ; je suis forcé de prendre le train ce soir même pour retourner à Paris.

– M. Lebel sera vivement contrarié ; il aurait été heureux, j'en suis sûre, de recevoir vos conseils.

– Mes conseils, mademoiselle, il n'en a pas besoin. Quand on a son talent, on peut marcher seul. M. Édouard Lebel ne m'est pas tout à fait inconnu ; je sais comment et avec qui il a étudié le dessin et la peinture : comme à d'autres, la réputation et la célébrité lui viendront. Je m'y connais, mademoiselle, et je n'hésite pas à dire que M. Édouard Lebel, un jour, ne sera pas seulement un peintre de talent, mais un grand artiste, un artiste de génie.

Ceux qui, à ce moment, avaient les yeux fixés sur Mlle Dubessy, purent voir comme un rayonnement sur son front et, dans son regard lumineux, l'expression d'un sentiment de fierté.

Pour les habitués du château qui, jusqu'alors, n'avaient parlé du jeune artiste qu'avec dédain, le considérant à peu près comme un domestique ou un manœuvre à gages, Édouard Lebel prenait tout à coup une importance considérable. Ce n'était plus un pauvre diable à regarder de haut, sur qui on pouvait se livrer à toutes sortes de

plaisanteries. Édouard Lebel était quelqu'un, il devenait un personnage.

Le lendemain, Claire ne manqua pas de parler à Édouard de ce qui s'était passé la veille au château, et elle lui rapporta à peu près textuellement les paroles du célèbre peintre Jules Dumont.

Contre l'attente de la jeune fille, Édouard resta presque froid.

– Oh ! dit-il, je sais ce que c'est que l'eau bénite de cour, j'en ai été plus d'une fois inondé.

– Je vous assure, répliqua Claire, que M. Jules Dumont a parlé ainsi en toute sincérité et avec conviction.

– Je le veux bien, mademoiselle ; soit, je lui suis reconnaissant d'avoir bien voulu reconnaître que j'ai quelque talent. M. Jules Dumont est un maître, et un encouragement venant de lui a sa valeur. Enfin si peu sensible que je sois à l'éloge, je dois me féliciter d'avoir été l'objet d'une appréciation qui m'est agréable.

Et calme comme toujours, l'artiste reprit son travail.

Le samedi suivant, Claire lui dit :

– Monsieur Édouard, nous pensons, M. Darimon et moi, que vous ne nous refuserez pas de passer la journée de demain avec nous et notre société.

Et comme il la regardait, étonné, elle reprit en souriant :

– Demain, monsieur Édouard, c'est jour de fête à Grisolles.

– Mais, fit-il, n'est-ce donc pas tous les dimanches fête au château ?

– Oh ! il y a fête et fête.

– Puis-je vous demander à quelle occasion celle de demain ?

– À l'occasion de mon anniversaire ; demain j'entre dans ma vingtième année. C'est mon tuteur qui, il y a trois ans, a eu l'idée de donner une petite fête à l'occasion du jour de ma naissance ; je ne m'y suis pas opposée, et la chose devient une coutume.

Eh bien ! monsieur Édouard, acceptez-vous notre invitation ?

– Oui, mademoiselle, et de grand cœur.

– À la bonne heure ! Cette fois, on ne dira plus que vous fuyez le monde, que vous êtes un misanthrope.

– Je n'aime guère à me trouver en nombreuse société ; je m'y sens mal à l'aise ; mais je ne suis pas pour cela un misanthrope. Demain, mademoiselle, j'aurai l'honneur d'être des vôtres, et je tâcherai de ne pas montrer un visage trop morose. Avec M. Darimon et vos amis je souhaiterai qu'on ait le bonheur de fêter votre centième anniversaire.

La jeune fille se mit à rire.

– Si un pareil souhait était exaucé, dit-elle, je ne sais pas, vraiment, si j'aurais à m'en féliciter.

– Les malheureux s'en féliciteraient sûrement, mademoiselle ; songez donc à tout le bien qu'une longue existence vous permettrait de faire !

– Il y aurait cela, monsieur Édouard ; mais, voyez-vous, je ne me figure pas que je puisse être une petite vieille à la tête branlante, sans cheveux, sans dents, radoteuse, acariâtre, impotente, ridée comme un vieux parchemin et marchant avec des béquilles.

Riant, à son tour, l'artiste répliqua :

– Vous ne serez jamais la petite vieille dont vous venez de parler. Comme la célèbre Ninon, vous conserverez votre jeunesse et votre beauté ; oui, vivriez-vous cent ans, pour ceux qui vous aimeront alors, vous serez toujours jeune et belle.

– Oh ! s'il en est ainsi, monsieur Édouard, répondit Claire, se laissant aller à toute sa gaieté, je vais m'acheminer tranquillement et sans aucune crainte des outrages du temps, vers ma centième année. Par exemple, n'ayant pas fait encore le cinquième du trajet, je vois la route longue, bien longue devant moi.

– N'en soyez pas effrayée, mademoiselle, les années passent vite.

– Oui, pour les heureux, fit Claire, redevenue sérieuse.

– Pour vous, mademoiselle, répliqua vivement le jeune homme, pour vous qui avez toutes les joies, tous les bonheurs.

Claire resta un instant silencieuse, comme songeuse, puis murmura :

– Peut-être !

Elle secoua sa belle tête brune, et avec un gracieux sourire sur les lèvres :

– C'est donc entendu, monsieur Édouard, à demain, dit-elle.

– Oui, mademoiselle.

La jeune fille s'éloigna presque précipitamment.

Et quand elle fut rentrée dans son boudoir, elle essuya deux larmes qui brillaient suspendues aux franges de ses paupières.

Les hôtes habituels du château de Grisolles étaient au complet.

En comptant Mlle Dubessy, son tuteur et Édouard Lebel, le déjeuner avait été de vingt-cinq couverts.

On avait pris le café dans une pièce contiguë à la salle manger où quelques-uns de ces messieurs étaient restés pour boire de petits verres de chartreuse, de bénédictine ou de vieux cognac, en fumant d'excellents cigares de la Havane.

Les dames et les demoiselles étaient au salon où l'on allait danser et faire de la musique jusqu'à l'heure du dîner.

On ne pouvait songer à une promenade dans le parc et les jardins, bien que la température se fût beaucoup radoucie depuis quelques jours. Mais on était toujours en hiver ; il avait beaucoup neigé dans la nuit, et toutes les allées étaient couvertes d'une épaisse couche de neige.

Les dames avaient été suivies au salon par ceux de ces messieurs qui avaient préféré leur société à celle des bouteilles de liqueurs fines et des cigares.

Mlle Claire Dubessy recevait ses invités avec cordialité, sans afféterie, sans pose, ne leur imposant jamais ce que l'on

appelle l'étiquette ; aussi, à part trois graves personnages qui avaient endossé l'habit de cérémonie, les autres hommes étaient en redingote.

Parmi les personnes des deux sexes qui étaient reçues au château, nous devons en présenter quelques-unes au lecteur, celles qui joueront un rôle dans notre récit.

Bien qu'on les connaisse déjà, nous citerons Mme de Linois et son fils, M. Alfred de Linois, un grand garçon de vingt-sept ans, portant les moustaches en crocs, ayant les cheveux châtains, bien pommadés, séparés sur le milieu de la tête, coiffure d'efféminé prétentieux qui, souvent, a le don d'agacer.

Claire, un jour, on se le rappelle, avait dit de lui :

« – Il est joli garçon et ne manque pas d'une certaine distinction.

« – Oui, avait répliqué Julie, mais il est ignorant comme une carpe, et il a dans le sourire et le regard quoique chose qui ne me revient pas. »

Ce même jour on avait aussi parlé de la comtesse de Blérac, une femme d'environ cinquante ans, dont Julie avait dit :

« – Dans tout ce qu'elle dit, dans sa mise, dans son allure, jusque dans son sourire, on sent la femme du grand monde. »

Un autre habitué du château, déjà connu, c'était M. Mongusson, ancien juge au tribunal de la Seine, un bon vieillard, qui avait pour la jeune châtelaine une sincère affection, sans aucun calcul, attendu qu'il n'avait ni un fils ni un neveu à marier. Il avait une nièce et une petite-nièce,

lesquelles étaient reçues au château. Mme Guichard avait perdu son mari, et Léontine, sa fille, âgée de dix-huit ans, était une des amies de Mlle Dubessy.

M. Trumelet, autre magistrat, ancien président du tribunal de Poitiers, ami intime de M. Mongusson, était très fier de compter parmi les habitués du château. Il avait un neveu, M. Gustave Trumelet, jeune avocat de vingt-huit ans, inscrit depuis trois ans au tableau des avocats de Poitiers et ayant déjà, grâce aux relations de son oncle, une assez jolie clientèle. Bien qu'il ne se fût pas encore entièrement débarrassé de ses habitudes d'étudiant, M. Gustave Trumelet était homme de bonne compagnie ; beau parleur, comme doit l'être un avocat, suffisamment instruit et spirituel, sa société était agréable. Sans vouloir aller trop vite, sans se montrer aussi entreprenant que M. de Linois, il faisait également sa cour à la riche héritière. C'était un deuxième prétendant.

M. et Mme de Lancelin, hobereaux de province, propriétaires d'un petit domaine touchant à celui de Grisolles, venaient au château à titre de bons voisins et d'amis. Ils avaient une fille de vingt-quatre ans, Mlle Élian, qui menaçait fort de coiffer sainte Catherine, ce dont elle enrageait ; aussi faisait-elle tout ce qu'elle pouvait, – hélas ! sans y réussir, – pour attirer sur sa personne l'attention des jeunes gens. Malheureusement elle avait les cheveux roux et n'était pas jolie.

Son frère, Auguste de Lancelin, n'était que blond, lui ; mais il avait, comme sa sœur, la peau laiteuse et le visage criblé de taches de rousseur. C'était le bourgeois campagnard dans toute l'acception du mot. Bien bâti, santé solide, c'était un rude gars. Il avait beaucoup étudié, peu

appris et passé sans le moindre succès un certain nombre d'examens. En revanche, comme il était apte à tous les exercices du corps, il aimait les chevaux, les chiens, la chasse et la pêche, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des œillades pour la châtelaine de Grisolles et de soupirer en lui tendant la main. Troisième prétendant.

MM. Bertillon, père et fils ; M. Bertillon père était un parvenu et en avait tous les ridicules : il faisait l'homme important et ne laissait pas ignorer qu'il avait des sacs d'écus ; il s'était enrichi dans le négoce des denrées coloniales ; et il avait, disait-on, plus de trois millions de fortune.

M. Bertillon fils, portant le prénom d'Hector, était un beau garçon de belle prestance et bien découplé, mais très poseur et vaniteux en diable ; il avait la fatuité des sots et s'imaginait, parce qu'il s'habillait bien, avoir la distinction et la suprême élégance. Il trouvait la vie belle et tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, parce qu'il n'avait jamais eu d'autre peine que celle de bien vivre. Il ne faisait absolument rien que de s'occuper de ses ongles, de ses cheveux, de sa barbe et du reste de sa personne ; c'était un oisif, un inutile, qui pensait trop à la fortune de son père ; en somme une nullité. Quatrième prétendant.

Le cinquième était M. Jules Marcillac, jeune ingénieur des ponts et chaussées, vif, pétulant, une espèce d'étourneau, qui parlait beaucoup de ses x, y et z, souvent à tort et à travers. Né sur les bords de la Garonne, il était hâbleur, comme le sont généralement tous les Gascons, et sa vantardise, dont on s'amusait d'abord, finissait par devenir insupportable.

Tels étaient, rapidement esquissés, les personnages que l'on considérait comme des prétendants sérieux à la main de la riche héritière.

Mlle Claire Dubessy avait bien encore trois ou quatre autres soupirants sur lesquels nous n'avons rien à dire, vu leur complète insignifiance ; ils ne pouvaient tenir que le rôle de comparses dans l'amusante comédie qui se jouait au château, dans les mouvements stratégiques plus ou moins habiles qui s'opéraient autour de la jeune fille, et qui avaient pour but de pénétrer au cœur de la place, car nous pouvons comparer la jeune et belle châtelaine de Grisolles à une ville assiégée.

V

UN JOUR DE FÊTE

On dansait. Après une valse, un quadrille, après le quadrille, une polka, une masurka, une varsoviana, etc. Bien qu'on n'eût que la musique du piano, l'entraînement ne manquait pas, et la gaieté des danseurs s'épanouissait sur leurs visages.

D'ailleurs la musique était bonne, parfaitement mesurée, l'instrument étant tenu par un pianiste de talent, qui était en même temps un accompagnateur, ce qu'il fallait dans une réunion où les danses étaient mêlées de chant.

Le pianiste était un brave et honnête garçon, qui demeurait à Poitiers où il donnait des leçons à cinq francs et même trois francs le cachet. Quand il était appelé à Grisolles, c'était pour lui une excellente aubaine, car il ne s'en retournait jamais sans que Mlle Dubessy lui eût glissé dans la main un billet de cent francs. Aussi était-il complaisant au possible, et d'une patience à toute épreuve avec certaines de ces demoiselles qui chantaient faux, prenant la pour sol, mi pour ré et une noire pour une blanche.

Donc on avait déjà chanté, et maintenant on dansait. Claire n'avait pas un instant de repos. Ne fallait-il pas qu'elle acceptât les invitations de ses soupirants ? Et des bras de M. Hector elle passait dans ceux de M. Alfred, pour être reprise par MM. Auguste, Gustave, Jules et les autres, qui

attendaient leur tour d'enlever la jeune fille dans le tourbillon d'une valse ou de l'accompagner dans le balancement d'une redowa.

Ces messieurs avaient ainsi l'occasion de roucouler des fadaises amoureuses, de glisser à l'oreille de Claire quelques compliments banals qu'elle écoutait à peine, qui la laissaient indifférente et cependant la faisaient rire. Elle voulait être, chez elle, bonne et indulgente. Elle n'encourageait ni celui-ci ni celui-là, mais elle n'enlevait l'espérance à aucun. Elle était, la même avec tous.

Tout à fait charmante avec son monde, elle faisait les honneurs de son salon sans manières, simplement, avec aisance et une grâce adorable.

Elle avait présenté Édouard Lebel à sa société.

L'accueil avait été sec et froid. Exceptons cependant les deux anciens magistrats et le jeune avocat, qui avaient serré chaudement la main de l'artiste.

Claire avait vu les mines des hommes et des femmes ; mais ne laissant rien deviner de ses impressions, elle n'avait eu qu'un rapide sourire de pitié pour ces gens dont Édouard, certainement, méprisait le dédain.

Le jeune homme était plutôt un objet de curiosité qu'un brave garçon qui devait inspirer de l'intérêt ; si sympathique qu'il fût, on lui refusait la sympathie à laquelle il avait droit.

Depuis la visite du célèbre peintre Jules Dumont, on savait que M. Lebel avait du talent, beaucoup de talent ; mais il était inconnu, c'était un sans-le-sou. Et puis, un artiste ! Qu'est-ce que ça ? Un va-nu-pieds, un crève-la-faim ! Un peu partout, en province surtout, dans les milieux

imbéciles, tant que l'artiste, comme le poète, l'écrivain ou le savant, n'a pas le panache, on le regarde à peu près comme rien.

Édouard n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'on le regardait de travers, qu'on voulait le tenir à distance ; intérieurement il se sentit froissé, mais ne souffrit nullement de ces airs dédaigneux auxquels il pouvait répondre par un réciproque dédain.

Du reste, un regard et un sourire de Claire l'avaient vengé de la sottise des autres.

Peut-être, sans la présence de la jeune fille, se serait-il troublé, puis aussitôt retiré, obéissant à un mouvement de dépit et de colère. Mais il resta très calme et, gardant bonne contenance, il répondit du ton le plus naturel à ceux qui lui adressèrent la parole.

Tel, M. Alfred de Linois qui, en moins de quinze mots qu'il prononça, s'adressant à Édouard, fit connaître à l'artiste son manque d'instruction et d'éducation, sa nullité absolue, ce qui lui fit dire en lui-même :

– Une outre gonflée de vent !

Du reste, parmi ces jeunes gens, ce fut Alfred de Linois qui, de prime abord, inspira à Édouard la plus profonde antipathie.

Il le trouvait prétentieux, poseur, hargneux, arrogant, ayant avec cela le regard et le sourire faux.

Dès qu'on avait commencé à danser, la comtesse de Blérac, voyant que l'artiste ne dansait pas, lui avait fait signe de venir près d'elle et l'avait invité à s'asseoir.

Alors la vieille dame et le jeune homme s'étaient mis à causer. Tout de suite la comtesse avait remarqué que le langage de l'artiste était celui d'un homme de bonne compagnie, ayant l'usage du monde, qu'il avait l'esprit fin, distingué, et possédait des connaissances très étendues.

Tout ce que lui disait Édouard l'intéressait, et elle ne dissimulait pas le grand plaisir qu'elle avait à l'entendre. À un moment, enchantée, elle ne put s'empêcher de lui dire :

– Monsieur, il y a longtemps que je ne me suis pas trouvée à pareille fête : je ne vous le cache pas, je suis ravie, c'est une joie pour moi de vous écouter ; votre conversation si variée, si spirituelle, est des plus agréables, et vous me tenez sous le charme de votre parole.

– Vous êtes trop indulgente, madame la comtesse.

– Non, monsieur, je vous dis cela dans toute la sincérité de mon cœur, et ce n'est point un compliment banal que je vous adresse : je connais un peu l'art de bien dire, et j'admire ce qui est bien pensé.

– Vous me rendez confus, madame la comtesse ; mais je suis heureux d'avoir pu vous être agréable.

La causerie continua, devenant de plus en plus intime et familière. Mme de Blérac avait accaparé Édouard et ne voulait plus qu'il la quittât.

La comtesse était une femme d'un haut mérite et savait juger les hommes ; elle avait longtemps habité à Paris où, très recherchée, elle avait eu dans les salons les mieux fréquentés ses jours de royauté.

En écoutant l'artiste, il lui semblait revivre dans le passé ; le jeune homme l'avait enthousiasmée.

Entre deux danses, Claire étant venue près d'elle pour lui adresser quelques paroles gracieuses, elle prit la main de la jeune fille, l'obligea à se pencher et lui dit tout bas, à l'oreille :

– Ma chère mignonne, je suis aux anges : votre artiste est tout à fait charmant, c'est un jeune homme parfait.

Claire rougit, comme si le compliment se fût adressé à elle, et répondit à Mme de Blérac par un regard et un sourire indéfinissables.

Tout en causant, et sans être trop distrait, Édouard regardait, observait et, à part soi, faisait ses réflexions ; c'est qu'il avait sous les yeux des types curieux à étudier ; un caricaturiste se fût pâmé d'aise à la vue d'une si belle réunion de grotesques ; il y avait là, entre autres, une demi-douzaine de bonnes têtes qui valaient la peine d'être encadrées et conservées dans un musée.

– Mademoiselle, le musicien va nous jouer une polka, vous voulez bien la danser avec moi, n'est-ce pas ?

Ces paroles étaient adressées à Claire par M. Hector Bertillon dont, en effet, le tour était venu de danser avec la jeune châtelaine.

– Je suis désolée, monsieur, répondit Claire, je suis engagée pour cette polka.

Ce petit colloque avait lieu devant la comtesse et Édouard.

– Mais, mademoiselle… essaya de protester le fils du millionnaire.

– Monsieur, répliqua la jeune fille, j'ai promis cette danse à M. Lebel.

C'était un innocent mensonge ; elle n'avait rien promis à Édouard, qui n'avait pas sollicité l'honneur de danser avec elle.

– Ah ! fit M. Hector tout interloqué, pendant que l'artiste tressaillait violemment.

– Monsieur Lebel, dit Claire, la polka va commencer.

Édouard ému, tremblant, se dressa sur ses jambes et, aussitôt, lui prenant le bras, la jeune fille l'entraîna.

– Monsieur Édouard, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix, vous me pardonnez ?

– Si je vous pardonne !

– Je désirais danser avec vous ; mais encore faut-il que cela vous soit agréable.

– Ah ! mademoiselle, vous me donnez une joie que je n'espérais pas.

– Vrai ?

– Oui, mademoiselle, vous me comblez…

– Est-ce que vous avez beaucoup dansé, autrefois ?

– Presque jamais, mademoiselle ; mais, rassurez-vous, je m'en tirerai convenablement ; au lycée nous apprenions aussi à danser.

– Est-ce que vous savez valser ?

– La valse est la danse que je préfère.

– Eh bien ! monsieur Édouard, nous danserons ensemble la prochaine valse.

– Oui, mademoiselle.

– Mais, avant, vous me ferez l'amitié d'inviter Mlle de Lancelin pour le quadrille et Mlle Léontine pour la redowa.

– Je ferai tout ce que vous voudrez pour vous être agréable.

– Merci.

La polka commençait ; ils se prirent les mains et partirent à la mesure.

Claire dansant avec l'artiste, un homme qu'elle payait, cela n'était pas du goût de tout le monde. Et le pire, c'est que ce sans-le-sou dansait très bien, avec aisance, avec grâce !

Il y eut des clignements d'yeux, des froncements de sourcils, des pincements de lèvres et des rougeurs de gens qui se croient scandalisés.

Et Mlle Claire, qui paraissait si contente, si heureuse, qui avait pour son danseur de si doux regards, de si gracieux sourires ! Ah ! c'en était trop ! Le dépit se lisait sur les physionomies. Les Bertillon, les Lancelin, les Linois enrageaient.

On ne s'offusqua pas trop de voir l'artiste danser le quadrille avec Mlle de Lancelin et la redowa avec Mlle Léontine Guichard. Mais, tout de même, on ne comprenait pas que ce garçon ne se fût pas respectueusement tenu à l'écart, et que Mlle Dubessy lui eût permis, en acceptant de danser d'abord avec lui, de prendre

place, comme un égal, dans une société de gens comme il faut.

Les fureurs intérieures, un instant apaisées, se réveillèrent plus violentes quand Claire et Édouard, enlacés, se laissèrent emporter par le mouvement rapide de la valse *des Roses*.

Décidément, Mlle Dubessy était bien inconséquente, elle manquait de fierté, elle faisait trop bon marché de sa dignité.

Après la valse, comme le jeune ingénieur se précipitait vers Claire pour lui rappeler qu'elle lui avait promis une schottisch, la jeune fille dit assez haut pour que tous pussent l'entendre :

– Ces demoiselles ont, comme moi, besoin de se reposer, et c'est ce que nous allons faire. Pendant ce temps on causera ou l'on fera de la musique. Mlle Dumayeux, dont vous connaissez la jolie voix, voudra bien nous chanter quelque chose de *Faust*.

La demoiselle désignée, évidemment enchantée, se rengorgea, s'empressa de dire qu'elle voulait bien, et alla chuchoter quelques mots à l'oreille du pianiste accompagnateur.

On s'était assis et l'on causa pendant quelques instants, en attendant l'air des Bijoux que Mlle Dumayeux chanta d'une façon assez agréable.

Mlle Guichard, Claire et une autre jeune fille chantèrent aussi ; puis, personne ne se levant plus pour aller au piano, l'instrument resta muet et la conversation devint générale.

Édouard ne parlait pas, il se contentait d'écouter et de continuer ses observations.



… Et alla chuchoter quelques mots à l'oreille du pianiste accompagnateur. (P. 1199.)

Assurément, il était dit d'excellentes choses, mais aussi que de balourdises !

Claire paraissait préoccupée, et un observateur attentif aurait remarqué que quelque chose la contrariait ; il se serait aussi aperçu de l'indéfinissable expression du regard de la jeune fille lorsque ses yeux s'arrêtaient sur le jeune artiste.

Peut-être ; établissant certaines comparaisons, trouvait-elle Édouard infiniment supérieur à ceux qui se montraient vis-à-vis de lui si hautains, si dédaigneux.

Ce que pensaient la plupart de ses invités, elle le devinait et, certes, elle n'avait pas lieu d'être satisfaite.

Tout à coup elle se leva et, changeant de place, elle alla s'asseoir à la gauche de Mme de Blérac, qui avait Édouard à sa droite. Alors, n'écoutant plus ce que disaient les autres, elle se mit à causer avec la comtesse et l'artiste. Elle était pour Édouard d'une amabilité et d'une gracieuseté qu'on devait trouver excessives.

Chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, elle s'adressait à Édouard, disant :

– N'est-ce pas votre avis, monsieur Lebel ? Ou bien :

– Que pensez-vous de cela ?

Ou encore, à propos de ceci et de cela :

– Monsieur Lebel, veuillez donc, je vous prie, nous faire connaîtra votre opinion.

Édouard s'empressait de répondre.

Mais chaque question que Claire adressait au jeune homme attirait sur lui des regards dissimulés, mais furibonds.

En vérité, est-ce que, réellement, ce petit peintre comptait pour quelque chose au château ? C'était à n'y pas croire ! Mlle Claire si fière, si indépendante, qui ne prenait jamais conseil que d'elle-même, semblait ne plus voir que par les yeux de cet artiste, ne plus entendre que par ses oreilles ! Allait-elle donc maintenant se laisser diriger par lui ?

Claire se donnait ainsi le malin plaisir de taquiner ses invités, de les exciter ; elle les punissait de leur sot orgueil et vengeait celui qu'ils croyaient avoir le droit de repousser.

À un moment, M. Bertillon, le millionnaire, se lança dans une appréciation sur les femmes en général, qui ne fut pas du goût de Mlle Dubessy. Elle riposta avec une certaine vivacité, et quand elle crut avoir suffisamment soutenu sa thèse, elle se tourna vers Édouard.

– Monsieur Lebel, dit-elle, vous voyez que je ne pense pas du tout comme M. Bertillon ; mais je n'ai pas la prétention d'avoir raison ; je vous demande d'être arbitre entre nous : qui a raison ?

– Vous, mademoiselle, répondit Édouard.

M. Bertillon, piqué, voulut entamer une discussion.

– Non, non ! s'écria M. Mongusson, la cause est entendue, l'arbitre a prononcé, et il a bien jugé.

– Oui, appuya M. Guichard, car sur plusieurs points, monsieur Bertillon, votre argumentation est fausse, et Mlle Dubessy a absolument raison.

Mme de Linois dit tout bas à l'oreille du millionnaire :

– Vous voyez bien, cher monsieur, qu'il y a là une question de galanterie.

On parla d'autres choses : un peu de la politique, des réformes sociales et beaucoup de notre armée, de nos armements, de la défense du territoire national.

M. Trumelet approuvait fort tout ce qui était fait en vue de rendre la France forte et puissante ; mais il se plaignit qu'on ne s'appliquât pas assez, en France, à apprendre les langues étrangères, l'allemand surtout ; il avait constaté en 1870, pendant la guerre, que presque tous les officiers allemands savaient le français ; il déplorait que, sur ce point, nous fussions inférieurs à nos voisins d'outre-Rhin.

– Je ne voudrais pas seulement, s'écria-t-il, que tous nos officiers parlassent l'allemand, l'anglais et l'italien, mais encore que toute la jeunesse française connût ces trois langues !

– Mais, fit observer M. de Lancelin, les langues étrangères sont apprises maintenant dans nos lycées, nos collèges et toutes nos écoles d'enseignement supérieur.

L'occasion s'offrait belle à M. Alfred de Linois de montrer qu'il n'était pas d'une ignorance absolue.

– Sans être un officier, dit-il, je parle l'allemand.

Et s'adressant à Édouard, contre lequel il n'avait pas une dent, mais toute sa mâchoire, et qu'il pensait facilement écraser de sa supériorité :

– Savez-vous l'allemand, monsieur ? demanda-t-il.

Et, sans attendre la réponse de l'artiste, il lui adressa une question dans un allemand d'ailleurs peu correct.

Édouard, très grave, répondit à la question, mais en français.

– Ah ! fit M. Alfred, vous savez l'allemand, mais vous ne le parlez pas. Moi, continua-t-il, j'ai appris à le parler à Munich, en Bavière, Allemagne.

Édouard eut un imperceptible sourire et répliqua :

– Ce que je sais d'allemand, monsieur, je l'ai appris en France d'un vieux professeur de Stuttgart. Je n'ai jamais eu, comme vous, le temps ni les moyens d'aller demeurer en Allemagne.

– Vous n'avez jamais voyagé ?

– Si, monsieur, j'ai visité deux royaumes voisins de la France : je suis allé à Madrid… en Espagne, à Turin… en Piémont, à Rome… en Italie.

Alfred de Linois ne sentit pas le coup de griffe de cette réponse ; mais quelques sourires indiquèrent que d'autres avaient compris l'ironie.

– Comme on dit Paris… en France, cria l'ingénieur pouffant de rire.

– Et Saint-Pétersbourg… en Russie, ajouta l'avocat. Cette fois, sauf quelques-uns, tout le monde se mit à rire.

M. de Linois eut encore la sottise de croire que c'était son interlocuteur qui égayait la galerie. Et, s'imaginant qu'il le tenait sur la sellette, et ne voulant pas le lâcher encore :

– Savez-vous aussi l'anglais, monsieur Lebel ? demanda-t-il d'un ton qui frisait l'impertinence.

– Un peu, monsieur de Linois, comme l'allemand, répondit sèchement l'artiste.

Et, impatienté, sentant que le sot personnage lui portait sur les nerfs, voulant s'en débarrasser, il lui dit, en bon et pur allemand, cette phrase, dont voici la traduction :

« Si l'été est la belle saison, à cause des chants d'oiseaux, des fleurs, des fruits et des moissons qu'elle nous donne, n'est-il pas vrai, monsieur, que l'hiver a aussi ses agréments ? »

M. de Linois, tout décontenancé, resta bouche bée.

Alors Édouard reprit la phrase, mais cette fois en anglais.

M. de Linois ne comprit pas davantage.

De rouge comme une pivoine qu'il était après la question en allemand, il devint affreusement pâle.

Ce fut Mlle Guichard qui répondit à Édouard, en anglais :

– Oui, monsieur, si l'été est la belle saison, à cause des chants d'oiseaux, des fleurs, des fruits et des moissons qu'elle nous donne, l'hiver a bien aussi ses agréments, entre autres ceux que nous trouvons ici auprès de Mlle Claire Dubessy.

Un gracieux sourire de Claire remercia Léontine.

– Monsieur de Linois, reprit Édouard, vous auriez encore besoin, je crois, d'aller passer quelque temps à Munich… en Bavière et quelque temps aussi à Londres… en Angleterre.

Ayant ainsi exécuté le personnage, il se tourna vers la comtesse avec laquelle il se mit tranquillement à causer.

M. Alfred se mordait les lèvres ; il dévorait sa rage et buvait sa honte. Il avait cherché cette humiliation, mais au lieu de s'en vouloir à lui-même, il se disait qu'il ne pardonnerait jamais à celui qui la lui avait infligée.

– Tout de même, disait Mme Guichard à son oncle, M. Lebel a été cruel pour ce pauvre M. de Linois.

– C'est tant pis pour lui ; il ne fallait pas qu'il se fit mordre.

Le reste de la journée se passa sans incident, malgré l'état de nervosité où se trouvaient la moitié des invités.

M. Alfred de Linois n'avait plus autant de jactance, il était même devenu fort calme et parlait à peine. On aurait pu croire que la verte leçon de tout à l'heure l'avait corrigé ; mais non, il était sous le coup d'une semonce que lui avait adressée madame sa mère pour lui faire comprendre qu'il avait été on ne peut plus maladroit, qu'il avait risqué de perdre en un instant tout le terrain gagné, que c'était ainsi qu'on faisait sottement le jeu de ses rivaux, et qu'il devait mieux s'observer à l'avenir.

– Car, ajouta la cauteleuse Mme de Linois, si nous voulons réussir, si tu ne veux pas voir Mlle Dubessy te préférer l'avocat, l'ingénieur ou Hector Bertillon, il nous faut redoubler de vigilance, plus que jamais jouer au plus fin et nous tenir constamment sur la défensive.

Alfred voulut bien reconnaître qu'il avait eu tort, qu'il s'était bêtement fourvoyé, et il promit à sa digne mère d'être plus circonspect et de ne plus s'écarter, dorénavant, des excellents conseils qu'elle lui donnait.

Ce M. Édouard Lebel l'avait singulièrement agacé depuis le matin à la fin, il n'avait plus été maître de lui. Ah ! maintenant, comme il le haïssait, cette espèce de rapin, ce barbouilleur !

Enfin l'admonestation et les exhortations maternelles avaient eu pour effet immédiat de calmer la colère sourde de M. Alfred, et de l'empêcher de commettre de nouvelles sottises.

Après le dîner, on dansa encore jusque près de minuit, heure à laquelle les invités avaient l'habitude de se retirer.

Édouard rentra dans son pavillon en proie à une agitation étrange. Un bon feu de bois, allumé par un domestique, flambait dans la cheminée de sa chambre. Il alluma une bougie, entra dans la pièce voisine dont il avait fait secrètement un atelier et se plaça devant le portrait de Claire déjà très avancé, et auquel il avait eu le bonheur de donner une ressemblance parfaite.

– C'est elle, c'est bien elle, murmura-t-il ; comme si je lavais eue là, debout devant moi, j'ai saisi la noble expression de sa physionomie, la suavité du sourire effleurant ses lèvres, la fierté de son regard magique, la majesté de sa tête de reine.

Il resta quelques instants silencieux et reprit :

– Comme elle est belle ! Oh ! oui, elle est adorable !

Il fut pris d'une sorte de tremblement et, brusquement, il rentra dans sa chambre.

Ayant posé la lumière sur la table, il se laissa tomber dans un fauteuil, et les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, il s'absorba dans une méditation profonde.

Il avait la peau brûlante, il était fiévreux ; à chaque instant il sursautait, contre-coup d'une commotion intérieure. Que se passait-il donc en lui ? Ah ! il le savait, maintenant, il en était sûr, il aimait Claire, il l'aimait, il l'adorait !

Longtemps il avait douté, bien des fois, terrifié, il s'était écrié : Non, non, cela n'est pas, je ne peux pas être frappé d'un pareil malheur ! Mais, aujourd'hui, le doute n'était plus possible ; il l'avait complet, ce malheur qu'il avait tant redouté et qu'il n'avait pu éloigner de lui, quoi qu'il eût fait.

Cela devait être, c'était fatal ; vainement il avait voulu tenir fermé son cœur vierge encore de tout amour, un regard et un sourire de Claire l'avaient ouvert, et la jeune fille y était entrée tout entière, comme dans un sanctuaire.

Est-ce qu'il pouvait douter encore après cette journée pendant laquelle il avait éprouvé tant d'émotions et de sensations diverses ? Quand Claire dansait avec ses soupirants, qui l'enlaçaient, n'avait-il pas senti s'allumer en lui des fureurs jalouses ? Ah ! cela disait tout, c'était la terrible révélation ! Et il aurait voulu douter encore, essayer de se défendre contre cet amour vainqueur qui le tenait, qui possédait tout son être !

Hélas ! il sentait bien que c'était impossible.

Il aimait Claire, il l'aimait avec toutes les ardeurs, toute la passion du premier amour ; il l'aimait à lui donner son sang, à mourir pour elle ! Et son amour, hélas ! était sans espoir.

Tout à coup, un sanglot déchira sa gorge.

Il bondit sur ses jambes, le regard effaré, et il s'écria, en se frappant la poitrine :

– L'amour s'est emparé de mon cœur, je ne tenterai pas de l'en arracher ; d'ailleurs, je ne le pourrais pas ; il y restera, je le garderai à côté du pieux souvenir de ma mère. Claire sera mon culte, ma religion. Si je dois souffrir, je souffrirai en silence, et jamais, jamais ni Claire ni personne ne saura le secret de mes douleurs !

Il tourna ses yeux vers le ciel avec une expression d'angoisse indicible ; puis il retomba dans le fauteuil et se mit à pleurer comme un enfant.

VI

L'HOMME DE NUIT

Une journée, de petite pluie avait suffi pour fondre la neige ; puis, le vent était retourné au nord-est et il gelait fort, malgré une brume épaisse qui, la nuit, enveloppait la terre, tombait en rosée le matin et blanchissait de givre les arbres dépouillés de leurs feuilles.

Il était quatre heures et demie à peine, et déjà la nuit était venue.

Un homme, venant de Poitiers et marchant à grands pas, se dirigeait vers « les Pins », la propriété de Mme de Linois. Cet homme était de belle taille, mais légèrement voûté. Chaudement enveloppé d'un manteau doublé de fourrures, il était coiffé d'un chapeau de feutre mou à larges bords qu'il avait enfoncé jusque sur ses yeux ; de plus, un cache-nez de laine lui cachait presque entièrement le visage.

Arrivé à une faible distance de la maison des Pins, et après avoir jeté un regard sur la façade, dont deux fenêtres étaient éclairées, il prit un chemin qui longeait une petite rivière, laquelle traversait la propriété et en sortait comme elle y entrait par une sorte d'aqueduc maçonné sous le mur de clôture.

L'homme suivit le bord de la rivière jusqu'à sa sortie du jardin et se trouva devant une porte percée dans le mur, qu'il ouvrit au moyen d'une clef qu'il avait tirée de sa poche.

Il entra, referma la porte et s'engouffra dans l'allée d'une superbe charmille, dont les hautes branches se croisaient et formaient voûte au-dessus de la tête. La charmille, qui avait son extrémité au fond du jardin, prenait naissance au bas d'une terrasse d'environ dix mètres de largeur, au milieu de laquelle l'habitation avait été construite.

L'homme monta les marches de pierre de la terrasse, jeta un regard rapide autour de lui, comme s'il eût craint d'être vu, puis traversa à grandes enjambées l'espace qui existait entre lui et une porte basse devant laquelle il s'arrêta, mais le temps seulement de l'ouvrir avec une seconde clef qu'il avait également dans sa poche.

Entré, il referma la porte sans bruit et se trouva dans les ténèbres sur un carré étroit au fond duquel se trouvait le pied d'un escalier, qui montait aux deux étages de la maison et plus haut encore, jusqu'à une petite chambre de la tourelle dont la maison était flanquée, ce qui lui donnait un peu l'apparence d'un petit château moyen âge.

Sans aucun doute, l'homme dont nous parlons était connu de Mme de Linois, et devait avoir une certaine autorité aux Pins pour être entré ainsi, comme chez lui, dans le jardin d'abord, dans la maison ensuite.

Mais pourquoi n'avait-il pas tout simplement sonné à la grille ? Pourquoi donc tout ce mystère dont il s'entourait ? Pourquoi arrivait-il ainsi, comme un mari jaloux, qui veut surprendre sa femme en flagrant délit d'adultère ? Tout indiquait qu'il se cachait, et, s'il se cachait, c'est qu'il avait ses raisons. Disons tout de suite qu'il tenait à ce qu'on ignorât dans le pays sa présence aux Pins.

Cependant, après avoir allumé un rat-de-cave dont il avait eu soin de se munir, il se mit à gravir les marches de l'escalier, s'arrêtant un instant sur le palier de chaque étage pour coller son oreille à une porte.

Enfin, il arriva à la chambre de la tourelle dont nous avons parlé et dont une troisième clef lui avait donné l'accès.

Cette chambre, peu vaste d'ailleurs, était simplement meublée : un lit, une table-toilette, une autre petite table, pouvant servir de bureau, deux chaises et un fauteuil, le tout en poirier noirci et ciré.

Il y avait sur la table un chandelier avec sa bougie toute prête à allumer, ce que fit l'homme. Et comme s'il avait annoncé son arrivée et qu'il fût attendu, du bois pour un bon feu était également dans le foyer de la cheminée, sur les chenets, et, sur un reste de cendres, les morceaux d'un vieux journal. Le rat-de-cave enflamma le papier et, bientôt, un feu clair, pétillant, commença à chauffer la chambre.

L'homme s'était débarrassé de son chapeau, de son cache-nez, de son manteau et coiffé d'une calotte de velours noir.

Cela fait, il appuya assez fortement le doigt sur un bouton de métal, dont le fil faisait d'abord sonner un timbre dans la chambre de Mme de Linois et ensuite le timbre de l'office, de sorte que, pour les domestiques, l'appel semblait toujours venir de la chambre de madame.

En effet, presque aussitôt, la femme de chambre parut devant sa maîtresse, disant :

– Madame a besoin de moi ?

Mme de Linois, qui avait entendu sonner le timbre de sa chambre, répondit :

– Oui, Adeline ; enlevez donc ce bouquet de jacinthes ; ce sont ces fleurs, certainement, qui me donnent mal à la tête.

La femme de chambre s'empressa de prendre le vase aux jacinthes.

Et comme elle allait sortir :

– Adeline, dit Mme de Linois, envoyez-moi Bertrand, à qui j'ai plusieurs commissions à donner pour demain.

Le serviteur appelé ne tarda pas à se présenter.

C'était un homme de quarante ans, robuste de corps, aux membres musculeux, mais qui ne payait pas de mine : figure ingrate, manières cauteleuses, regard faux, plein d'astuce. Il était d'origine italienne, et s'il avait quelques-unes des qualités de ses compatriotes, il en avait aussi tous les défauts. Malgré son masque d'hypocrisie, on devinait en lui un foyer de violentes passions inassouvies ; mais il savait admirablement dompter sa nature, et on l'aurait pris pour le plus honnête Italien de la péninsule quand il était, en réalité, un tartufe de la plus belle eau.

Aux Pins, il était une espèce de majordome ; il avait la confiance de Mme de Linois et s'occupait de tout, du service intérieur, des choses du dehors, du jardin où il ne dédaignait pas de travailler avec un homme du pays, qui était à moitié jardinier et manœuvre.

– Bertrand, lui dit Mme de Linois, votre maître, que nous attendons depuis plus d'un mois, est enfin arrivé.

– Alors, c'est lui qui a sonné ?

– Oui.

– C'est bien, je monte à la tourelle.

Bertrand disparut.

– Il ne sera pas content, murmura Mme de Linois, et cependant je fais tout ce que je peux ; si l'affaire ne marche pas plus vite, ce n'est pas ma faute.

Bertrand trouva son maître se chauffant, les pieds devant le feu.

– Il me semble, Bertrand, dit le maître, que tu t'es fait un peu attendre.

– Cela prouve, monsieur le comte, que vous ne savez jamais être patient.

– C'est vrai, la patience n'est pas une de mes vertus.

– Pourquoi monsieur le comte n'a-t-il pas mis ses pantoufles ?

– Je ne les ai pas vues ; où sont-elles ?

– Là, au pied de votre lit.

Et Bertrand alla prendre les pantoufles, qu'il plaça à portée de la main de son maître.

– C'est bien, dit celui qu'on appelait M. le comte, je les mettrai tout à l'heure. Y a-t-il quelqu'un avec madame ?

– Personne, madame est seule.

– Et son fils ?

– M. Alfred est à Poitiers.

– Quoi faire ?

– Il doit aller au théâtre ; on joue ce soir, paraît-il, les *Cloches de Corneville*.

– Comme si cela valait la peine de passer une partie de la nuit en plein hiver ! murmura le comte.

Il reprit à haute voix :

– Est-ce que M. Alfred va souvent passer la soirée à Poitiers ?

– Oui, depuis quelque temps, deux ou trois fois chaque semaine.

– Et à quelle heure rentre-t-il ?

– Le lendemain, dans la matinée.

Le comte fronça les sourcils et pinça ses lèvres.

– Monsieur le comte veut-il me dire ce que je dois lui servir à manger ? demanda Bertrand ; nous avons ce soir…

– C'est bien, je souperai plus tard, quand la femme de chambre et la cuisinière seront couchées. Prévenez madame que je vais descendre chez elle et dites à Adeline que, ce soir, sa maîtresse n'aura pas besoin de son service.

Le domestique se retira.

– Si je ne mets pas ordre à tout cela, et promptement, grommela le comte, cette affaire superbe, inouïe, que je caresse avec volupté, s'échappera de mes mains ! Ah ! si je n'avais que trente ans, moi !

Il eut un regard sombre et, se frappant le front :

– Décidément, prononça-t-il d'une voix sourde, les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas de la même trempe que ceux d'autrefois.

Il ôta ses brodequins, mit les pantoufles, et ayant rallumé son rat-de-cave et soufflé la bougie, il sortit de la chambre.

Un instant après, il pénétrait dans l'appartement de Mme de Linois, qui l'attendait.

– Bonsoir, ma chère, dit-il d'un ton assez sec, en lui tendant la main.

– Soyez le bienvenu, répondit la dame.

– Merci.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, allongea les jambes et, brusquement :

– Je ne suis pas content, dit-il.

– Pourquoi ?

– Où est Alfred ?

– À la ville, Bertrand vous l'a dit.

– Il paraît qu'il est plus souvent à Poitiers qu'ici, auprès de vous.

– La vie ici n'est pas des plus agréables, surtout en hiver ; Alfred n'est plus un enfant que je doive tenir constamment accroché à mes jupes ; à son âge, un peu de distraction, quelques divertissements ne sont pas défendus.

– Pourriez-vous me dire de quelles sortes de divertissements vous entendez parler ?

– Réunions entre jeunes gens, soirées au théâtre, parties de billard, au cercle.

– Parties de toutes sortes : petits soupers en compagnie de demoiselles qui ne sont pas des vertus farouches et qui, à Poitiers comme à Paris, s'entendent fort bien à plumer un pigeonneau.

– Oh ! par exemple, supposeriez-vous qu'Alfred…

– J'ai le droit de tout supposer, et je vous dis que votre fils va à Poitiers s'amuser avec des filles.

– Oh ! vous le calomniez !

– Parbleu ! vous le défendez, comme toujours ; vous êtes pour lui d'une faiblesse… Ce n'est pas pour aller au théâtre ou au cercle, comme il vous le raconte, que votre fils se rend si souvent à la ville où il passe la nuit ; d'autres plaisirs l'attirent, et je vous répète qu'il court les filles, qu'il a une maîtresse, si ce n'est deux ou trois.

– Mais je vous assure…

– Laissez-moi donc tranquille avec vos protestations. Est-ce que je ne sais pas ce qu'est la jeunesse ? J'ai été jeune, je sais comment on s'amuse à l'âge d'Alfred, et quels sont les plaisirs que l'on cherche. Mais ce qui peut se faire à Paris est dangereux dans une ville de province où tout se sait, où tout se voit.

Hé ! il m'importerait peu que votre fils eût une maîtresse, qu'il en eût dix, qu'il se livrât à toutes sortes

d'excès, si cela pouvait ne pas nuire à mes projets et faire crouler l'échafaudage que j'ai mis tant de soins à construire.

Ah çà ! ma chère, ne comprenez-vous donc pas que tout serait perdu, irrémédiablement, si ce que fait votre fils à Poitiers arrivait aux oreilles de la jeune fille ?

Alfred se cache, il est prudent, je le veux bien ; mais je vous le répète, dans une ville de province, tout finit par se savoir, et Alfred doit être d'autant plus circonspect que des gens ont intérêt à avoir les yeux sur lui et à profiter de tout pour lui faire obstacle. Donc qu'il se méfie et se tienne constamment sur ses gardes.

Nous jouons une grosse partie, n'importe à quel prix, il faut la gagner ; certes, l'enjeu en vaut la peine !

Alfred, que cela lui plaise ou non, se sèvrera des divertissements qu'il va chercher la nuit à Poitiers. Dorénavant, vous entendez ? il n'ira plus à la ville qu'en votre compagnie. En vérité, s'il doit réellement assister ce soir à une représentation théâtrale, je m'étonne qu'il ne vous ait pas demandé de l'accompagner !

On aime voir un fils avec sa mère ; c'est de bonne marque pour le monde. Vous m'avez compris ?

– Oui, et je veillerai.

– Ayez toute l'autorité et toute la sévérité nécessaires. Dites bien à votre fils qu'il fasse attention et prenne garde de vous faire rejeter tous deux dans cette existence misérable d'où vous êtes sortis.

Mme de Linois se courba humblement devant l'homme qui lui parlait en maître.

– Maintenant, reprit ce dernier, où en sont les choses ?

– Toujours au même point. Mlle Dubessy est une jeune fille si étrange !

– Une coquette !

– Oui, sans doute, mais elle est coquette à sa manière, c'est-à-dire le plus simplement du monde ; c'est comme si c'était sa nature même.

– Il existe de ces jeunes filles, et elles ne sont pas les plus difficiles à prendre. Ma chère, votre fils est un maladroit, et j'ai bien peur que vous-même, malgré votre finesse et votre savoir-faire, ne soyez pas à la hauteur de la situation.

– Que puis-je faire de plus ? Quand j'aborde la grosse question, que je parle d'Alfred et de toutes choses que je puis dire en la circonstance, Mlle Claire se met à rire et ne m'écoute plus. La même chose arrive à mon fils, chaque fois qu'il lui parle de l'amour profond qu'elle lui a inspiré.

– Le tuteur ne fait donc rien ?

– Il fait ce qu'il peut, le brave homme ; mais dès qu'il élève la voix à ce sujet, elle lui impose impérieusement le silence. Il y a quelques jours, comme il la pressait un peu fort de se décider au mariage, elle lui a déclaré nettement qu'elle ne se marierait pas avant d'avoir accompli sa vingtième année.

– C'est absurde.

– Assurément ; mais je vous le dis encore, Mlle Claire est une jeune fille étrange. Le plus fort, le plus fin ne saurait deviner une seule de ses pensées.

– Hum ! hum ! fit le comte.

– Du reste, si mon fils n'avance pas vite, les autres prétendants sont encore plus en arrière.

– Excepté le jeune avocat, les autres ne sont guère redoutables.

– C'est toujours Alfred qui est le mieux vu et le plus favorisé.

– Une raison de plus pour que je dise qu'il est maladroit. Élégant, joli garçon et bâti comme il l'est, il a des avantages que n'ont pas les autres. Mais, voilà, il manque d'ardeur, il n'a pas dans l'âme cette chaleur persuasive qui enflamme, qui brûle…

Comment ! voilà une jeune fille superbe, pleine de force, de santé, créée pour l'amour, qui ne demande qu'à aimer pour se livrer aux baisers, à la passion d'un homme, s'abandonner aux extases voluptueuses, et quand depuis trois mois déjà la chose devrait être enlevée, la belle demoiselle de Grisolles peut dire tranquillement qu'elle ne se mariera pas avant d'avoir ses vingt ans !

Vrai Dieu ! quand je pense à mon jeune âge !… C'était du sang chaud, c'était du feu qui coulait dans mes veines ! Hein ! vous en savez quelque chose ?

En amour, de mon temps, on ne connaissait pas d'obstacles ; on ne s'amusait pas à des roucoulements d'écolier, à des niaiseries sentimentales, on y allait tambour battant, au pas accéléré, et les plus rebelles rendaient les armes ! Aujourd'hui, c'est à croire que nos jeunes gens ne sont plus bons qu'à tendre les bras pour servir de dévidoir et jouer à la poupée !



Mme de Linois se courba humblement devant l'homme qui lui parlait en maître. (P. 1213.)

– Comme d'autres personnes, Mlle Dubessy doit trouver singulier qu'on ne vous voie jamais ; ce serait une bonne chose de lui faire une visite.

– Vous savez bien que pour plusieurs raisons je ne peux pas me montrer encore. Avant tout, que votre fils se fasse aimer… Le jour où vous me direz : « – Elle aime Alfred, ils se sont promis l'un à l'autre », ah ! je n'attendrai pas huit jours, c'est immédiatement que j'irai faire la demande en mariage, et vous devez croire que je ne laisserai pas traîner la chose. Mais nous n'en sommes pas là, et je commence à craindre que la riche héritière…

– Eh bien ?

– Ne glisse entre nos mains comme une anguille.

– Oh ! vous ne le pensez pas ; d'ailleurs, jusqu'à présent…

– Jusqu'à présent, soit ; mais sait-on les surprises que réserve l'avenir ? D'un moment à l'autre un nouveau prétendant peut surgir et prendre aussitôt la place de tous les autres.

Il eut comme un frémissement, ses lèvres se crispèrent et son regard eut un éclair sinistre.

– Si cela arrive, prononça-t-il les dents serrées, malheur à celui-là !

Mme de Linois connaissait l'homme ; elle ne put s'empêcher de frissonner.

Il y eut quelques instants de silence.

– Si, comme me l'a dit Bertrand, Alfred passe la nuit à Poitiers, je ne le verrai pas ; mais vous lui tracerez vous-même la ligne de conduite qu'il doit suivre et dont il ne s'écartera sous aucun prétexte ; qu'il n'attire pas ma colère sur lui ni sur vous.

– Je vous réponds de son obéissance à vos ordres. Mais n'allez-vous donc pas rester quelques jours ici ?

– Non, je partirai demain de bon matin, après avoir dormi quelques heures.

– Vous avez toujours beaucoup d'affaires ?

– Toujours, répondit-il sourdement.

– Si j'avais à vous faire une communication importante, est-ce à Paris que je devrais vous adresser ma lettre ?

– Oui, toujours à Paris. Je m'en éloigne souvent, mais mes absences ne sont jamais de longue durée.

Après une pause, il reprit :

– À propos, je me suis renseigné au sujet de ce jeune peintre qui travaille au château et qui se nomme Édouard Lebel. Est-il toujours aussi sauvage ?

– Mon Dieu, oui, c'est sa nature. Cependant, il y a quinze jours, Mlle Claire nous l'a enfin présenté, et il s'est prêté à cela d'assez bonne grâce.

– Comment est-il de sa personne ?

– Oh ! ni bien, ni mal ; c'est un de ces garçons dont on ne dit rien.

Et puis, cela dépend des goûts ; il ne me plaît pas et il a également déplu à d'autres.

Il est sombre, taciturne, enfin il a un caractère bizarre qui n'inspire pas la sympathie.

Il n'est pas sans talent, paraît-il, et le travail qu'il a déjà fait lui a acquis la confiance de Mlle Claire ; elle a pour lui des

attentions, certaines prévenances et lui demande volontiers des conseils ; on trouve qu'elle ne le tient pas suffisamment à distance, ainsi qu'elle le devrait.

– Hum, hum ! fit le comte.

– Mlle Dubessy est vraiment d'une bonté qui passe toute mesure ; c'est ainsi qu'elle permet à Julie, sa femme de chambre, d'être avec elle d'une liberté… révoltante. Et Dieu sait, cependant, comme elle est fière avec ses égaux ! Si ce M. Lebel était un audacieux, s'il avait ce qu'il faut pour cela, il pourrait devenir au château un personnage important et y prendre toute l'autorité du vieux tuteur.

– Diable ! grommela le comte.

Puis, après être resté quelques instants pensif :

– Si ce que vous venez de me dire est exact, reprit-il, le peintre a peut-être déjà plus d'importance que vous ne le croyez. Assurément, il n'est pas, à craindre, car ce n'est pas un si piètre individu que Mlle Dubessy peut aimer ; mais ce garçon peut nous être utile, nous servir, et il serait bon que votre fils en fît son ami.

– Je crois la chose impossible.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est tout à fait antipathique à Alfred.

– Eh bien ! Alfred agira comme si, au contraire, il lui était très sympathique ; encore une fois, le peintre peut nous servir, il faut qu'il soit avec nous. Comprenez-vous ?

– Parfaitement.

– Donc, vous et Alfred, sachez l'amadouer. Ce M. Édouard Lebel, qui est pauvre comme Job et restera probablement inconnu toute sa vie, n'est pas autre chose qu'un enfant trouvé ; recueilli dans une maison d'assistance, à Boulogne, il y a été élevé. Il est sans famille et il n'a jamais connu ni son père, ni sa mère. Qu'était-ce que sa mère ? Je n'ai pas pu le savoir. Probablement une de ces filles de rien qu'on ramasse dans le ruisseau et qui meurent sur un lit d'hôpital ou le grabat d'un galetas.

– Ah ! voilà ce qui explique la tristesse sombre et la taciturnité de ce garçon ; il souffre, certainement, de sortir de quelque cloaque impur.

– C'est possible.

– Mais comment a-t-il pu recevoir une certaine instruction et apprendre la peinture ?

– Voici : l'enfant trouvé était jeune encore lorsqu'une dame charitable, dont on n'a pu me dire le nom, s'est intéressée à lui, la fait d'abord instruire et ensuite lui a fait apprendre le dessin et la peinture. Ayant fait non pas ce qu'elle devait, mais ce qu'il lui avait plu de faire, la dame charitable – peut-être n'est-elle plus de ce monde – cessa de s'occuper de son protégé, qui se trouvait dans la plus profonde misère lorsque, recommandé par je ne sais qui à Mlle Dubessy, celle-ci lui confia le travail qu'il est en train d'exécuter.

– Tout cela est intéressant à savoir, fit Mme de Linois. Mlle Claire ne doit rien ignorer ; mais elle se garde bien de raconter quoi que ce soit de l'histoire du peintre.

– Il y a de ces choses lugubres qu'une jeune fille comme Mlle Dubessy ne peut pas dire.

– Maintenant je ne m'étonne plus autant de son amabilité pour ce garçon : ce n'est pas autre chose que de la pitié, comme elle en a pour tous les malheureux.

Le comte s'était levé.

– Voici l'heure de votre dîner, ma chère, dit-il, et comme je ne veux pas qu'on soupçonne ma présence ici, je vous laisse.

– N'avez-vous plus rien à me dire ?

– Je n'ai plus qu'à vous recommander de tenir compte de mes paroles et d'être ferme avec Alfred ; enfin, puisqu'il en a besoin, de le tenir fortement par la bride. Si j'ai d'autres recommandations à vous faire, je vous verrai demain matin avant mon départ.

Il alluma son rat-de-cave à la flamme d'une bougie et s'approcha d'une porte dissimulée dans la boiserie, qu'il ouvrit.

– Bonne nuit je vous souhaite, ma chère, dit-il.

Et il disparut.

Mme de Linois resta un moment silencieuse, puis murmura :

– Il ne veut pas comprendre qu'Alfred n'est plus un enfant et que, comme lui, autrefois, il est avide de tous les plaisirs. N'importe, il faudra faire ce qu'il veut.

Rentré dans la chambre de la tourelle, le véritable maître des Pins mit une énorme bûche sur le brasier de la cheminée, s'assit dans le fauteuil et, en attendant Bertrand, qui devait

lui apporter son souper, il s'absorba dans une méditation profonde.

De temps à autre il lançait de côté un regard farouche, et l'on aurait pu voir sur ses traits tourmentés le reflet des passions qui dévoraient son âme.

On aurait pu aussi l'entendre murmurer :

– Ça traîne trop, je n'aime pas ça ! Est-ce qu'on est jamais sûr du lendemain ?

Il suffit parfois d'un rien pour détruire, anéantir ce qui a été le mieux combiné.

Quand tout semblait devoir si bien marcher ! J'espérais mieux de lui et d'elle !

Oh ! être si près de tenir cette fortune, ces beaux millions… et les voir s'échapper !…

Non, non, par tous les diables de l'enfer ! Ce serait trop bête et je ne serais plus le…

À un moment il se mit à grincer des dents.

Bertrand lui-même, s'il se fût trouvé là, aurait eu peur de son maître.

Toujours plongé dans ses réflexions, celui-ci reprenait :

– Les voilà les Lovelace, les don Juan d'aujourd'hui !

Il est joli garçon, c'est vrai ; mais après ?…

Ce n'est pas Lauzun qu'il faut être, mais Richelieu !

Il faut un homme, un homme de chair au sang bouillant !

Une fortune princière ! Assez de millions pour devenir le dominateur des foules, pour écraser les aboyeurs imbéciles, pour être le maître du monde !

Tout à coup, il se dressa debout, le regard chargé de sombres éclairs :

– Eh bien ! s'écria-t-il d'une voix rauque, si je suis forcé d'entrer en scène, j'y entrerai, et malheur à qui se trouvera sur mon passage ! Et toi, fière et orgueilleuse châtelaine de Grisolles, nous verrons jusqu'à quel point tu es invulnérable, et si vraiment ton cœur est un morceau de marbre !

VII

LE RÉCIT DE LA COMTESSE

Les jours plus longs et le soleil plus chaud annonçaient les approches du printemps.

Dans nos squares et jardins de Paris, les sureaux, les saphorines, les lilas montraient déjà quelques bourgeons verts, et les boutons résineux des marronniers se gonflaient, prêts à éclater.

Après un hiver rigoureux – et il l'avait été pour les malheureux, – Paris reprenait un air de gaieté. Cependant la joie n'était pas partout. Il en est toujours ainsi, du reste, en quelque temps que ce soit. Ceux-là sont joyeux, ceux-ci sont dans la tristesse. À côté des satisfaits, qui rient, il y a les souffrants, qui pleurent. C'est un contraste qui est l'image de la vie.

Mais si les déshérités de la fortune ont le triste privilège de pâtir, ceux que l'on considère comme les favoris de la destinée ne sont pas, plus que les premiers, exempts des rudes épreuves de la vie, des souffrances du corps et de celles de l'âme.

Depuis plus d'un mois, l'hôtel de Rosamont, rue de Varenne, était morne et silencieux : plus de dîners, plus de réceptions, plus de fêtes ; les vastes salons fermés ne s'ouvraient plus à personne. Chaque jour quinze, vingt équipages s'arrêtaient devant la grande porte cochère

sculptée, mais ne pénétraient plus dans la large cour carrée au fond de laquelle s'élevait l'hôtel, un des plus beaux du faubourg Saint-Germain.

Les visiteurs s'arrêtaient devant la loge du concierge, échangeaient avec ce dernier quelques paroles, laissaient leur carte et se retiraient aussitôt.

Louise de Noyons, comtesse de Rosamont, n'avait plus que peu de temps à vivre.

Atteinte d'une maladie grave, vainement les plus savants docteurs de la faculté avaient tenté de conjurer le mal, qui était allé toujours en s'aggravant. Une grande consultation avait été réclamée, et les trois illustres médecins appelés auprès de la malade prononcèrent des paroles qui, si elles n'étaient pas une sentence de mort, ne laissaient guère à espérer.

Le comte avait compris : la comtesse était perdue. Les domestiques, eux aussi, sentaient que la fin de leur maîtresse était proche.

Tous étaient consternés ; ils ne se parlaient plus entre eux qu'à voix basse.

Une plaisanterie ou un rire à l'office aurait été considéré comme un sacrilège.

Ils ouvraient et refermaient les portes si doucement et avec tant de précautions que pas le plus léger bruit ne troublait le lugubre silence de l'hôtel ; ils allaient et venaient pareils à des ombres à travers les appartements, et comme glissant sur les épais tapis.

En se rencontrant, ils se regardaient tristement et hochaient la tête.

Le comte ne quittait presque pas la chambre de sa femme ; il aurait passé des nuits entières à son chevet si la comtesse n'avait pas insisté pour qu'il allât prendre un repos qui lui était nécessaire.

Du reste, Mme de Rosamont n'était jamais seule, la femme de chambre et une autre femme de service passaient alternativement les nuits auprès d'elle.

On cachait à la comtesse la vérité sur son état ; mais elle avait deviné que les médecins avaient perdu l'espoir de la sauver. Du reste sentant en elle les progrès que faisait la maladie, elle ne cherchait pas à se faire illusion ; elle comprenait qu'elle était condamnée. Mais en bonne chrétienne, qui puise la résignation dans sa foi, elle voyait sans effroi la mort s'approcher.

Est-ce à dire qu'elle allait mourir sans regrets ? Non, certes. Ce qu'elle regrettait en quittant la vie, c'était de se séparer de son époux qu'elle avait tant aimé.

Un matin, comme le comte lui demandait si elle se trouvait un peu mieux, elle laissa glisser sur ses lèvres un sourire doux et triste, puis répondit :

– Je me sens bien affaiblie depuis hier, je n'en ai plus pour longtemps.

– Oh ! Louise, Louise, dit le comte d'une voix tremblante, je t'en prie, n'aie pas cette pensée !

– Je ne dois pas me faire illusion, mon ami ; et puis, si je ne voyais pas si proche le terme de ma vie, je pourrais mourir avant d'avoir rempli un dernier devoir.

– Que veux-tu dire ? De quel devoir parles-tu ?

La comtesse se souleva péniblement, et s'adressant à la femme de service, à qui c'était le tour de passer la journée auprès d'elle :

– Je désire être seule avec M. le comte, lui dit-elle, veuillez nous laisser.

La femme se retira aussitôt.

Le comte regardait la comtesse, étonné et inquiet.

– Maxime, lui dit-elle, assieds-toi là, tout près de moi, afin de bien entendre tout ce que je vais te dire.

Le comte s'étant assis, elle continua :

– Mon ami, c'est une grave révélation que j'ai à te faire.

– Une révélation ? répéta le comte.

– Oui, depuis notre mariage, je ne t'ai jamais caché qu'une chose, oh ! une seule, Maxime : c'est un secret que la volonté de Dieu m'a fait découvrir ; dans l'intérêt d'une autre personne, je l'ai enfermé en moi ; et puis, pour d'autres raisons encore, j'ai cru devoir me taire. Mais je vais bientôt mourir, mon ami, et je ne veux pas emporter ce secret dans la tombe : sa révélation s'impose à moi, à présent, comme un devoir.

– Mon Dieu, mais de quoi s'agit-il donc ?

– Je vais être obligée de parler un peu longuement, mon cher époux ; mais je t'en prie, écoute-moi avec attention et aussi sans impatience.

– Louise, je ne demande pas à connaître ce secret.



Je désire être seule avec M. le comte, lui dit-elle... (P. 1222.)

– C'est vrai, mon ami, mais ma conscience me conseille, m'ordonne de parler.

– Eh bien ! Louise, je t'écoute.

– Maxime, nous avons eu dans un temps, l'un et l'autre, un grand chagrin de ne pas avoir d'enfant. L'avons-nous assez désiré cet enfant, ce fils que le ciel nous a toujours refusé !

– Il n'est pas venu, nous nous sommes résignés.

– Oui, nous nous sommes résignés, mais non consolés. Lorsque nous sommes revenus en France pour ne plus nous en éloigner, puisque tu ne voulais plus accepter de poste nouveau, il avait été convenu entre nous, sur ma demande, tu te le rappelles, que nous prendrions pour l'élever, l'aimer, en faire notre fils, un petit garçon orphelin ou abandonné.

– Oui, nous avions pris cette décision, et c'est toi, Louise, qui as renoncé à ce projet.

– C'est vrai ; mais tu en sauras tout à l'heure la raison. Alors, mon ami, je n'avais pas encore absolument perdu l'espoir d'être mère. Ce fut l'année suivante que j'appris la douloureuse certitude que j'étais condamnée à ne pas avoir d'enfant. Voici comment :

On me parla d'un célèbre médecin, savant illustre, qui traitait tout spécialement les maladies et les infirmités de la femme. Il se nommait M. Chevriot.

– J'ai plus d'une fois entendu parler du docteur Chevriot ; c'était, en effet, un médecin d'un grand renom.

– Et d'une bienveillance et d'une bonté rares, mon ami. J'allai le voir à ton insu, et, sans me faire connaître, je lui parlai de la douleur que nous avions tous deux de ne pas avoir un enfant.

D'abord il essaya de me rassurer, de me consoler en me disant qu'un enfant pouvait parfaitement venir après neuf

années de mariage et il me cita des femmes devenues mères alors qu'elles ne l'espéraient plus, c'est-à-dire après vingt années et plus de mariage.

C'était assez dire que je ne devais pas désespérer ; mais j'avais cette idée que je pouvais être frappée de stérilité ; je demandai au docteur de constater la chose par un examen. Il s'y refusa d'abord, mais je fis tant pour vaincre sa résistance, qu'il se rendit à mes prières.

Hélas ! le malheur que je redoutais était bien réel : je ne pouvais pas être mère ! Ah ! je ne te dirai rien de la douleur que j'éprouvai à ce moment, tu devines si elle fut grande, mon cher Maxime.

« – Maintenant, dis-je au docteur, il ne me reste plus qu'à chercher un enfant que nous élèverons et adopterons ; nous y avons déjà songé, mon mari et moi. »

Et je demandai à M. Chevriot s'il ne lui était pas possible de m'aider à trouver cet enfant.

Il me parla de l'Assistance publique et ensuite d'un établissement, à Boulogne-sur-Seine, où, comme à l'hospice des Enfants trouvés, on recueillait de pauvres petits orphelins ou abandonnés.

Il me répugnait de m'adresser à l'Assistance publique. Pourquoi ? Je ne saurais pas le dire. Mais Dieu voulait que je fisse une et même deux visites à cet établissement de Boulogne auquel on a donné le nom de Maison maternelle, et qui est tenu par des religieuses de l'ordre de saint Vincent de Paul.

Le lendemain, sans t'avoir parlé de rien, je me rendis à la maison de Boulogne.

Je m'étais dit : Si je trouve là un petit garçon qui me plaise et tel que je le désire, je le présenterai à Maxime à qui il plaira également, et nous en ferons notre fils.

Je fus reçue par la supérieure de la Maison maternelle, la mère Agathe, avec beaucoup d'affabilité. Déjà avertie de ma visite par le docteur Chevriot, elle savait ce que je désirais, et je la trouvai on ne peut mieux disposée à m'être agréable.

Elle me conduisit au milieu des petits garçons de l'établissement, – une trentaine environ – qui, en récréation, jouaient dans une cour spacieuse, ombragée de jeunes tilleuls.

Je vis là des enfants de tous les âges, depuis quatre ans jusqu'à huit et dix ans. Ils étaient très proprement tenus, ce qui indiquait les soins qu'on leur donnait, et tous habillés à peu près de la même manière. Leurs belles joues fraîches et roses respiraient la santé. Quelle joie ! quelle gaieté ! Je crois bien que tous étaient beaux, et je crois bien aussi que je les ai embrassés tous. J'étais enchantée, ravie. Mais ils étaient si gentils, si mignons, ces chérubins, que je trouvais le choix à faire difficile.

La supérieure m'avait laissée un instant seule avec les enfants, et je me promenais au milieu d'eux lorsque j'en aperçus deux autres à l'extrémité du préau. Je me dirigeai de leur côté. L'un, le plus âgé, – il avait onze ans, – était tout entier à un paysage qu'il avait sous les yeux et qu'il dessinait avec goût, avec méthode et déjà un talent réel.

Je ne jetai qu'un coup d'œil sur le dessin et le dessinateur, l'autre enfant ayant vite attiré toute mon attention. Il me sembla que je n'avais jamais vu un aussi

gentil garçonnet ; c'est qu'il était vraiment beau, beau comme un ange du Titien avec ses belles joues rondes estompées de carmin, sa bouche mutine, ses yeux vifs, son front intelligent, ses beaux cheveux bouclés encore un peu blonds.

Il suivait avec intérêt les coups de crayon de son camarade, pendant que moi, captivée, et comme sous un charme fascinateur, je le regardais, ne pouvant me lasser de l'admirer. Je subissais une impression étrange, dont je ne pouvais me rendre compte, mais qui me remuait dans tout mon être.

Ah ! cette fois, mon choix était fait ! C'était cet enfant que je voulais, j'avais trouvé notre fils adoptif, et il me semblait que, déjà, j'étais un peu sa mère.

Je l'interrogeai. Il me répondit d'une voix douce, délicieusement timbrée, qui vint caresser mes oreilles comme l'harmonie d'une musique aérienne.

Il me dit son âge, il avait neuf ans.

La supérieure revint et m'arracha à mon extase.

Nous quittâmes la récréation et rentrâmes dans la maison.

Je ne laissai pas à la mère Agathe le temps de m'interroger, je lui désignai aussitôt celui de ses pensionnaires que mon cœur plus encore que mes yeux avait choisi.

Je vis alors la figure de la religieuse changer subitement d'expression, et elle me répondit : – « Cet enfant et son camarade, que vous avez vu dessiner, sont les seuls ici que nous ne pouvons confier à personne. »

Je demandai une explication.

La supérieure m'apprit que le gentil garçonnet, auquel je m'étais déjà attachée, n'était pas un enfant abandonné ; il avait une mère qui l'adorait.

« – Choisissez parmi les autres, ajouta la religieuse.

« – Non, non ! m'écriai-je, c'est celui-là que je veux, c'est lui et non un autre que je veux adopter ! »

Je pensais que cette mère, qui s'était séparée de son enfant pour le faire élever dans la maison de charité, devait être une femme malheureuse, une de ces pauvres ouvrières qui ont tant de mal à gagner leur pain quotidien, et je me disais : Quand elle saura ce que je veux faire pour son fils, l'avenir qui lui est réservé, elle n'hésitera pas un instant à me le donner.

J'annonçai à la religieuse mon intention de voir la mère de l'enfant afin de m'entendre avec elle.

La supérieure eut beau me dire et me répéter que c'était inutile, que je n'obtiendrais rien de la mère, attendu que je demandais une chose impossible, je ne voulus rien entendre. J'y mettais de l'entêtement. Il y avait dans cela comme une fatalité.

À la fin, et bien malgré elle, j'ai dû le reconnaître, la religieuse consentit à me ménager une entrevue avec la mère du petit garçon, qui devait venir à la Maison maternelle le lendemain dans l'après-midi.

Je revins à l'hôtel et crus devoir te cacher la visite que je venais de faire à la maison de Boulogne. Avant tout, il fallait réussir, et je n'étais pas sûre de pouvoir convaincre la mère.

Le lendemain, j'arrivai à la Maison maternelle à l'heure que la supérieure m'avait donnée.

La mère de l'enfant était là ; prévenue, elle m'attendait. On me conduisit auprès d'elle.

C'était une jeune femme plutôt grande que petite, et qui ne paraissait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Elle était vêtue très simplement d'un costume noir qui lui allait à ravir et dessinait les formes admirables du buste.

Je restai un instant comme éblouie de sa beauté, contemplant son gracieux visage aux traits délicats, ses grands yeux bleus d'une douceur exquise et son opulente chevelure blonde.

Le comte fit un mouvement, comme si les paroles de la malade avaient réveillé en lui un souvenir.

– J'ai su depuis, reprit Mme de Rosamont, que cette jeune femme était toujours habillée de noir, ce qui la faisait appeler la Dame en noir.

Elle me salua avec beaucoup d'aisance et, gracieusement, m'invita à prendre un siège.

Alors je lui parlai de son fils, dont je désirais faire le mien et pour lequel j'avais déjà la tendresse d'une véritable mère. Je lui dis tout ce qui serait fait en vue de l'avenir de son fils et pour son bonheur. Je lui fis comprendre qu'il s'agissait d'une adoption et que son enfant, devenant notre fils, aurait un jour, non pas seulement une belle fortune, mais un grand nom.

Elle m'avait d'abord écoutée froidement ; puis, peu à peu, elle s'était animée.

Elle me répondit qu'elle aimait, qu'elle adorait son fils, qu'elle n'avait, que lui au monde et qu'une mère qui aimait son enfant, ne le donnait pas, même en présence de la réalisation des plus magnifiques promesses.

« – Madame, ajouta-t-elle, Dieu seul sait tout ce que j'ai souffert à cause de mon enfant ; mais, à présent, il est ma joie, mon bonheur, mon orgueil, il est toute ma vie ! »

Entre elle et moi la discussion fut longue. Je faisais valoir mes raisons ; mais elles se brisaient contre l'amour maternel. Je sentais bien que je n'obtiendrais rien de cette mère que les plus belles promesses ne pouvaient éblouir, et cependant je ne voulais pas encore être vaincue.

Jusque-là, je lui avais caché mon nom ; j'espérai avoir raison, enfin, de sa résistance, en lui disant que j'étais la comtesse de Rosamont et que c'était le nom de Rosamont, avec le titre de comte, que nous donnerions à son fils.

Alors, Maxime, alors elle se dressa debout d'un seul mouvement, pâle, frémissante, les yeux étincelants… Ah ! elle était superbe ! La violence de son émotion donnait à sa beauté comme un éclat divin.

« – Madame la comtesse, me dit-elle tristement ; je n'avais pas l'honneur de vous connaître, mais j'avais entendu parler de vous : vous êtes née Louise de Noyons, fille cadette du marquis et de la marquise de Noyons ; vous avez épousé le comte Maxime de Rosamont le 10 mai de l'année 1862 ; la cérémonie de votre mariage a eu lieu à l'église Sainte-Clotilde. »

Ah ! mon ami, tu peux juger de mon saisissement, de ma stupéfaction.

Le comte, affreusement pâle, les yeux fixés sur la comtesse, écoutait haletant.

Après un silence, la malade reprit :

– La jeune femme me demanda si je savais que le comte de Rosamont, avant son mariage, avait eu une maîtresse. Je lui répondis que je ne l'avais pas ignoré, mais que je n'avais jamais su le nom de cette maîtresse.

« – Eh bien, madame la comtesse, me dit-elle, la maîtresse du comte de Rosamont était une jeune fille de dix-huit ans qui se nommait Marie Sorel. »

– Marie Sorel ! exclama le comte, et c'était elle, elle-même qui te parlait !

– Oui, c'était Marie Sorel ; et cet enfant que je voulais lui prendre, cet enfant, aujourd'hui un homme, est le fils du comte de Rosamont.

– Louise, que dis-tu ?

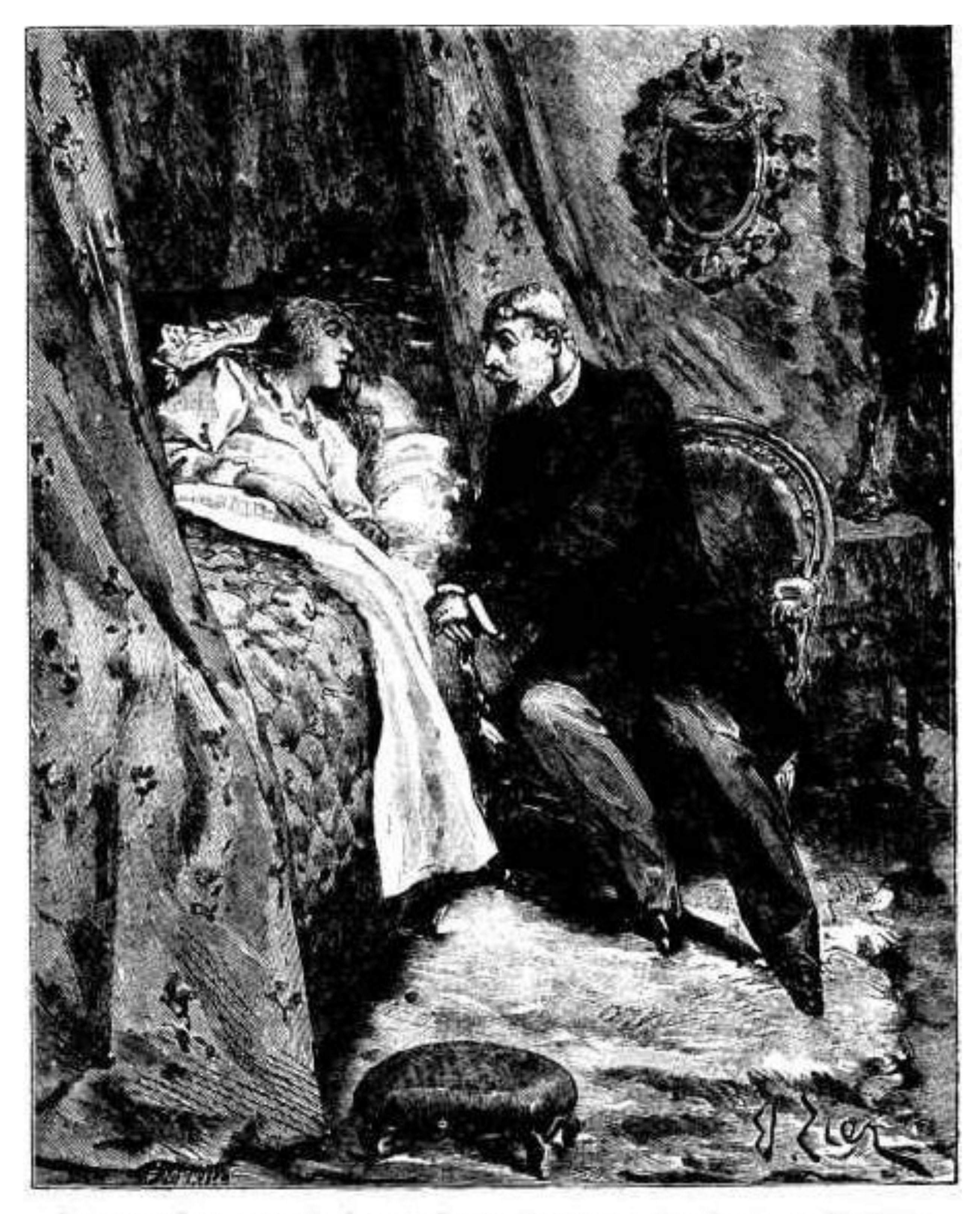
« – Quand le comte Maxime de Rosamont, qui se faisait appeler Lucien Gervois, a abandonné Marie Sorel, elle était enceinte de près de cinq mois. »

Le comte poussa un cri rauque et couvrit son visage de ses mains.

La malade resta quelques instants silencieuse.

– Écoute encore, Maxime, reprit-elle, écoute : Marie Sorel m'a raconté sa navrante histoire…

– Louise, tu te fatigues, c'est assez ; je ne veux pas savoir…



Le comte, affreusement pâle, les yeux fixés sur la comtesse, écoutait haletant. (P. 1227.)

– Il le faut, cependant ; tu ne dois rien ignorer.

– Alors, j'écoute, fit M. de Rosamont.

La comtesse n'avait rien oublié de ce que Marie Sorel lui avait elle-même raconté.

Très calme, affermissant sa voix, elle commença le douloureux récit.

Maintenant le comte était comme suspendu aux lèvres de la malade.

Il se sentit traversé par un frisson quand la comtesse lui raconta le suicide de Marie ; puis comment un jeune homme dont elle était aimée, était arrivé à temps pour enfoncer la porte de sa chambre et la sauver.

Mme de Rosamont entra dans quelques détails concernant le jeune homme, dont elle ne disait pas encore le nom avec intention.

Elle arriva au duel de Saint-Cucufa où elle montra l'ami d'enfance de Marie Sorel mortellement blessé par le baron de Simiane.

– Ah ! je me souviens ! s'écria le comte, c'est devant moi qu'a éclaté la querelle qui a amené cette fatale rencontre. Mais comment s'appelait donc ce jeune homme, qui devait payer de sa vie son dévouement ?

D'une voix lente et grave, la comtesse répondit :

– Il s'appelait André Clavière !

Le comte se dressa comme par un ressort.

– André Clavière ! exclama-t-il. Oui, oui, voilà le nom de ce brave garçon, qui a provoqué de Simiane !

La main appuyée sur son front, il resta un instant hésitant ; puis d'une voix vibrante d'émotion :

– Louise, prononça-t-il, qui donc est ce jeune homme qui s'appelle aussi André Clavière, ce jeune sous-préfet que nous avons vu l'année dernière à la soirée du ministre ?

– Ah ! tu le devines ! répondit la malade.

– Lui, lui ! c'est le fils de Marie Sorel !

– Et le tien, Maxime.

Un sanglot s'échappa de la poitrine du comte, qui retomba sur son siège comme anéanti.

VIII

À LA MAISON DES ENFANTS

Après un assez long silence, la comtesse reprit :

– Maxime, à cette soirée du ministre, tu t'es vivement intéressé au jeune sous-préfet, que tu ne connaissais pas, et vers qui tu te sentais irrésistiblement attiré. Ah ! c'était la voix du sang qui parlait à ton cœur !… Moi, je l'avais tout de suite reconnu, car malgré les changements apportés par l'âge, le visage du jeune homme me rappelait celui de l'enfant ; et puis, ce qui t'a échappé, mais que j'ai bien remarqué, moi, ce sont les points de ressemblance qu'il a avec toi.

Je ne te dirai pas quelles furent mes craintes, mes anxiétés pendant cette longue soirée ; à chaque instant je tremblais que tu ne découvrisses la vérité. Alors, je ne voulais pas, – tu en devines toutes les raisons, – que tu connusses l'existence du fils de Marie Sorel. C'eût été ta vie troublée, notre tranquillité à tous deux peut-être à jamais détruite.

Tu comprends maintenant, Maxime, pourquoi j'ai subitement éloigné de moi la pensée d'une adoption ; sachant que tu avais un fils, ma conscience me défendait d'introduire dans notre maison un étranger à qui tu te serais attaché, que tu aurais aimé !

C'est dans l'intérêt de ton repos, de notre bonheur à tous deux, que je ne t'ai point parlé du petit André, que je t'ai soigneusement caché le secret de Marie Sorel. Je dis son secret, mon ami, parce qu'elle a fait tout au monde pour cacher sa vie et t'empêcher ainsi de découvrir qu'elle était enceinte lorsque tu as rompu avec elle.

Marie Sorel a si bien réussi à se faire oublier de la plupart de ceux qui l'ont connue autrefois, que toi-même tu ne pensais plus à elle, et que peut-être tu la croyais morte.

– Oui, murmura le comte, je la croyais morte.

– Je suis condamnée, mon ami, continua la malade, je vais mourir ; au moment de te quitter pour toujours, près de paraître devant Dieu, j'ai interrogé ma conscience : elle m'a répondu que je devais te dire ce que tu viens d'entendre, que c'était un devoir que j'avais à remplir.

À présent, ma conscience est tranquillisée, l'apaisement se fait dans mon âme.

Quand je ne serai plus, Maxime, que feras-tu ? je ne te le demande pas, je n'ai pas à le savoir… Toi aussi, tu interrogeras ta conscience et c'est elle, d'accord avec ton cœur, qui te dictera ta conduite.

La malade se tut ; il semblait que toutes ses forces se fussent épuisées.

Le comte avait pris une de ses mains brûlantes de fièvre, et la pressait doucement dans les siennes.

– Maxime, dit-elle, y a-t-il encore quelque chose que tu désires savoir ?

– Oui.

– Qu’est-ce ?

– Pourquoi le fils de Marie Sorel se nomme-t-il André Clavière ?

– Il porte le nom de celui qui, devant la loi civile, est son père.

– Je comprends : André Clavière, mortellement blessé par le baron de Simiane, a épousé Marie Sorel.

– Oui, et le mariage a eu lieu in extremis. Le mourant a voulu épouser Marie afin de légitimer l’enfant qu’elle allait mettre au monde.

– Merci, murmura M. de Rosamont.

Il mit un baiser sur la main de la malade, dont la tête était retombée sur l’oreiller et qui fermait les yeux.

Un profond silence régnait maintenant dans la chambre.

Le comte, ayant la tête dans ses mains, s’absorba dans une méditation profonde.

Trois jours après, Louise de Noyons, comtesse de Rosamont, rendit le dernier soupir, en souriant à son mari.

La noble femme s’en allait en paix.

Le comte l’embrassa pieusement, puis lui ferma les yeux.

Après les derniers devoirs rendus à la comtesse, M. de Rosamont s’enferma chez lui et resta plus d’un mois sans sortir et sans recevoir personne ; il avait condamné sa porte, et à ceux qui se présentaient les domestiques répondaient :

– Monsieur le comte n’est pas visible.

On ne pouvait guère en vouloir au veuf de se soustraire aux compliments de condoléances, de se refuser aux consolations même de ses plus anciens amis. Son chagrin justifiait l’isolement dans lequel il voulait qu’on le laissât.

De fait, le comte était tout entier à sa grande douleur, à laquelle venaient se joindre des tourments d’une autre nature qui, s’ils n’étaient pas causés par des remords, lui venaient des reproches qu’il s’adressait, dans sa conscience d’honnête homme.

Aussi, s’il pensait beaucoup à la chère défunte, qui lui avait été si dévouée, qui l’avait rendu si heureux et dont il avait pu apprécier les nombreuses et rares qualités, il pensait également à Marie Sorel, dévouée, elle aussi, non moins bien douée que Louise de Noyons, et qu’il avait – il le sentait aujourd’hui – brutalement abandonnée.

Et Marie, cette belle jeune fille, chaste et pure, qui s’était donnée à lui par amour, Marie avait un fils, un fils dont il était le père et qui portait le nom d’un autre. André Clavière ! Vingt fois, chaque jour, ce nom lui venait aux lèvres avec celui de Marie Sorel.

Son seul chagrin, peut-être, pendant plus de vingt ans, avait été de ne pas avoir un fils ; l’avait-il assez désiré ce fils que la comtesse ne lui donnait pas, ne pouvait pas lui donner !

Et cet enfant, ce fils, qu’il n’avait jamais eu de la femme légitime, la maîtresse le lui avait donné ! Mais pour André Clavière, légitimé par le mariage, il n’était qu’un étranger ; il n’avait pas droit à l’affection de son fils ; loin de là, le jeune homme pouvait même lui jeter à la face ces mots :

« – Je ne vous estime pas ! »

Les sentiments de la paternité le remuaient jusqu'au fond de l'âme ; il sentait qu'il aimait le fils de Marie Sorel, qu'il ne pouvait pas réclamer comme sien. Il était père et il ne l'était pas.

Certes, pour cet homme, qui pendant tant d'années avait ardemment désiré un fils, la punition était cruelle. Dans ses sentiments mêmes, le séducteur de Marie Sorel trouvait son châtiment.

Pourquoi avait-il troublé, brisé la vie de la jolie demoiselle de magasin ? Assurément, puisqu'il ne pouvait pas l'épouser, il aurait dû la laisser à son travail, gardien de sa sagesse.

Cependant au souvenir de ces jours d'amour si vite passés, au souvenir des baisers de la jeune fille qui l'avait tant aimé, le comte n'avait pas les regrets cuisants qu'il aurait dû éprouver. D'où lui venait cette tranquillité intérieure ? Peut-être d'une espérance.

La première fois qu'il sortit de son hôtel, M. de Rosamont donna l'ordre à son cocher de le conduire à la maison des enfants de Boulogne.

C'était là que son fils avait été élevé, et en reconnaissance des soins qui lui avaient été donnés, il voulait faire un don à l'établissement.

Il ne savait pas, – la comtesse mourante ne le lui avait pas dit, – que la veuve d'André Clavière était immensément riche, et que la Maison maternelle, fondée par elle, avait une dotation plus que suffisante pour subvenir à tous ses besoins.

N'ayant aucune raison pour ne pas se faire connaître, le comte donna son nom à la sœur converse, qui s'empressa d'aller prévenir la supérieure.

La mère Agathe reçut le noble visiteur dans ce salon que nous connaissons, où, dix-huit ans auparavant, la Dame en noir avait reçu la comtesse de Rosamont.

La mère Agathe, maintenant, se tenait presque constamment dans ce salon, car elle n'avait plus sa grande activité d'autrefois, et quand elle paraissait au milieu des enfants, dans les cours, les classes ou les dortoirs, c'était toujours appuyée au bras d'une de ses religieuses.

Elle avait subi la loi commune : elle avait vieilli. Toutefois, bien qu'elle fût dans sa soixante-dixième année, elle donnait, comme par le passé, tous ses soins à la direction de la maison, voulant toujours voir par ses yeux. N'eussent été ses jambes qui s'étaient affaiblies et ne lui permettaient plus d'aller et venir comme jadis, on aurait pu croire qu'elle était toujours la femme de quarante ans que nous avons connue.

La Dame en noir n'avait appris de son passé à la mère Agathe que ce qu'elle avait cru devoir lui faire connaître, non que la religieuse ne méritât point toute sa confiance, mais parce qu'il n'y avait pas eu nécessité à lui tout dire. Ainsi, la mère Agathe ignorait absolument que le comte de Rosamont eût été mêlé à l'existence de Marie Sorel.

Elle accueillit le comte avec son affabilité habituelle, et ce fut avec un doux sourire qu'elle lui demanda à quoi elle devait l'honneur de sa visite.

– Mon Dieu, madame la supérieure, répondit M. de Rosamont, plusieurs fois déjà j'ai entendu parler de

votre maison, de la façon dont elle est dirigée, et tant de bien m'a été dit de vous, madame la supérieure, et de vos dignes compagnes, que je n'ai pu résister au désir de vous voir et de rendre visite, en même temps, aux enfants dont vous êtes devenue la mère.

– Le bien qu'on vous a dit de nous, monsieur le comte, nous nous efforçons de le mériter. Ainsi, vous avez le désir de voir nos enfants ?

– Oui, madame, si c'est possible.

– Oh ! nous ne les cachons à personne, fit la religieuse en souriant. Dans un instant, monsieur le comte, je vous conduirai au milieu d'eux.

– Vous en avez beaucoup en ce moment ?

– Soixante-seize, et, comme toujours, à peu près autant de petites filles que de petits garçons.

– Vos ressources ne vous permettent pas, peut-être, d'en avoir un plus grand nombre. À ce propos, madame la supérieure, j'ai aussi le désir de m'associer aux personnes généreuses qui soutiennent votre œuvre et, si vous le voulez bien, je vais vous remettre cent mille francs.

– Monsieur le comte, je dois vous répondre qu'il ne m'est pas possible d'accepter votre don.

– Comment ! pas possible ? Pourquoi ?

– Nous ne manquons pas de ressources, monsieur le comte ; avec la dotation de notre maison, nous pourrions avoir ici, constamment, plus de cent enfants. Notre œuvre n'est pas soutenue, comme vous le pensez, par plusieurs donateurs ; la Maison maternelle a été fondée par une dame

dont la charité est inépuisable, et elle ne veut – cela est absolu – associer personne à son œuvre de grande bienfaisance ; d'ailleurs, la bienfaitrice de nos chers enfants est immensément riche.

– Puis-je vous demander le nom de cette dame ?

– J'ai le regret de ne pouvoir vous le donner, monsieur le comte : la fondatrice de cette maison a toujours voulu rester inconnue.

– Ah ! fit le comte. Ainsi, ce don que je désirais vivement vous faire…

– Je ne puis le recevoir, et je vous en ai dit la raison.

– Alors, je ne dois pas insister ?

– Ce serait inutile.

– Cette maison, madame la supérieure, existe depuis déjà des années ?

– Elle a été fondée en 1863.

– Un jeune homme, aujourd'hui sous-préfet à Avranches, n'a-t-il pas été un des premiers enfants que vous avez reçus et élevés ici ?

La mère Agathe regarda le comte avec étonnement et inquiétude. Voyant qu'elle hésitait à répondre, M. de Rosamont reprit :

– Madame la supérieure, je sais que le jeune homme dont je parle, M. André Clavière, est un enfant de votre maison ; mais il n'y a rien dans mes questions qui doive vous inquiéter ; je connais un peu M. André Clavière, et dans mes

paroles, je vous en prie, ne voyez que le très vif intérêt que je porte à votre ancien élève.

– Eh bien, monsieur le comte, c’est vrai, M. André Clavière a été élevé dans cette maison ; il n’avait pas encore trois ans lorsqu’il nous a été confié.

– Par sa mère ?

– Oui, monsieur le comte, par sa mère.

– Mme Clavière était-elle donc si pauvre ?…

La religieuse ne put s’empêcher de sourire.

– Mon Dieu, monsieur le comte, répondit-elle évasivement, Mme Clavière aurait pu très bien ne pas se séparer de son enfant et l’élever elle-même ; mais elle connaissait notre maison et aussi M. le docteur Abel Chevriot, qui était alors le médecin de nos enfants, et sans pouvoir vous dire à quel sentiment elle a obéi, elle nous a confié son petit André.

– Qu’elle adorait ?

– Elle aimait l’enfant comme, à présent, elle aime le jeune homme, autant que peut aimer la plus tendre des mères. André était un enfant adorable, monsieur le comte, doux et bon, docile, studieux, aimant et d’une intelligence rare. Nos sœurs le chérissaient et il était aimé de tous ses petits camarades.

– Sa mère venait le voir souvent ?

– Oui, monsieur le comte, très souvent :

– À quel âge est-il sorti de la Maison maternelle ?

– À onze ans.

– Alors sa mère l'a placé dans un pensionnat ?

– Au lycée Louis-le-Grand, monsieur le comte.

– Enfin il a fait de très sérieuses études, ce qui indique que Mme Clavière avait une certaine aisance ?

La mère Agathe se contenta de répondre par un mouvement de tête. Elle agita le cordon d'une sonnette à portée de sa main. Quelques instants après une religieuse se présenta.

– Ma sœur, lui dit la supérieure, il est trois heures, nos petits garçons doivent être sortis de la classe.

– Oui, ma mère, ils viennent d'entrer en récréation.

– M. le comte de Rosamont désire leur faire une visite, dit la mère Agathe en se levant ; offrez-moi votre bras, ma sœur, je vais accompagner M. le comte.

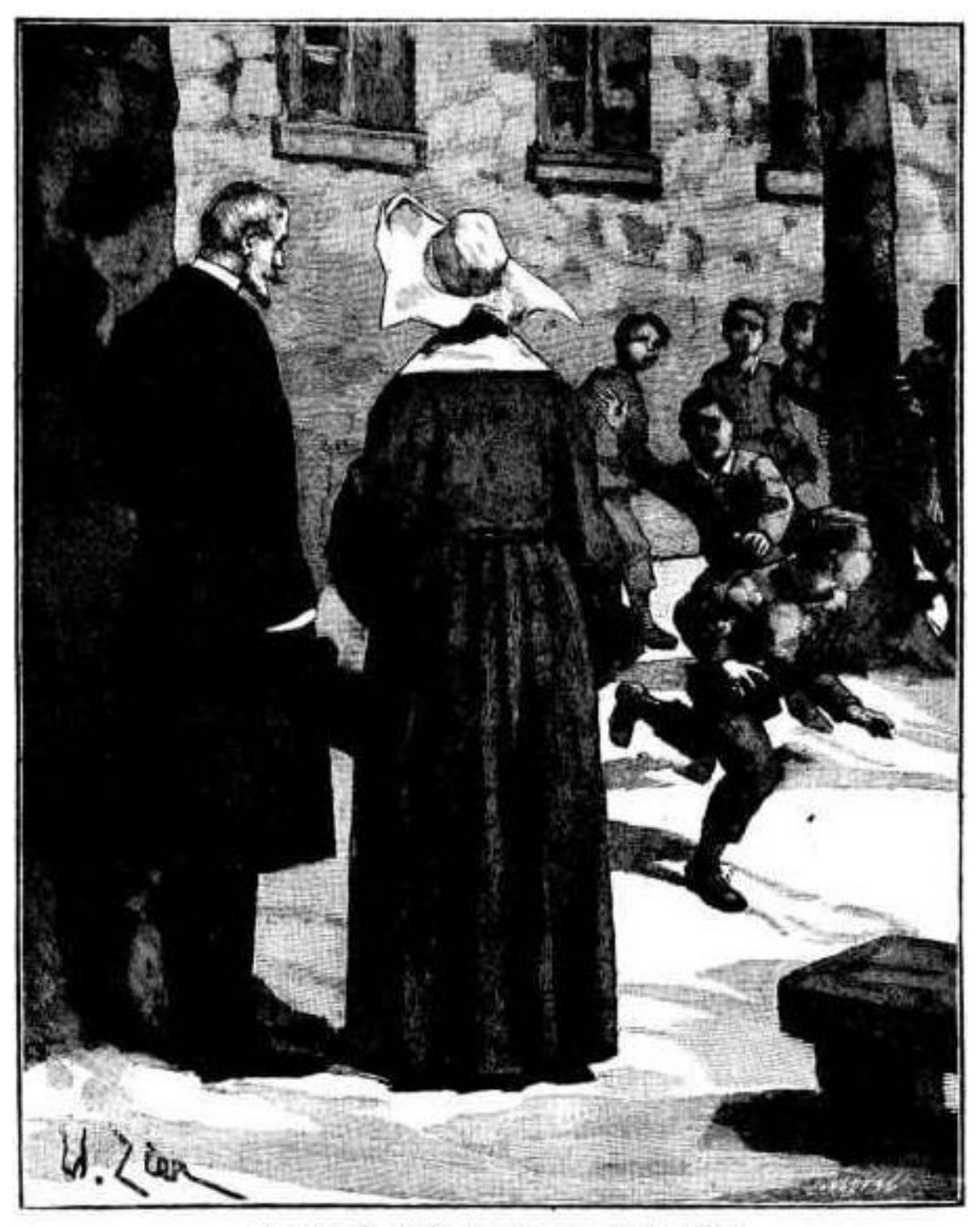
Quand il se trouva en présence des enfants, qui n'avaient interrompu leurs jeux que pendant une minute, le comte se sentit très ému.

À la vue de toutes ces jeunes têtes, de ces mines éveillées, de ces yeux largement ouverts, qui le regardaient avec curiosité, il se laissait aller à l'attendrissement.

C'est qu'il pensait à André, à son fils, et il se disait :

« – Ici, dans ce préau, peut-être à cet endroit même où sont posés mes pieds, il jouait avec ses petits camarades, comme jouent en ce moment ces enfants sous mes yeux. »

Comme si elle eût deviné sa pensée, la mère Agathe lui dit, lui montrant un banc de pierre :



... Il se laissait aller à l'attendrissement. (P. 1236.)

– C’est assis sur ce banc, monsieur le comte, dans les dernières années qu’il est resté avec nous, que notre cher André aimait à apprendre ses leçons.

– Ah ! fit M. de Rosamont.

Il marcha vers le banc et s’y assit. Mais il se releva presque aussitôt, rougissant ainsi qu’une jeune fille et comme honteux de son action.

– Monsieur le comte désire-t-il voir maintenant l’intérieur de l’établissement, visiter nos classes, nos dortoirs ? demanda la mère Agathe.

– Oui, madame la supérieure, et avec grand plaisir.

On se rendit dans les classes que le comte trouva bien aérées, très vastes, très propres et dans un ordre parfait. Aussi crut-il devoir complimenter la mère Agathe sur la bonne tenue de la maison.

– Il faut cela dans l’intérêt de nos chers enfants, monsieur le comte, répondit la religieuse. Grâce à l’air pur qu’ils respirent ici et, à la bonne tenue de la maison, que vous avez bien voulu remarquer, nous avons très rarement des enfants malades.

– Et aussi, pouvez-vous ajouter, grâce aux bons soins que vous leur donnez.

– Nous sommes des mamans, monsieur le comte.

Le comte, précédé de la bonne vieille religieuse, monta dans les dortoirs où il s’amusa à compter les petits lits recouverte chacun d’une courte-pointe piquée de percaline bleue.

– C'est ici que couchent nos grands, monsieur le comte, dit la religieuse.

Puis ouvrant une porte :

– Et voici le dortoir de nos petits.

M. de Rosamont pénétra dans le second dortoir où les lits, moins grands, étaient également recouverts de la courte-pointe de percaline bleue.

– Madame la supérieure, dit le comte, le petit André a-t-il couché dans ce dortoir ?

– Certainement, monsieur le comte, et comme tous les jeunes, jusqu'à l'âge de six ans.

– Tenez, ajouta-t-elle, en faisant quelques pas, ce lit était le sien, le premier, comme vous voyez, à côté du lit de notre sœur, qui couche au dortoir.

Le comte, arrêté devant le petit lit, demeura quelques instants pensif. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

– Monsieur le comte, reprit la mère Agathe, je ne vous invite pas à visiter les classes et les dortoirs de nos petites filles ; vous ne verriez pas autre chose, dans l'autre aile de la maison, que ce que vous avez vu de ce côté.

Ils descendirent et se retrouvèrent dans le parloir où M. de Rosamont remercia la mère Agathe du gracieux accueil qu'elle lui avait fait.

– Madame la supérieure, lui dit-il, vous ne pouvez recevoir aucun don pour votre maison ; cependant, avant de prendre congé de vous, il me serait bien agréable de vous laisser quelque chose, non pour l'établissement, puisque

c’est impossible, mais pour acheter des jouets à distribuer à vos petits garçons et à vos petites filles.

– Cela, monsieur le comte, je peux l’accepter.

– Ah ! vous me rendez heureux ! Pour acheter ce que vous voudrez à vos enfants, voici un billet de mille francs.

Et le comte mit le billet de banque dans la main de la religieuse.

Ils échangèrent encore quelques paroles et le visiteur se retira.

M. de Rosamont emportait de sa visite à la Maison maternelle des souvenirs qui allaient servir d’aliment à ses pensées. Ses impressions au milieu des enfants, à la vue de ce banc de pierre où son fils s’était si souvent assis, de ce petit lit dans lequel il avait dormi pendant plusieurs années, ses impressions, disons-nous, ne devaient jamais s’effacer.

Le comte était sorti de chez lui soucieux, préoccupé, sombre ; il y rentra presque gai.

Les domestiques le remarquèrent et se félicitèrent entre eux de voir leur maître commencer, enfin, à surmonter son chagrin.

– Après tout, disait le maître d’hôtel, il faut bien qu’on en arrive à prendre le dessus ; on ne vit pas avec les morts.

De fait, il semblait que l’âme du comte se fût rassérénée. Il était sorti de son mutisme, il avait secoué sa torpeur. C’était comme un retour à la vie.

Il cessa de s’enfermer dans son appartement et sa porte ne fut plus condamnée. Pendant quelques jours il reçut de

nombreuses visites. Il les rendit. Il alla voir aussi d'autres personnes qu'il ne pouvait pas, sans impolitesse, négliger plus longtemps. Il s'occupa aussi de ses affaires avec son notaire. Tout cela lui prit un grand mois.

Un matin il annonça à ses serviteurs, comme il l'avait déjà annoncé à son notaire et à ses amis, qu'il allait faire un voyage et que, peut-être, il serait absent plusieurs mois.

– Ne vais-je pas accompagner monsieur le comte ? demanda le valet de chambre.

– Non, Antoine, je pars seul ; mais si j'avais besoin de vous, mon vieux et fidèle serviteur, je vous l'écrirais et vous viendriez me rejoindre.

Le comte de Rosamont partit seul, ainsi qu'il l'avait déclaré, et sans avoir dit à personne où il se proposait d'aller.

IX

AVRANCHES

Les époux Pinguet, ces fidèles amis de la Dame en noir, avaient cédé leur fonds de commerce. Ils s'étaient retirés avec une jolie petite fortune, douze mille francs de revenu annuel, dont le capital était représenté par des titres de rente sur l'État et autres valeurs mobilières de tout repos.

Ils avaient loué et fait meubler, ainsi qu'il convenait pour d'honnêtes petits rentiers, un appartement boulevard Magenta. C'était là qu'ils habitaient l'hiver. Ils passaient les beaux jours d'été à la villa Clavière, à Vaucresson, car depuis plusieurs années, Charles Pinguet était devenu le gardien de la charmante propriété, la Dame en noir n'ayant voulu la vendre à aucun prix.

Souvent, quand Charlotte et son mari comparaient leur situation présente à celle de leur début, à l'époque de leur mariage, ils s'attendrissaient en pensant à l'amie à laquelle ils devaient tout : leur aisance, leur tranquillité, le bonheur dont ils jouissaient.

– Ah ! comme elle mérite bien d'être heureuse ! disait Charlotte. Chère Marie, que de bien elle a fait, que de bien elle fait encore tous les jours ! Y en a-t-il assez aujourd'hui par le monde qui, comme nous, lui doivent leur bonheur !

– C'est vrai, Charlotte, et elle ne se lasse pas de faire le bien, de répandre ses bienfaits ; sa grande fortune le lui

permet ; mais la plupart des riches n'ont pas un grand cœur comme le sien ; ils sont nombreux les riches qui ne pensent jamais à soulager les souffrances, la misère des autres.

Il semble que la Dame en noir a le don de faire disparaître les maux de l'existence de ceux sur qui tombe son regard. Tous ceux qu'elle a connus pauvres et malheureux autrefois sont maintenant dans la joie.

À preuve Julie Verrier. Était-elle assez misérable, celle-là ! Était-elle tombée assez bas, la pauvre Chiffonne ! Mais la Dame en noir lui a tendu la main, l'a tirée de la boue, l'a relevée.

– Et aujourd'hui, dit Charlotte, reprenant la parole, Julie Verrier, la Chiffonne, comme on l'avait surnommée dans le mauvais temps, Julie Verrier et son associée, Aurélie Gosselin, sont en devoir de faire fortune.

Ah ! il y a loin du temps où la pauvre Chiffonne était, matin et soir, rouée de coups par cette canaille de Joseph Gallot…

– Qui n'avait pas volé le joli coup de baïonnette qu'elle lui a porté en plein ventre et qui l'a fait passer de vie à trépas, murmura Pinguet.

– Mon ami, la Chiffonne a vengé du même coup elle et Marie. Mais, à présent, tout cela est de l'histoire ancienne. Grâce à Marie Sorel, Julie Verrier et Aurélie Gosselin se sont établies entrepreneuses, et leur maison est en pleine prospérité. Elles travaillent pour les premières maisons de couture et les grandes maisons de modes de Paris. Elles ont trente ouvrières dans leur atelier de la rue du Sentier, sans compter les ouvrages de passementerie qu'elles font exécuter au dehors par d'autres ouvrières, dont le nombre

varie, selon que les commandes sont plus ou moins importantes et nombreuses.

Enfin, les deux associées sont en très bonne voie, et après les difficultés des mauvais jours, elles peuvent, maintenant, se donner un peu de bon temps.

Par exemple, elles ne sont pas ingrates ; elles savent ce qu'elles doivent à la Dame en noir et ne veulent pas l'oublier ; elles lui ont voué la plus vive reconnaissance, et Julie ne parle jamais de sa bienfaitrice et d'André sans verser des larmes.

– C'est tout de même une bonne fille, la Chiffonne.

– Oui, bien sûr ; va, si elle n'avait pas été ce qu'elle est, Marie ne se serait pas ainsi intéressée à elle. Elle a su reconnaître que la Chiffonne était plus une victime qu'une coupable. À voir aujourd'hui Julie Verrier, à l'entendre, on ne se douterait jamais qu'elle a été une fille… de mauvaise vie.

Comme tu le disais tout à l'heure, Charles, partout où passe la Dame en noir, les cris de douleur s'apaisent, la misère disparaît, le mal est conjuré.

Ah ! si quelque chose venait troubler encore le repos de Marie, toucher à ses joies, à son bonheur, Dieu ne serait pas juste !

– Et comme Dieu est juste, Charlotte, la Dame en noir, heureuse maintenant, aura toujours tout le bonheur qu'elle mérite. Du reste, elle n'a plus rien à désirer ; son fils, qui est devenu un homme tel qu'elle voulait qu'il fût, marche d'un pas sûr vers un brillant avenir et lui donne toutes les satisfactions.

– Il faut bien qu'elle soit récompensée, après avoir tant souffert.

Quelque temps après cet échange de paroles entre les époux Pinguet, un matin, Charlotte reçut une lettre portant le timbre d'Avranches et dont elle reconnut tout de suite l'écriture.

– C'est de Marie ! s'écria-t-elle gaiement. Elle s'empressa de rompre le cachet et de lire.

– Ce n'est pas, j'espère, une mauvaise nouvelle ? dit Pinguet.

– Non, mon ami, Dieu merci !

– Qu'est-ce que l'on te fait savoir ?

– Marie m'invite à venir passer quelque temps auprès d'elle, à Avranches. Du reste voilà la lettre, lis ; il y a aussi quelque chose pour toi au sujet de la villa.

– Tu ne peux pas refuser l'invitation, dit Pinguet après avoir lu.

– Assurément non ; nous fixerons le jour de mon départ et je répondrai à Marie, en lui annonçant mon arrivée. Tu vois toute l'affection qu'elle a aussi pour Julie Verrier, puisqu'elle me dit dans sa lettre qu'elle l'invite également à venir à Avranches, et qu'elle serait heureuse de nous avoir en même temps.

– Eh bien, ça peut se faire si, en ce moment, Julie n'est pas absolument retenue à Paris.

– Elle ne pourrait être retenue que si Aurélie était malade ; j'espère donc que la chose s'arrangera ainsi que

Marie le désire. Dès demain j'irai rue du Sentier afin de m'entendre avec Julie.

Je ne te le cache pas, Charles, malgré la peine que j'aurai à m'éloigner de toi, je suis enchantée d'aller à Avranches, d'abord parce que je me trouverai avec mon amie et son fils, et puis un peu aussi parce que je verrai pour la première fois la Normandie, qui est, d'après ce qu'on dit, un si beau pays ; et en plus de la Normandie, la mer. Oh ! la mer ! Comme ce doit être magnifique ! Tu as vu la mer, toi ?

– Souvent, quand j'étais commis-voyageur ; alors j'allais au Havre, à Dieppe, à Boulogne, à Brest, à Cherbourg, à Lorient, à Nantes.

Charlotte embrassa son mari.

– Charles, dit-elle, je suis heureuse, bien heureuse d'aller passer quelques jours avec mon amie ; il me semble que je ne l'ai pas vue depuis plusieurs années ; cependant elle nous a fait une visite l'année dernière, et moi-même je suis allée à Pithiviers.

Un matin, à dix heures et demie, Charlotte Pinguet et Julie Verrier descendaient du train à Avranches, chacune ayant à la main un lourd sac de voyage.

Comme elles n'avaient pas dit le jour où elles arriveraient, elles n'étaient pas attendues à la gare ; mais pour monter dans la ville les voitures ne manquaient pas, chaque hôtel ayant la sienne pour recevoir les voyageurs.

Charlotte et Julie n'avaient pas à préférer telle voiture à telle autre ; elles montèrent dans la première venue, celle de l'Hôtel de France. Et quand le véhicule eut encore reçu six voyageurs, clients habituels de l'Hôtel de France, le cocher

grimpa sur son siège, et les deux chevaux partirent au petit trot ; mais, bientôt, ils n'allaient plus marcher qu'au pas, car, malgré les contours qui en adoucissent la pente, la route est raide à monter.

Comme beaucoup de villes de France, comme Langres par exemple, la ville d'Avranches à été bâtie sur un haut plateau dont la hauteur, toutefois, ne peut être comparée à celui de Langres, la forteresse imprenable qui défend nos frontières de l'est, et est un des points les plus élevés de France.

Dans la voiture, les hommes qui paraissaient se connaître depuis longtemps, causaient entre eux. Charlotte et Julie écoutaient. À en juger par ce qu'ils disaient, ces messieurs étaient des voyageurs de commerce ; à en juger par l'éloge qu'ils faisaient de l'hôtel où ils allaient descendre, on devait croire qu'il était le meilleur et le plus renommé de la ville.

On entra à Avranches et bientôt on arriva à l'Hôtel de France, qui se trouve à l'entrée d'une rue étroite, s'embranchant sur la rue principale de la ville, et qui n'est pas précisément bien situé. Mais dès qu'on a pénétré dans une vaste cour, formant un rectangle, l'aspect change : de chaque côté, les murs sont tapissés de ces belles roses appelées « Gloire de Dijon » ; partout des arbustes verts ; c'est riant, c'est gai ; on respire un air pur, embaumé, la poitrine se dilate. Et le voyageur affamé ouvre ses narines aux appétissantes odeurs qui viennent de la cuisine.

Au fond de la cour s'élève le bâtiment principal de l'hôtel ; c'est là, au rez-de-chaussée, que se trouve la salle à manger, la table d'hôte, éclairée par six grandes fenêtres.

En jetant les yeux sur ce corps de bâtiment, on éprouve une surprise : on sent, on devine qu'il a été autrefois une demeure aristocratique, affectée depuis au service d'une hôtellerie.

Au milieu de la cour de l'hôtel, les voyageurs mettent pied à terre.

Avant que les deux femmes aient pu défendre leurs valises, un garçon les prend, les emporte. Au même instant, un petit homme ayant une serviette blanche sous le bras, à la figure avenante, réjouie, la bouche souriante, s'approche des voyageuses. C'est le maître de la maison.

– Mesdames, dit-il, veuillez me suivre.

Tout interloquées, Charlotte et Julie se regardent, échangent un sourire et suivent le patron, qui les conduit dans un vaste salon, contigu à la salle à manger, et dont l'ameublement est presque luxueux.

– Mesdames, dit le maître de l'hôtel, vous êtes sans doute des Parisiennes ?

– Oui, monsieur, nous sommes de Paris, répondit Charlotte.

– Oh ! je l'avais vu tout d'abord ; la Parisienne, voyez-vous, on la reconnaît tout de suite à son allure, à ses manières, à son élégance. Ah ! Paris, Paris !… Il n'y a qu'une belle ville au monde, c'est Paris !

Cependant, continua-t-il, avec une expression de fierté, on peut admirer en Normandie, à Avranches, dans ce salon même, certaines belles choses, des choses qui ne sont pas inférieures à celles qu'on voit dans de somptueuses

demeures, dans les palais de Paris, de Fontainebleau, de Versailles, au grand et au petit Trianon.

Tenez, mesdames, voyez, regardez ces panneaux sculptés, c'est beau, c'est superbe ; ce n'est pas mieux à Versailles ; ce sont de très riches et très précieuses sculptures sur bois ; comme tout cela est finement ciselé ! Ces guirlandes de fleurs font l'admiration des connaisseurs, on en parle partout, même dans les livres écrits sur les beaux-arts.

On m'a offert de ces panneaux des sommes énormes, mais je ne veux pas les vendre. Ces belles sculptures, mesdames, sont du XVIIe siècle ; je ne sais pas le nom du sculpteur ; mais la délicatesse et le fini du travail disent assez que ces panneaux sont l'œuvre d'un grand artiste.

Le patron était si fier, si heureux de faire voir la décoration de son salon, réellement admirable, que les voyageuses lui donnèrent la satisfaction de regarder sérieusement ces vieilles sculptures, en disant à chaque instant :

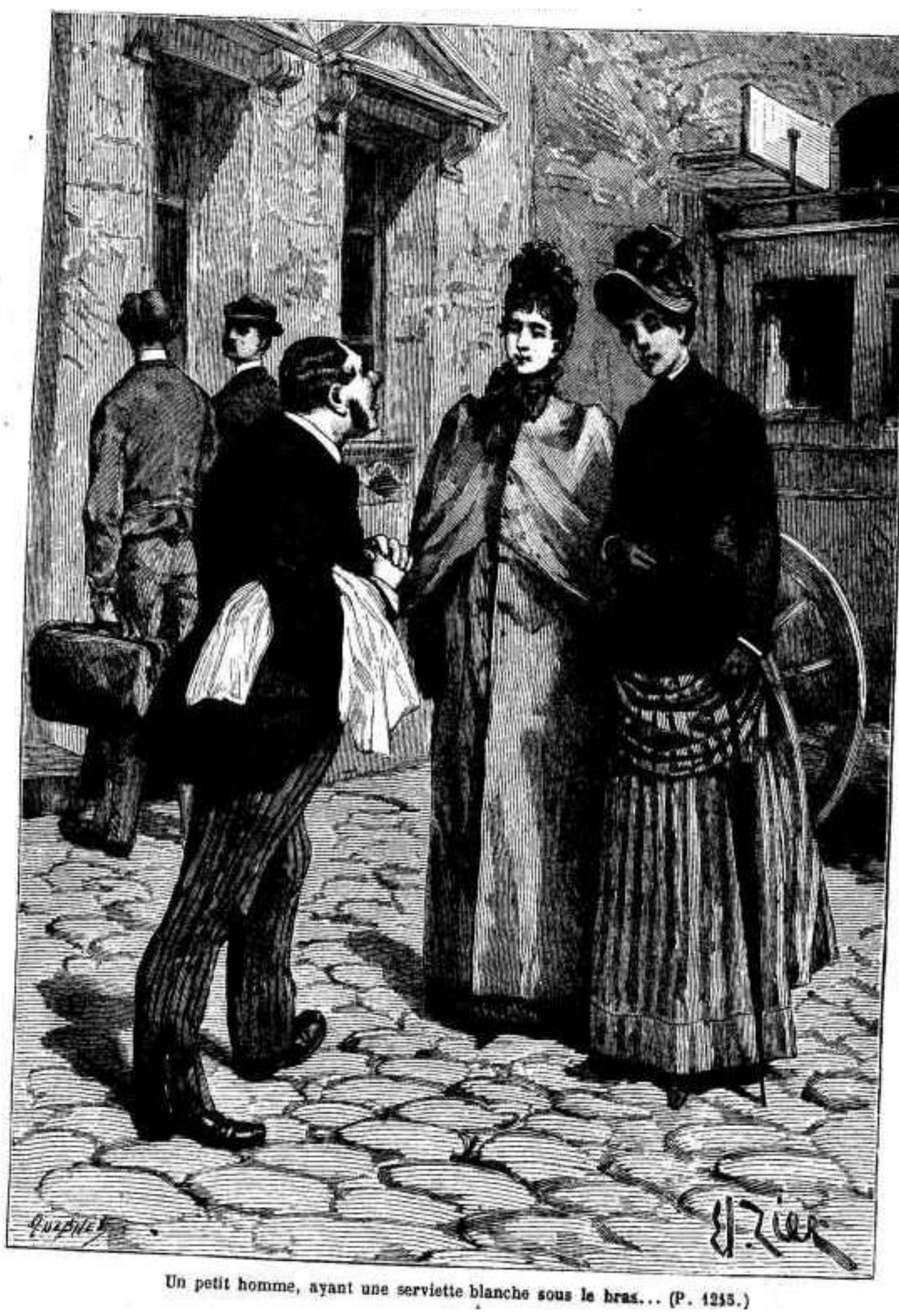
– Oui, monsieur, c'est très bien.

– Êtes-vous pour quelques jours à Avranches, mesdames ? demanda l'hôtelier.

– Oui, monsieur, pour plusieurs jours, répondit Charlotte.

– Alors, je vais vous faire donner deux belles chambres.

– Mais, monsieur, nous n'allons pas demeurer à l'hôtel pendant notre séjour à Avranches.



Un petit homme, ayant une serviette blanche sous le bras… (P. 1255.)

– Ah ! mais… mais… Alors, vous avez des amis dans notre ville ?

– Mme Clavière est notre amie, et nous sommes attendues à la sous-préfecture.

– Quoi ! vous connaissez notre sous-préfet ! exclama le brave hôtelier tout décontenancé.

– Oui, monsieur, nous connaissons beaucoup le sous-préfet d'Avranches.

– Je… je ne savais, pas… je ne pouvais pas deviner, balbutia l'excellent homme ; je suis confus de vous avoir ainsi attardées, et je vous prie de m'excuser. Mais je vais faire porter immédiatement vos bagages à la sous-préfecture, et ma fillette, que je vais appeler, va vous y conduire.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Un quart d'heure plus tard, Charlotte et Julie se jetaient l'une après l'autre dans les bras de la Dame en noir.

Louise reçut l'ordre d'ajouter deux couverts à la table du déjeuner.

La fidèle servante, qui avait vieilli au service de la mère et du fils, et remplacé la bonne Mme Durand, morte depuis quinze ans, achevait d'exécuter l'ordre de sa maîtresse lorsque le sous-préfet parut dans la salle à manger.

Midi sonnait. C'était l'heure du déjeuner, et le jeune homme était d'une exactitude militaire.

– Tiens ! fit-il, qui donc ma mère a-t-elle à déjeuner ?

– Monsieur ne devine pas ?

– Ma foi non, Louise ; d'ailleurs, je ne suis pas devin.

– Deux dames de Paris, monsieur André.

– Charlotte Pinguet ! Julie Verrier ! s'écria joyeusement le sous-préfet.

Et il se précipita dans le petit salon où les deux voyageuses donnaient à Mme Clavière des nouvelles des personnes qu'elles avaient vues avant de quitter Paris et qui, toutes, les avaient chargées de leurs compliments affectueux pour la mère et le fils.

André embrassa Charlotte et Julie avec effusion.

Il savait que Mme Pinguet était l'amie d'enfance de sa mère, et il n'avait pas oublié le terrible drame de la Maison maternelle : des bandits maltraitant les religieuses, voulant l'arracher des bras de sa mère affolée, et Julie Verrier, furieuse comme une lionne blessée, plongeant une baïonnette dans le ventre du chef de la bande et l'étendant mort à ses pieds.

Certes, si ces deux femmes étaient les amies dévouées de sa mère, elles étaient également les siennes.

Ce fut à la Chiffonne qu'il offrit son bras quand Louise, ouvrant la porte du salon, annonça que madame était servie.

À Avranches comme à Pithiviers, Mme Clavière sortait peu. À l'exception du dimanche, on la voyait rarement dans la ville. Elle assistait à la messe de huit heures, et c'était généralement le dimanche qu'elle rendait les visites que quelques dames de fonctionnaires lui avaient faites dans la semaine.

Elle connaissait mieux les villages des environs d'Avranches que la ville elle-même ; elle les visitait, accompagnée de Louise, tantôt en voiture, le plus souvent à pied.

Elle s’en allait ainsi cherchant des malheureux à secourir, des misères à soulager, des larmes à sécher.

Elle aimait trop à faire le bien pour en pouvoir perdre l’habitude.

Les pauvres de la ville se ressentaient de sa bienfaisance ; mais ses intermédiaires agissaient si discrètement, ainsi qu’il leur était recommandé, que les personnes secourues ne se doutaient point que les dons qu’ils recevaient venaient de la main charitable de la mère du sous-préfet.

Était-il, d’ailleurs, possible de le deviner ?

On sait bien que, presque toujours, un sous-préfet n’est pas riche, et on était loin de supposer que Mme Clavière, toujours simplement vêtue de noir, possédait l’immense fortune que nous connaissons. Le département de la Manche n’est pas le moins riche de l’ancienne Normandie ; les terres y sont fertiles, les pâturages gras et nombreux, ce qui permet l’élevage en grand des bêtes des races bovine, ovine et chevaline. Et puis, la grande culture des céréales y est en honneur. Dès qu’on s’éloigne de la mer et qu’on pénètre à l’intérieur du pays, on est émerveillé par la puissance de végétation, par la riche nature de cette partie du Cotentin, qu’arrosent de nombreux cours d’eau. De tous les côtés l’œil s’arrête sur de vastes et vertes prairies et des coteaux ensemencés qui promettent de superbes moissons.

Où la terre est productive, où le travail ne manque pas aux bras, il y a le bien-être.

Aussi les déshérités de la vie sont-ils moins nombreux dans la Manche que dans beaucoup de nos autres départements.

Il y en a, cependant, dans l'ancien pays des *Unelles* et des *Abrincatui*, comme il en existe partout. La Dame en noir, d'ailleurs bien renseignée, savait trouver les pauvres, les souffrants, les familles étreintes par la misère, soit par suite de maladie, de chômage forcé, soit par trop de bouches à nourrir.

Il y avait bien encore, de temps à autre, à réparer autant que possible le mal causé par la mort d'un brave et honnête travailleur prématurément enlevé à sa femme et à ses enfants.

Bref, l'inépuisable charité de la Dame en noir trouvait toujours et quand même à s'exercer, et si peu nombreux que fussent les malheureux dans l'arrondissement, elle parvenait à donner un millier de francs par mois.

Nous l'avons dit, elle sortait peu. Comme à Vaucresson autrefois, comme à Paris, comme à Pithiviers, elle aimait toujours la solitude. Elle ne s'ennuyait jamais. Du reste, elle n'était jamais oisive : elle s'amusait à confectionner des vêtements d'enfants pour un orphelinat, elle faisait de la tapisserie, ses robes elle-même, se souvenant qu'elle avait été couturière, elle brodait, et puis elle avait la lecture.

Depuis qu'elle avait eu des loisirs et la possibilité de lire, elle avait lu beaucoup ; aussi avait-elle constamment appris ; et elle lisait encore, trouvant qu'elle avait toujours à apprendre.

C'est ainsi qu'elle passait ses jours dans la tranquillité. Voir son fils content, gai, suffisait à la rendre heureuse. Elle n'avait pas à envier un autre bonheur.

L'arrivée à Avranches de ses deux amies allait apporter quelque changement à son existence monotone.

– Il faut commencer à faire voir un peu la ville à ces dames, dit André à sa mère, avant de retourner à son travail.

– Je le veux bien, mon ami.

– Voyons, où vas-tu les conduire ?

– À l'église Notre-Dame, où elles verront les magnifiques vitraux.

– Bien, mais il faudrait, avant, les mener au donjon de l'ancien château, leur faire voir la chapelle gothique de l'ancien évêché et terminer votre promenade au Jardin des plantes où vous jouirez, mesdames, d'une des plus belles vues qu'il y ait en France.

En deux jours, ajouta le sous-préfet en souriant, quand vous vous serez promenées sur nos allées plantées de tilleuls, que vous aurez contemplé notre merveilleux panorama, il ne vous restera plus rien à voir dans notre petite ville. Dame, Avranches n'est pas Paris. Mais il y a de charmantes promenades à faire dans les environs.

La vallée de la Sée et la vallée de la Sélune valent la peine d'être visitées.

Mme Clavière et ses amies sortirent à deux heures.

Comme nous n'avons pas à donner ici la description du donjon ni de la chapelle gothique de l'ancien évêché, aujourd'hui salle des Pas-Perdus du tribunal, ni de l'église de Notre-Dame-des-Champs et de ses vitraux, église toute moderne où l'on cherche à imiter le style du XIIIe siècle, nous laisserons Mme Clavière et ses compagnes faire leur promenade en ville pour les retrouver vers quatre heures au Jardin des plantes.

X

UN NUAGE

Le Jardin des plantes d'Avranches, en lui-même, ressemble à toutes les promenades publiques du même genre. On y remarque des arbres d'essences rares, dont quelques-uns sont de toute beauté.

Ce jardin est situé à l'ouest de la ville, tout à fait à l'extrémité du promontoire d'Avranches.

Outre la fraîcheur, le bon air et les ombrages qu'on y trouve aux jours chauds de la canicule, ce qui le rend surtout cher aux habitants, c'est sa magnifique situation, c'est sa vue superbe qu'on ne se lasse jamais d'admirer.

Aussi Charlotte Pinguet et Julie Verrier poussèrent-elles des cris d'admiration et tombèrent-elles comme en extase, quand elles se trouvèrent tout à coup, sans s'y être attendues, en présence du splendide et magique panorama qui se déroulait sous leurs yeux.

– Cette immense étendue que vous avez devant vous, c'est la mer, leur dit Mme Clavière.

– La mer ! la mer ! s'écria Charlotte, la voilà, c'est elle ! Mais, oui, là-bas, au loin, je distingue des voiles.

– Ce sont des barques de pêcheurs.

– Et cette masse noire, qui se dresse là comme un énorme pain de sucre, qu'est-ce que c'est ?

– C'est le Mont-Saint-Michel.

– Un rocher ?

– Oui, un rocher ; mais au flanc de ce rocher il y a un village habité en partie par des familles de pêcheurs. Tout à fait sur la hauteur, ce que vous voyez comme une pointe est un ancien monastère, qu'on a mis plusieurs siècles à construire, et qui est une merveille d'architecture, unique au monde.

– Il me semble que, en effet, je vois des maisons, dit Julie Verrier.

– On ne saurait d'ici les bien distinguer, parce qu'elles font corps avec la masse rocheuse.

Charlotte n'avait d'yeux que pour la mer.

– De l'autre côté, là-bas, tout là-bas, dit-elle, il me semble que c'est la terre.

– Tu ne te trompes pas, ma chère Charlotte, c'est bien la terre. Cette masse d'eau que tu as sous les yeux n'est pas la grande mer, mais un golfe.

Un golfe, qu'on appelle aussi une baie, est une partie de mer qui pénètre plus ou moins profondément dans les terres ; ce golfe a pris le nom de golfe de Saint-Malo, et son prolongement, c'est-à-dire la partie qui se rapproche de nous, porte le nom de baie du Mont-Saint-Michel.

En arrière du Mont-Saint-Michel, ce que vous voyez est une immense plaine de sable. Autrefois, tout cela était

envahi par la mer ; maintenant, on est en train de dessécher ces vastes terrains, dont une partie déjà est livrée à la culture. Ici, peu à peu, on reprend à la mer ce dont elle s'était emparée.

– Est-ce que le Mont-Saint-Michel n'est pas au milieu de la mer ? demanda Charlotte.

– Dans un temps qui n'est pas encore bien éloigné, alors que la mer s'enfonçait davantage vers le fond de la baie, le Mont-Saint-Michel était complètement entouré d'eau, et on ne pouvait y aborder qu'avec des barques ; à présent, ce n'est plus qu'à la marée haute que les flots de la mer viennent jusqu'à ses pieds.

Mais si attrayant, si captivant, si grandiose que fût le spectacle, il fallut s'en éloigner, l'heure de rentrer était venue.

– Je serais restée à regarder jusqu'à la nuit, dit Charlotte.

– Et moi aussi, appuya Julie.

– Nous reviendrons, dit la Dame en noir en souriant.

Le soir, pendant le dîner, on parla des vues superbes, de la mer, du Mont-Saint-Michel.

– Eh bien, mesdames, dit le sous-préfet, je me ferai un plaisir de vous conduire au Mont-Saint-Michel.

– Ah ! c'est gentil, monsieur André, fit Mme Pinguet.

– Seulement, je mets à cela une condition.

– Laquelle ?

– C’est que ma mère nous accompagnera.

– Soit, dit Mme Clavière avec un doux, sourire, j’irai avec vous.

– Alors, c’est décidé ! s’écria joyeusement André. Du reste, chère mère, continua-t-il, tu n’en auras pas de regrets ; car, enfin, tu ne connais encore le Mont-Saint-Michel que par ce que je t’en ai dit.

C’est demain dimanche, vous achèverez de visiter la ville ; lundi, mardi et mercredi, vous ferez des excursions dans les environs, et jeudi nous irons déjeuner au Mont-Saint-Michel ; nous mangerons une omelette de la belle Mme Poulard.

Il est bon que vous sachiez, mesdames, qu’on ne va pas au Mont-Saint-Michel sans manger la fameuse omelette dorée, faite par Mme Poulard elle-même. Mme Poulard, épouse de M. Poulard aîné, est la très avenante et très gracieuse maîtresse de l’hôtel et du restaurant qui ont pour enseigne *À la renommée de l’omelette*. Oui, omelette renommée, car on en parle dans tous les pays du monde ; si bien que Mme Poulard et son omelette deviendront légendaires.

Je ne vous en dis pas plus : vous verrez Mme Poulard et vous mangerez l’omelette renommée.

Le lendemain, à huit heures, Mme Clavière et ses amies se rendirent à l’église.

On est très pieux à Avranches, ville essentiellement catholique ; il y avait, à cette messe de huit heures, de nombreux fidèles.

Mme Clavière, très recueillie, absorbée dans ses méditations, ne s’occupait pas plus ce jour-là que les autres

dimanches de ce qui se passait autour d'elle ; les yeux constamment sur son livre d'heures, elle ne s'inquiétait jamais de savoir comment telles et telles dames de la ville étaient habillées, ce qui est beaucoup dans les habitudes des femmes qui vont à l'église, même les plus pieuses.

On peut bien critiquer ceci et cela, se moquer de la mise de ses meilleures amies, trouver une robe démodée, un chapeau ridicule ; cela n'empêche pas, entre temps, de prier le bon Dieu et de se courber humblement au premier coup de sonnette de l'élévation.

Les deux Parisiennes trouvaient plus intéressant de regarder les dames et les demoiselles de la ville que de prier ; aussi ne se gênaient-elles point pour promener leurs regards de tous les côtés.

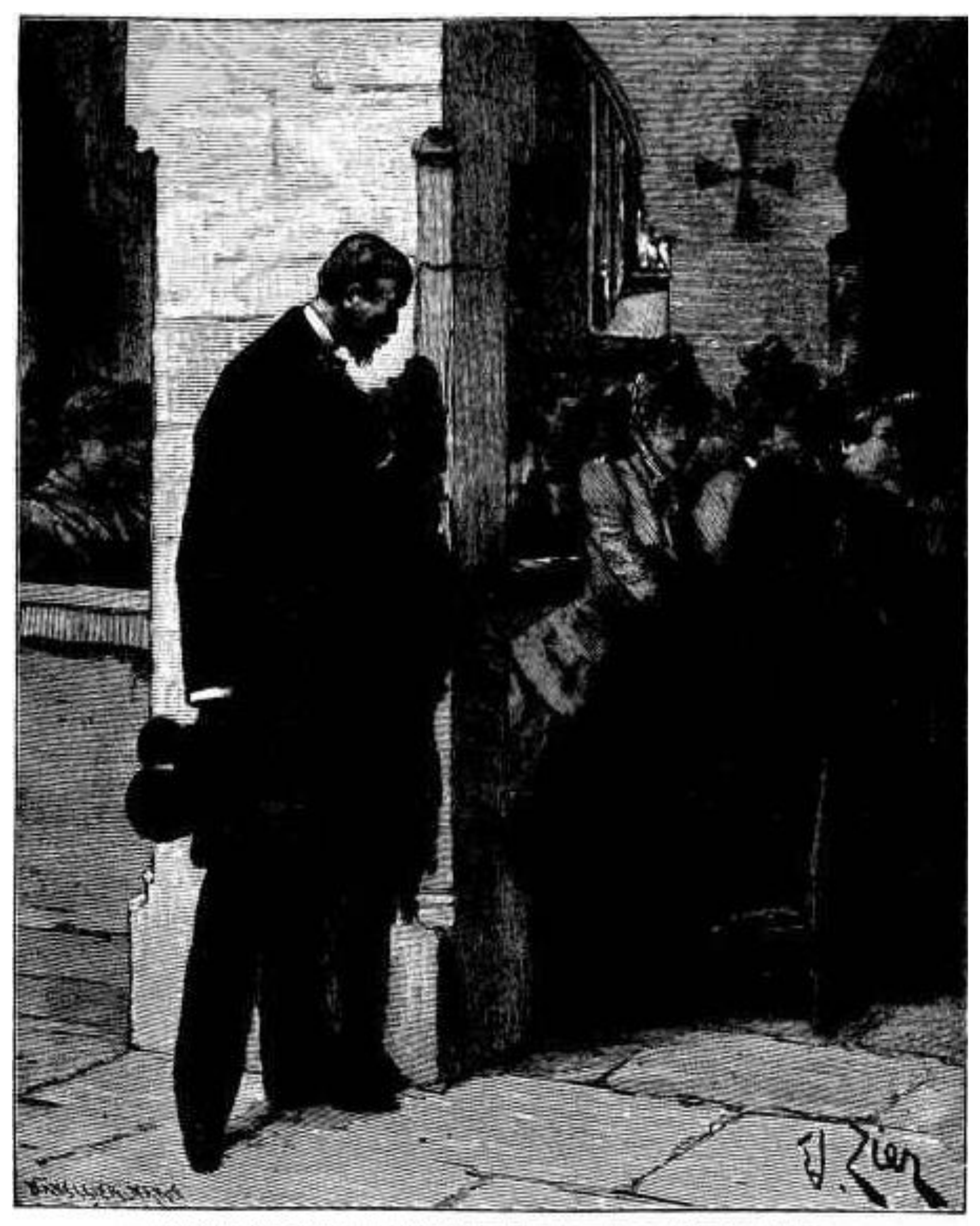
Tout à coup, un homme, qui se dissimulait derrière un pilier, attira l'attention de Charlotte Pinguet.

Ce personnage paraissait avoir plus de cinquante ans ; il avait la barbe et les cheveux grisonnants, et sa pâle et belle figure portait le cachet d'une parfaite distinction. Toutefois, un nuage de tristesse répandu sur ses traits révélait une douleur de l'âme, et à certains mouvements de sa physionomie, on devinait une assez grande agitation intérieure.

Ce qui avait surtout éveillé l'attention de Charlotte, c'est que cet homme ne quittait presque pas des yeux Mme Clavière ; le regard dont il enveloppait la mère du sous-préfet, exprimait en même temps la tendresse et l'admiration.

On aurait dit un amoureux en contemplation extatique devant l'objet aimé.

– Il est tout drôle, ce monsieur, pensa Charlotte.



… Un homme, qui se dissimulait derrière un pilier, attira l'attention de Charlotte Pinguet. (P. 1252.)

Elle aurait bien voulu appeler l'attention de la Dame en noir sur le personnage, mais elle n'osa point la troubler dans ses prières. Elle se pencha vers sa voisine et lui dit tout bas, à l'oreille :

– Julie, à gauche, contre le pilier, voyez donc ce monsieur.

– Je le vois, ce doit être un riche de la ville.

– Ne remarquez-vous pas quelque chose ?

– Si fait ; il regarde Mme Clavière avec des yeux.

– N'est-ce pas ? C'est singulier.

– Comme il a l'air triste !

– Oui, on voit qu'il souffre.

– C'est qu'il a toujours les yeux sur elle.

– Et je suis bien sûre qu'il ne nous voit pas, nous.

À ce moment, Julie saisit la main de Mme Pinguet.

– Charlotte ! fit-elle.

– Eh bien ?

– Regardez, ne dirait-on pas qu'il pleure ?

– Il a, en effet, de grosses larmes dans les yeux.

– C'est drôle, bien drôle, vraiment.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Je ne comprends pas.

La messe était finie.

La Dame en noir ferma son livre, se leva et, souriant à ses amies, prononça ce mot :

– Venez.

Avant de suivre Mme Clavière, qui déjà descendait la nef, Charlotte et Julie portèrent leurs regards du côté du pilier.

L'homme avait disparu.

Avant de rentrer à l'hôtel de la sous-préfecture, Mme Clavière conduisit ses amies au Jardin public, au centre duquel se trouve la statue de marbre blanc du général Valhubert, un enfant d'Avranches.

Ce jardin, qui est la principale promenade de la ville, serait infiniment plus agréable que le Jardin des plantes, si ce dernier n'avait pas l'avantage de la célèbre et splendide vue du golfe et du Mont-Saint-Michel.

Après le déjeuner, Mme Clavière ayant quelques visites à faire, ce fut André qui se fit le cicérone de Charlotte et de Julie et acheva de leur faire visiter la ville, particulièrement le musée d'antiquité et le musée lapidaire, qui se trouvent, comme le tribunal, dans le palais de l'ancien évêché.

Le soir, comme le sous-préfet demandait aux deux Parisiennes ce qu'elles avaient trouvé de plus remarquable à Avranches, Julie Verrier répondit sans hésiter :

– Le Jardin des plantes et la place de la sous-préfecture, et cela, monsieur André, à cause de leurs magnifiques vues.

Après le dîner, profitant d'un moment où elle se trouvait seule avec la Dame en noir, Mme Pinguet lui parla de l'homme de l'église, mais sans oser lui dire, toutefois,

combien l'attitude du personnage lui avait paru singulière et les choses non moins étranges qu'elle avait remarquées.

Mme Clavière répondit en souriant :

– Je ne vois pas qui peut être ce monsieur, qui me regardait avec une si curieuse attention ; sachant que je suis la mère du sous-préfet, il s'étonnait, sans doute, de me voir si simplement mise, quand les dames des plus petits fonctionnaires de la ville rivalisent entre elles d'élégance et de luxe… Dans tous les cas, ma chère Charlotte, il n'y a là rien qui puisse m'inquiéter, ni même me préoccuper.

Néanmoins, je regrette de ne pas avoir jeté un regard du côté du pilier ; peut-être aurais-je reconnu ce monsieur si distrait.

– J'avais bien envie d'appeler ton attention sur lui ; mais tu suivais la messe avec tant de ferveur, les yeux constamment sur ton livre, que je n'ai pas voulu te causer une distraction.

Mais comme tu le dis, ma chère Marie, tu n'as pas à t'inquiéter, d'autant mieux que ce monsieur est fort bien et ne peut être qu'un personnage important de la ville.

La Dame en noir n'attacha aucune importance à ce que venait de lui dire Mme Pinguet, et quelques instants après elle n'y pensait déjà plus.

Ainsi qu'il avait été convenu, on fit, les jours suivants, d'intéressantes excursions dans les environs d'Avranches.

Le jeudi matin, à neuf heures, tout le monde était prêt. On allait au Mont-Saint-Michel où, comme il avait été dit, on déjeunerait.

Au moment de partir, André remarqua chez sa mère une certaine agitation ; et puis elle était plus pâle qu'à l'ordinaire et son regard avait une expression de vague inquiétude.

– Chère mère, lui demanda le sous-préfet, inquiet lui-même, est-ce que tu te sens mal disposée ?

– Non, je suis très bien, répondit-elle.

– Pourtant, je te vois pâle et un peu fiévreuse. Si tu as quelque chose, dis-le, nous remettrons notre promenade à demain ou à un autre jour.

– Tu t'inquiètes à tort, mon cher enfant, je te le répète, je n'ai rien, et je suis enchantée de faire cette excursion avec toi et en compagnie de mes amies.

Et pour tranquilliser son fils, elle prit un air de gaieté et força le sourire à venir sur ses lèvres.

Habituellement, Mme Clavière faisait lire à André toutes les lettres qu'elle recevait.

Mais, ce jeudi matin, elle en avait reçu une qu'elle s'était empressée de cacher après l'avoir lue.

C'était une lettre de la mère Agathe. Après avoir parlé de la Maison maternelle et longuement des enfants, comme elle le faisait toujours, la bonne vieille religieuse apprenait à Mme Clavière qu'elle avait eu l'honneur de recevoir la visite de M. le comte de Rosamont, ancien ambassadeur.

« M. le comte avait vu les enfants, visité la maison, disait la lettre, et s'était montré très satisfait. Il avait demandé le nom de la fondatrice de l'œuvre que, naturellement, on ne lui avait pas fait connaître.

« Il avait beaucoup parlé de M. André Clavière, sous-préfet à Avranches, qu'il connaissait, à qui il s'intéressait d'une façon toute particulière. Il savait qu'il avait été élevé à la Maison maternelle et avait paru très désireux d'apprendre comment et pourquoi l'enfant de Mme Clavière avait été reçu dans la maison. Sur ce point, il n'avait pas été renseigné.

« Ce qui indiquait que M. le comte s'intéressait réellement beaucoup à M. André Clavière, c'est qu'il était ému en parlant de lui. Il s'était assis sur le banc de pierre du préau où le petit André avait pris l'habitude de s'asseoir pour étudier ses leçons. Dans le dortoir des petits, il désira voir le lit où couchait notre cher André ; il s'en est approché et est resté un instant à le regarder avec émotion.

« En me quittant, il me remit mille francs, que je n'ai pas cru devoir refuser, pour acheter des jouets à nos chers mignons.

« J'avais remarqué que M. le comte avait un large crêpe à son chapeau ; j'ai appris, quelques jours après, qu'il avait eu, depuis peu, la douleur de perdre Mme la comtesse de Rosamont. »

La Dame en noir avait aussitôt compris que la comtesse, avant de mourir, avait instruit son mari de sa visite à la maison de Boulogne et lui avait appris, en même temps, qu'André était son fils.

On comprend son agitation et quelles devaient être ses appréhensions.

Cependant, ne voulant pas inquiéter son fils ni ses amies, elle redevint maîtresse d'elle-même, et ce fut elle qui s'écria :

– Eh bien, voilà l'heure, partons !

Une voiture les attendait pour les conduire à la gare. Ils prirent le train qui se dirige vers les côtes de Bretagne et qui passe à Pontorson où ils descendirent. Des omnibus font constamment le trajet, aller et retour, de Pontorson au Mont-Saint-Michel ; mais nos voyageurs préférèrent prendre une voiture de louage. Autrefois, on ne pouvait arriver au mont qu'à certaines heures de la journée, à la marée basse ; depuis, on a construit une belle route, c'est-à-dire une digue suffisamment haute pour n'être jamais submergée, laquelle est un trait d'union entre le Mont-Saint-Michel et la terre ferme. Une rivière, au cours rapide, longe la digue et va perdre ses eaux dans celles de la baie, à la base même du mont. Cette rivière se nomme le Gouesnon ; on y fait, à certaines époques de l'année, des pêches miraculeuses de saumon ; elle sépare la Normandie de la Bretagne.

Il y a de cela longtemps, le Couesnon, qui coulait dans la baie à droite du Mont-Saint-Michel, s'est détourné de son lit pour couler à gauche. De là ce vieux dicton :

Un jour Couesnon, dans sa folie, a mis le Mont en Normandie.

Le Mont-Saint-Michel est un énorme massif de rochers granitiques présentant la forme d'un côté et ayant environ mille mètres de circonférence à sa base et cent mètres de hauteur, sans compter l'église monumentale construite à son sommet.

Les voitures de Pontorson s'arrêtent sur la digue au pied du rocher ; aucune ne pénètre à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, pour cette unique raison qu'elle ne pourrait pas y circuler. Disons tout de suite que le Mont-Saint-Michel a été

pendant des siècles et est encore un fort redoutable dont les Anglais, toujours ambitieux de prendre ce qui appartient aux autres, ont vainement tenté de s'emparer à plusieurs reprises. Il n'y a guère plus de deux cents habitants au Mont-Saint-Michel. Ce sont, comme nous l'avons déjà dit, des familles de pêcheurs ; des maîtres d'hôtel ; des marchands de coquillages, de photographies, d'objets de piété et autres ; des prêtres de l'ordre de saint Lazare, qui ont là un pensionnat de jeunes garçons. Le village n'a qu'une seule rue, qui monte de la porte d'entrée à l'abbaye, et le long de laquelle les maisons se groupent en amphithéâtre. L'aspect est des plus pittoresques.

Ce rocher, qui se défend de lui-même, présente cependant des ouvragés remarquables d'enceinte fortifiée, lesquels sont du XIIe et du XVe siècle. Toute la ligne de défense est flanquée de tours et percée de nombreux mâchicoulis.

XI

LE MONT-SAINT-MICHEL

À peine nos promeneurs eurent-ils mis pied à terre, qu'ils furent littéralement assaillis par les garçons et les bonnes des hôtels du Mont-Saint-Michel. Heureusement, ils n'étaient pas seuls à supporter l'avalanche ; l'omnibus, arrivé en même temps qu'eux, avait amené une vingtaine de touristes.

Hommes et femmes avaient grand'peine à défendre leurs valises dont on voulait s'emparer de vive force, à défendre même leur personne menacée d'enlèvement dans cette lutte de la concurrence. Un garçon vous tire par le bras droit, une bonne par le gauche ; d'autres s'accrochent à vos vêtements au risque de les mettre en pièces. Pour un peu, on serait saisi par les jambes et les épaules, et transporté ainsi dans un hôtel, comme un colis.

On vous remplit les mains de cartes portant les noms des hôtels ; on en bourre vos poches ; on en fourre jusque dans votre estomac, entre la chemise et le gilet.

Et garçons et bonnes crient en même temps, à vous rendre sourds :

– Venez chez nous, c'est le meilleur hôtel ; déjeuners et dîners excellents, belles chambres, tout moins cher qu'à côté.

Cela rappelle la célèbre affiche parisienne : « La maison n'est pas au coin du quai. »

Bref, on se trouve au milieu d'une vraie bagarre.

On se croirait en Italie, où les voyageurs sont constamment importunés par une nuée de mendiants ou de lazzaroni en guenilles, offrant leurs services.

André Clavière parvint à se délivrer des terribles racoleurs en leur disant :

– Nous avons notre hôtel.

Enfin, le sous-préfet et ses compagnes parvinrent à gagner l'unique porte du mont et à pénétrer dans l'enceinte.

Presque aussitôt, ils passent sous une voûte et, tout de suite, à gauche, devant la porte d'une maison, ils voient une femme brune, jeune et belle encore : physionomie avenante, air engageant, lèvres souriantes, laissant voir deux belles rangées de dents blanches.

C'est Mme Poulard aîné, la maîtresse du véritable grand hôtel du Mont-Saint-Michel : *À la Renommée de l'omelette*.

Elle est là, Mme Poulard, enseigne vivante de sa maison, attendant ses anciens et nouveaux clients ; elle se dresse comme une barrière, et son regard expressif et son gracieux sourire disent :

– N'allez pas plus loin, c'est ici !

Et l'on entre. Et comme il est onze heures, la cloche sonne le premier déjeuner, – il y en a un second à midi ; – on monte au premier, à la salle à manger, où quarante personnes entourent la table. Ceux qui ne trouveront pas à

se placer devront attendre le déjeuner de midi. Il arrive même souvent, dans la belle saison, qu'il faut un troisième déjeuner.

Ce que c'est que la renommée de l'omelette !

André voulut voir faire une de ces fameuses omelettes.

– Eh bien ! monsieur, lui dit la charmante femme, regardez !

Un grand feu de bois flambe dans la large cheminée. Mme Poulard, qui fait elle-même ses omelettes, est assistée de son mari. Il y a deux poêles de grande dimension, attendu que chaque omelette est au moins de dix-huit œufs.

M. Poulard fait fondre dans la poêle le morceau de beurre ; Mme Poulard prend alors des mains de son mari la poêle, dans laquelle un garçon vient jeter les œufs battus à l'avance. La dame présente de nouveau la poêle à la flamme, et en un tour de main l'omelette est faite, mise sur un plat et aussitôt enlevée pour être servie aux clients.

M. Poulard a déjà préparé la seconde poêle qu'il remet à sa femme pour reprendre l'autre, et l'opération se renouvelle autant de fois qu'il est nécessaire. En moins de dix minutes six, huit, dix omelettes sont faites et servies.

En même temps, une demi-douzaine de poulets rôtissent sous les poêles, devant le brasier.

L'hôtel Poulard aîné qui, dans la saison des excursions, loge chaque nuit plus de cent voyageurs, a dû annexer à la maison primitive deux grands bâtiments haut perchés sur le rocher et adossés aux colossales murailles de l'ancien monastère.

On y monte – c'est une ascension – par des escaliers étroits, presque perpendiculaires.

La nuit, pour rentrer dans votre chambre, on ne vous met pas dans la main un chandelier ou un bougeoir dont la bougie serait vite éteinte par le vent. On se sert de lanternes, de lanternes vénitiennes bariolées de toutes les couleurs ou couvertes de fantaisistes arabesques, lesquelles lanternes sont rarement utilisées deux fois : aussi y en a-t-il, dans un vestibule, des centaines entassées, presque toutes garnies de leur bougie. On les prend à volonté et, à l'heure du couvre-feu, c'est très amusant de voir une centaine de ces lanternes aux couleurs éclatantes, danser ainsi que des feux-follets au flanc du mont.

Lors d'une visite que nous avons faite, au Mont-Saint-Michel, nous nous étions réunis, au nombre de trente, ayant chacun une lanterne à la main, pour faire le tour des remparts. Une vraie retraite aux flambeaux, qui avait attiré à notre suite une foule de gamins, et qui réjouissait fort les habitants, peu habitués à prendre part à la gaieté et aux amusements des touristes.

Il y a des siècles, le Mont-Saint-Michel se trouvait au milieu d'une forêt, laquelle a été, peu à peu, engloutie par la mer. De tout temps, ce formidable roc de granit a appelé l'attention des prêtres et des hommes de guerre.

Les Gaulois avaient dressé sur son sommet des menhirs et y avaient installé des druidesses.

D'après la légende, saint Michel apparut trois fois à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui ordonna de construire une basilique au sommet du mont, au pied duquel jaillissait une source d'eau vive. L'évêque exécuta l'ordre, et la

basilique, desservie par douze chanoines, fut dédiée à l'archange.

Ce fut près de deux cents ans plus tard, au IXe siècle, que des familles de la Neustrie, fuyant les Normands, vinrent peupler le Mont-Saint-Michel, qui déjà était fortifié.

Les moines, maîtres du rocher, y établirent un cloître, lequel, alors, ne ressemblait guère à l'abbaye que l'on admire encore aujourd'hui, et qui fut édifiée au XIIe siècle sous l'abbé Robert de Torigny, surnommé le grand bâtisseur.

Non seulement l'ancien cloître disparut pour faire place à la magnifique abbaye, mais l'admirable basilique fut agrandie et reconstruite et les fortifications complétées.

Dès lors, le Mont-Saint-Michel fut considéré comme un joyau de la couronne de France. En 1254, le roi saint Louis y vint en pèlerinage. En 1299, l'illustre Du Guesclin s'y établit dans un petit manoir près de l'abbaye, avec sa femme Tiphaine de Raguenel, qui s'y livrait aux études philosophiques et astronomiques.

Ce fut pendant la fameuse guerre dite de Cent ans, que le Mont-Saint-Michel résista aux nombreuses attaques des Anglais.

En 1669, Louis XI créa l'ordre de Saint-Michel, devenu célèbre. Les chevaliers de Saint-Michel étaient des moines guerriers bardés de fer.

Sous Louis XIV, le mont, qui était devenu peu à peu une prison d'État, regorgeait de prisonniers. Le mystérieux Masque de fer y fut dit-on, enfermé.

Victor de la Cassagne, journaliste hollandais, qui s'était permis de critiquer la conduite de Louis XV, fut enlevé du

territoire hollandais par des agents de police et jeté, sous le nom de Dubourg, dans un caveau noir du Mont-Saint-Michel, fermé par une grille de fer, où il ne pouvait se tenir que couché ou accroupi.

Le malheureux mourut là de chagrin, de privations, de souffrances, dans la nuit du 27 août 1746. Le lendemain, on trouva son corps rongé par les rats.

La Révolution arriva. Les moines furent dispersés, les prisonniers délivrés, comme l'avaient été ceux de la Bastille, et les précieux manuscrits de l'abbaye transportés à la bibliothèque d'Avranches.

Napoléon Ier fit du monastère une maison de correction ; la basilique elle-même fut aménagée pour recevoir des prisonniers.

Actuellement, et depuis déjà des années, on travaille à la restauration complète de l'église et de l'abbaye.

Sous Louis-Philippe et Napoléon III, le Mont-Saint-Michel redevint une prison d'État. Barbès, Raspail, Blanqui et beaucoup d'autres y furent enfermés.

André Clavière et ses compagnes, après avoir jeté un coup d'œil sur l'ancienne demeure de Du Guesclin, entrèrent au musée du Mont-Saint-Michel, une sorte de magasin d'objets de piété et de souvenirs, qui occupe ce qui était autrefois l'auberge de la *Truie qui file*, où venaient boire et jouer les gardes de l'abbaye. On y voit, entre autres curiosités, le bouclier, le collier et la couronne garnis de pierres précieuses dont on orne la statue de saint Michel aux jours de fête ; l'épée du général Lamoricière donnée par lui-même, un calice offert par Pie IX et un ciboire, don de Léon XIII.

Du petit musée, nos visiteurs se rendirent à l'abbaye. Elle se divise en six parties : le Châtelet, Belle Chaise, le Logis abbatial, l'Église, les Souterrains et cachots et la Merveille.

Le Châtelet est un donjon flanqué de deux tourelles à encorbellement, entre lesquelles s'ouvre la porte de l'abbaye, donnant accès à un escalier imposant appelé l'escalier du Gouffre. On pénètre dans la salle des gardes, qui est un grand vestibule voûté, où une immense cheminée fixe seule un instant l'attention.

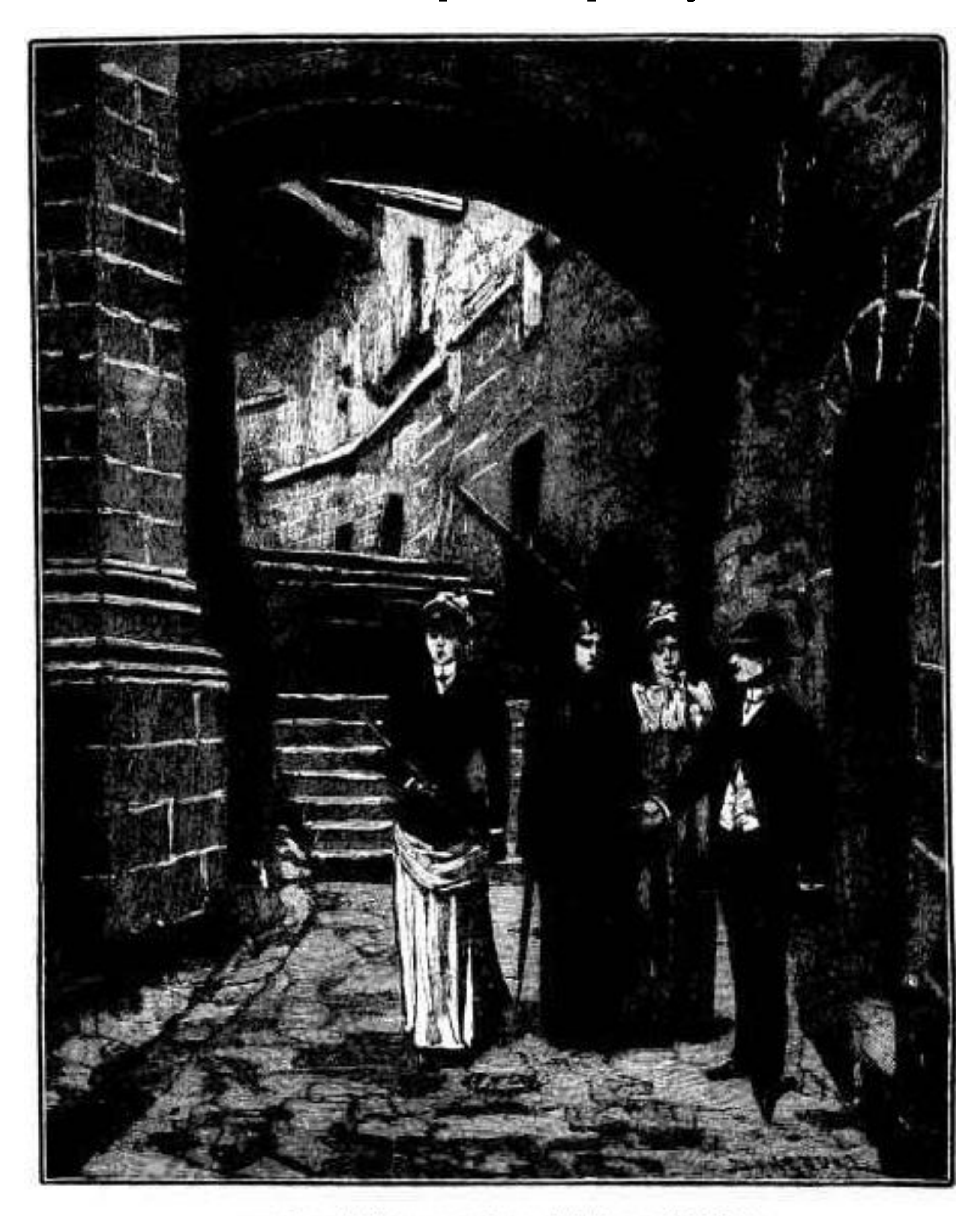
Nous n'entreprendrons pas de donner ici – ce serait trop long – la description des merveilles, des chefs-d'œuvre d'architecture qui, à chaque pas, s'offrent aux yeux des visiteurs. Nous ne possédons rien en France de plus curieux, de plus intéressant, de plus admirable, de plus élégant ni de plus hardi comme construction grandiose.

Avec André Clavière nous nous arrêtons sur la plate-forme de Beauregard, appelée aussi Saut-Gaultier, du nom d'un sculpteur, prisonnier sous François Ier, qui jouissait d'une liberté relative, grâce à son talent, que les moines utilisaient et qui, las un jour de sa prison, se précipita de cette hauteur, qui est de soixante-quinze mètres.

On montre encore, dans le chœur de la basilique, des sculptures sur bois du prisonnier Gaultier.

C'est également de la plate-forme de Beauregard, que Barbes tenta de s'évader au moyen d'une corde à nœuds, qui se trouva trop courte de trois mètres. De l'extrémité de la corde, il se laissa tomber, espérant ne pas se blesser ; mais il se fractura la jambe. Il fut repris, et après avoir été fort

maltraité par les gardiens, on l'enferma dans un sombre cachot où il resta enchaîné pendant quinze jours.



... Nos visiteurs se rendirent à l'abbaye. (P. 1261.)

L'église, qui a la grandeur et l'aspect d'une cathédrale, est d'architecture romane ; toutefois, le chœur a été reconstruit dans le style gothique, au XVe siècle ; il passe pour être ce que nous avons de plus beau comme sculpture délicatement fouillée dans le granit.

On sort de l'église, et l'on monte un escalier par lequel on arrive à la plate-forme de l'abside. Placé au chevet de l'église, on a au-dessus de sa tête le célèbre escalier de dentelle, pratiqué sur le montant d'un arc-boutant, et conduisant au sommet de l'édifice. Là, à une hauteur de cent vingt mètres, on a une des plus belles vues du monde.

Au loin, l'immensité de la mer ; à une faible distance, le rocher de Tombelaine, îlot granitique, inhabité et inhabitable, qui a la forme d'un lion accroupi ; à droite, Avranches et ses hauteurs ; sur la gauche les rochers de Cancale.

– Je distingue les îles Chausey, dit André Clavière au gardien qui les conduisait, mais je ne vois pas Granville, qui se trouve sur la côte qui borde la baie, au nord.

– Nous ne pouvons voir d'ici, de ce côté-là, répondit le gardien, que le village de Genêts et celui de Saint-Jean-le-Thomas ; au delà, nous avons la pointe de Champeaux et les hautes falaises de Carolles, qui nous masquent en même temps Granville, Saint-Pair et Julouville, dont les plages de sable ne le cèdent en rien aux plus belles du littoral de la Manche.

Nos amis visitèrent successivement les bâtiments auxquels on a donné le nom de la Merveille et qui, véritablement, présentent des merveilles ; exceptons cependant les parties basses, souterraines, où se trouvent les

cellules et les cachots des détenus politiques, qui furent les victimes du despotisme et de l'arbitraire.

Le cloître proprement dit, construction du Xe siècle, un pur chef-d'œuvre, d'aspect gracieux et élégant, forme un quadrilatère de vingt-cinq mètres de longueur sur quatorze mètres de largeur ; il se compose de quatre galeries à arcades, entourant le préau, supportées par deux cent vingt colonnettes en granit poli, dont cent placées contre les murs et cent vingt disposées en trépied, formant une double colonnade.

À l'intérieur des galeries, entre les arcades, l'œil ravi s'arrête sur d'admirables sculptures, rosaces et bas-reliefs ; à elle seule, la frise est composée de cent quarante roses. Le tout est en pierre de Caen, fouillée avec une extrême délicatesse.

Du cloître, on passa dans le dortoir des moines pour descendre dans la crypte de l'Aquilon, et ensuite, par de sombres escaliers, dans le quartier des cachots et remonter à la sépulture des moines, appelée les Catacombes, et qui se trouve sous la nef de l'église. On voit, en passant pour se rendre au promenoir, la chapelle de Notre-Dame des Trente-Cierges, nommée ainsi parce que, autrefois, trente cierges y brûlaient constamment devant une statue de la Vierge.

On remarque dans cette ancienne chapelle une curieuse et énorme roue en bois, qui servait à monter les provisions sur un plan incliné, et que les prisonniers faisaient tourner en grimpant dedans à la manière des écureuils.

– Monsieur et mesdames, dit le gardien-guide, nous pénétrons dans le vestibule des Voûtes ; c'est ici que se

trouve le plus horrible cachot ; le voilà, c'est le cachot du diable.

Faites attention : par cet escalier noir, nous descendons à la crypte des Gros Piliers ; nous y voici, et nous nous trouvons exactement sous le chœur de la basilique. Cette, statue, que vous voyez, est celle de la Vierge, qui se trouvait autrefois dans la chapelle que nous avons traversée tout à l'heure, et qui a été miraculeusement sauvée lors d'un formidable incendie de l'abbaye.

Maintenant, nous revenons vers la Merveille. Nous entrons dans le réfectoire des moines ; le dortoir est au-dessus. Cette salle, mesdames, éclairée par neuf grandes fenêtres, est une des plus belles et des plus vastes de l'abbaye. Comme vous le voyez, elle est divisée en deux nefs par ces colonnes à chapiteaux ornés de feuillages. Jetez les yeux sur ces deux grandes cheminées, et nous pénétrons dans la salle des Chevaliers.

La salle des Chevaliers, où se tenait le chapitre de l'ordre de Saint-Michel, citée comme le plus beau vaisseau gothique qui existe au monde, est divisée en quatre nefs par trois rangs de puissants piliers aux chapiteaux décorés, de sculptures fantaisistes.

Ces piliers, rejoints par des arcades gigantesques, supportent le cloître tout entier.

Éclairée par sept grandes fenêtres, cette salle était chauffée jadis, comme le réfectoire des moines, par deux immenses cheminées, et en s'y promenant aujourd'hui, on songe à ce qu'elle ; devait être lorsqu'elle était animée par les chevaliers aux riches et brillantes armures.

Le sous-préfet donnait le bras à Julie Verrier, qui n'était pas sans éprouver un certain trouble, en se rappelant ce qu'avait été la Chiffonne.

La Dame en noir et Mme Pinguet marchaient côte à côte. Soudain, Charlotte saisit le bras de son amie, en murmurant :

– Marie, l'homme !

– Quel homme ? fit Mme Clavière, qui ne put s'empêcher de tressaillir…

Le monsieur de l'église d'Avranches.

La Dame en noir porta vivement son regard vers l'endroit que lui indiquait Charlotte ; mais le mystérieux personnage avait déjà disparu par une des deux portes qui se trouvent à l'extrémité de la salle.

– Monsieur, demanda Charlotte au gardien, où cette porte conduit elle ?

– À un escalier par lequel on descend au cellier des moines, qui se trouve sous la salle des Chevaliers ; nous allons le visiter tout à l'heure.

La Dame en noir, que la lettre reçue le matin avait constamment préoccupée, et dont l'apparition de l'inconnu venait d'augmenter l'inquiétude, était maintenant fiévreusement agitée.

– Chère mère, lui dit André, est-ce que tu te sens fatiguée ?

– Oui, un peu, mon ami.

– Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

– Comme ces dames, André, je tenais à visiter entièrement l'abbaye.

– Eh bien, chère mère, comme nous n'avons presque plus rien à voir maintenant, nous pouvons tout de suite nous retirer.

XII

COUP DE FOUDRE

Le lendemain de la visite au Mont-Saint-Michel, Mme Clavière interrogea Charlotte au sujet du personnage qu'elle avait vu ; derrière le pilier de l'église Saint-Gervais d'Avranches et reconnu dans la salle des Chevaliers.

– Ma chère Charlotte, dit-elle, j'ai mal dormi la nuit dernière ; je pensais à ce monsieur, dont tu as remarqué les allures singulières, et, s'il faut te l'avouer, je suis fort intriguée. Je me demande vainement qui peut être cet homme. Te le dirai-je, chère amie ? je ne puis me défendre de certaines appréhensions ; il me semble que je vais perdre ma tranquillité.

– Quelle idée ! Le monsieur en question n'a, bien sûr, aucune mauvaise intention.

– Qui sait ? fit Mme Clavière, comme rêveuse.

– Allons, dit Charlotte, j'aurais mieux fait de tenir ma langue, car, je le vois bien, tu es inquiète.

– Charlotte, tu m'as dit que ce monsieur pouvait avoir dans les cinquante ans ?

– Oui, à peu près.

– Ne pourrais-tu pas me dire comment il est, me faire autant que possible son portrait ?

– Dame, comment te dire ?… C’est un homme assez grand, de belle prestance et qui, comme je te l’ai dit, a l’air très distingué. Ses cheveux noirs sont grisonnants, et sa barbe, qu’il porte entièrement, soigneusement taillée aux ciseaux, est, comme les cheveux, émaillée de poils argentés. Front haut et large, yeux noirs, regard profond, nez droit, légèrement busqué, figure pâle, un peu allongée ; enfin une physionomie très douce, qui appelle la sympathie.

La Dame en noir tenait sa tête inclinée sur sa poitrine. Un léger tremblement secouait son corps.

« – Ce doit être lui ! » pensait-elle.

– Eh bien ? interrogea Charlotte.

– Je ne sais pas… Je voudrais l’avoir vu.

– Oh ! tu le verras un de ces jours, bien sûr, si, comme je le suppose, il habite cette ville. Entre nous, Marie, je crois bien qu’il va à la messe tous les dimanches pour le seul plaisir de te regarder.

Mme Clavière soupira.

– Ah ! s’écria Charlotte, comme mécontente d’elle-même, te voilà sérieusement inquiète ; pourtant, ma chère Marie…

– Oui, tu as raison, il n’y a pas là de quoi se mettre martel en tête ; mais tu me connais, je suis toujours prompte à m’inquiéter, à me créer des fantômes ; que veux-tu, puisque je suis faite ainsi ! Allons, ne pensons plus à cela, parlons d’autre chose.

Le dimanche suivant, la Dame en noir et ses amies se rendirent à Saint-Gervais. La mère du sous-préfet se mit à sa

place habituelle, et Charlotte et Julie se placèrent derrière elle, comme le dimanche précédent.

Pour la première fois peut-être, à l'église, Mme Clavière fut distraite et ne tint pas constamment les yeux baissés sur son livre ouvert.

Plus souvent qu'elle ne l'aurait voulu, elle dirigeait ses regards vers le pilier désigné par Mme Pinguet ; elle se sentait irrésistiblement attirée de ce côté.

Les yeux de Charlotte fouillaient l'église jusque dans ses recoins les plus sombres.

Le personnage, qui ne s'était pas montré derrière le pilier, ne paraissait pas avoir choisi un autre poste d'observation ; il ne devait pas être dans l'église, autrement Charlotte, qui avait de très bons yeux, l'aurait certainement découvert, si bien qu'il se fût caché.

– Il n'est pas venu, dit Charlotte tout bas à Marie, en sortant de l'église.

Mme Clavière se sentit soulagée.

« – Si c'est le comte, pensa-t-elle, – il aura quitté Avranches pour retourner à Paris. »

Elle se sentit délivrée d'une partie de ses inquiétudes et, sans faire trop d'efforts, elle se montra presque gaie pendant le déjeuner.

Après qu'on eut pris le café, elle dit à André :

– Je ne sortirai pas cette après-midi, j'attends deux visites ; si tu n'es pas retenu toi-même, mon ami, tu pourras faire une promenade avec ces dames au Jardin public.

– Promenade qui me sera très agréable, répondit le jeune homme.

Charlotte et Julie s'étant préparées, tous trois sortirent, laissant Mme Clavière avec une dame de la ville, faisant la première des deux visites attendues.

André et ses compagnes n'étaient pas depuis bien longtemps au Jardin, lorsque le jeune homme rencontra un avocat de la ville qui, tout de suite, entama une conversation, laquelle s'annonça, dès le début, comme devant être longue.

Charlotte et Julie le comprirent. Laissant le sous-préfet à l'avocat, qui lui avait pris le bras sans façon, elles s'éloignèrent et continuèrent seules la promenade.

Quand, au bout d'une demi-heure, l'avocat se décida à rendre la liberté au sous-préfet, en s'excusant – il était bien temps ! – de l'avoir retenu si longuement, André ne vit plus ses compagnes. Mais pensant bien qu'elles étaient toujours dans le Jardin, il se mit en quête de les retrouver, en parcourant les allées les plus écartées, les moins fréquentées, sachant que les deux femmes étaient assez chercheuses de la solitude.

Tout à coup, au détour d'une allée, un homme, qui devait avoir vu venir de loin le sous-préfet et guettait le moment favorable de l'aborder, sortit de derrière un bouquet d'arbustes et se plaça devant lui, en soulevant légèrement son chapeau de feutre gris en manière de salut.

André, qui s'était arrêté brusquement, toisa l'inconnu des pieds à la tête.

C'était un homme au visage bruni par le hâle, qui paraissait avoir passé la soixantaine. Il portait le costume des paysans de la région : pantalon de gros drap à raies, blouse de toile bleue luisante, ouverte sur le devant et laissant voir la chemise de grosse toile de ménage et les parements d'une veste ronde de gros drap marron.

Il était chaussé de forts brodequins ferrés et avait, suspendu à son poignet par une courroie, un bâton comme en ont les bouviers. N'eussent été ses mains petites et sans rugosités, on l'aurait pris volontiers pour un de ces maquignons qui courent, pendant toute l'année, les foires du pays normand.

Ses cheveux, ébouriffés sur un front bas, étaient presque blancs ; mais un observateur un peu attentif se serait facilement aperçu que cet individu portait une perruque.

– Pardon, excuse, dit-il d'une grosse voie de campagnard et avec obséquiosité, n'êtes-vous pas M. Clavière, le sous-préfet ?

– Oui, je suis le sous-préfet ; que me voulez-vous ? Qu'avez-vous à me dire ?

– Monsieur le sous-préfet, pardon, excuse…

Le jeune homme fronçait les sourcils ; il trouvait à cet individu une figure étrange, qui lui déplaisait.

– Monsieur, reprit-il, d'un ton sec, je ne donne pas audience dans la rue ou au milieu d'une promenade publique ; c'est à la sous-préfecture que je reçois les personnes qui ont à me parler.

– Je le sais, monsieur le sous-préfet.

– Eh bien ! venez demain.

– Je ne suis pas d'Avranches, monsieur le sous-préfet, et il faut que je prenne le train dans une heure pour me rendre à Vire. Je suis allé à la sous-préfecture où l'on m'a dit que vous ne receviez jamais le dimanche après midi, et comme j'ai appris que vous étiez au Jardin public, je suis venu…

– Allons, parlez ! qu'avez-vous à me dire ?

Je n'ai rien à vous dire, monsieur le sous préfet, mais seulement ceci à vous remettre.

L'inconnu avait tiré de sa poche un long pli cacheté qu'il présentait au jeune homme.

– Qu'est-ce que cela ? demanda André.

– Des papiers qui intéresseront beaucoup monsieur le sous-préfet d'Avranches.

Le jeune homme prit le pli et lut sur l'enveloppe :

« À MONSIEUR ANDRÉ CLAVIÈRE,

sous-préfet d'Avranches. »

L'inconnu allait s'éloigner, André l'arrêta.

– Vous savez ce que contiennent ces papiers ? demanda-t-il.

– Sans doute, puisque je suis certain qu'ils intéresseront vivement monsieur le sous-préfet.

– De quoi traitent-ils ?



L'inconnu avait tiré de sa poche un long pli cacheté qu'il présentait au jeune homme. (P. 1269.)

– Je veux en laisser la surprise tout entière à monsieur le sous-préfet. Vous lirez ce précieux document avec attention, seul, dans le silence de votre cabinet, et vous apprendrez des

choses que vous ne soupçonnez pas et qu'il est nécessaire que vous sachiez.

Sur ces mots, l'homme salua, toujours obséquieusement, et s'éloigna d'un pas rapide, voulant prouver que, ainsi qu'il l'avait dit, il était très pressé par l'heure du train.

André Clavière eut un sourire dédaigneux, haussa les épaules et murmura, en glissant le pli dans la poche de sa redingote :

– Quelque dénonciation anonyme, comme deux ou trois que j'ai déjà reçues.

Et il se remit à la recherche de Charlotte Pinguet et de Julie Verrier, qu'il trouva, au bout de quelques instants, assises sur un banc, à l'entrée de la deuxième terrasse.

L'homme aux allures de maquignon s'était jeté dans une allée étroite, non moins solitaire que celle où il avait abordé le sous-préfet.

Évidemment, il cherchait à se dérober aux regards des promeneurs.

Mais un de ceux-ci, qui l'avait déjà rencontré et vu causer avec le sous-préfet, se trouva face à face avec lui au détour de l'allée.

Les deux regards se croisèrent, rapides comme l'éclair.

L'homme à la blouse bleue avait instinctivement porté la main à son chapeau, non pour saluer, mais pour l'enfoncer sur ses yeux. Puis il avait passé raide, continuant son chemin d'un pas encore plus pressé.

Quant au promeneur, il avait tressailli, et ses lèvres s'étaient crispées.

Les deux hommes s'étaient reconnus.

« – J'étais sûr de ne m'être pas trompé, murmura le promeneur, c'est bien lui ! Mais que fait-il ici ? Ah ! il se prépare à commettre une nouvelle lâcheté, une nouvelle infamie ! »

De son côté, quand il fut sorti du jardin, l'homme à la blouse se dit :

« – Lui, lui ici ! Qu'est-ce que cela signifie ? Ah çà ! est-ce qu'il saurait… Diable, diable ! voilà qui pourrait singulièrement brouiller mes cartes ! Heureusement, affublé comme je le suis, il est impossible qu'il m'ait reconnu. D'ailleurs il croit, comme tout le monde, que je suis depuis longtemps passé de vie à trépas. »

De retour à la sous-préfecture, André Clavière entra dans son cabinet afin de voir si des lettres n'étaient pas arrivées dans la journée. Il jeta sur son bureau le pli qui lui avait été remis par l'homme inconnu, en se disant :

« – Demain, je jetterai un coup d'œil là-dessus, si j'ai le temps. »

Le lendemain, il eut beaucoup de visites le matin et dans l'après-midi. Il ne songea pas au document qu'on lui avait dit si précieux et qu'il croyait sans aucune importance.

Le mardi, il eut à écrire plusieurs lettres, des signatures à donner, un volumineux dossier à examiner avant de l'envoyer à son préfet.

Le mercredi, sa journée fut également prise tout entière par des visites et diverses affaires pressées à expédier.

Ce fut seulement le jeudi, dans la matinée, que, se trouvant moins occupé par les affaires de la sous-préfecture, il pensa à la lettre de l'homme à la blouse bleue.

Il la retrouva sous une pile de dossiers et, tranquillement, il rompit le cachet de cire jaune qui portait l'empreinte d'une pièce de un franc.

Le papier déplié, André jeta un coup d'œil sur l'écriture, grosse, lourde, imitant la ronde, et qu'un expert n'aurait pas hésité à déclarer contrefaite.

Disons-le tout de suite, la langue française était gravement outragée dans cet écrit, émaillé, d'ailleurs, de nombreuses fautes d'orthographe. Mais de même que l'écriture était contrefaite, n'était-ce pas avec intention qu'on avait si peu respecté la langue et l'orthographe ?

Dès les premières lignes, le sous-préfet tressaillit et laissa échapper un oh ! de surprise.

L'écrit commençait ainsi :

« Il est des choses que M. André Clavière ignore, parce qu'on a cru devoir les lui cacher, mais que, dans son intérêt, il est nécessaire de lui faire connaître. Il pourra ainsi agir, dans certaines graves circonstances de la vie, en toute connaissance de cause, selon sa conscience et la délicatesse bien connue de ses sentiments. »

Après cet exorde, on racontait à André l'histoire de sa mère, dont il ne savait presque rien, et qu'il lut avec un intérêt et une émotion faciles à comprendre.

Il était dit comment Marie Sorel était venue à Paris, chez sa tante et marraine, qui lui avait appris son état de couturière. Celle-ci étant venue à mourir, Marie resta encore quelque temps avec son oncle, Joseph Gallot ; mais ne s'accordant pas avec cet homme, un ivrogne, un débauché, elle se sépara de lui brusquement et entra comme demoiselle de boutique dans une maison de confiserie.

Le récit s'arrêtait là, laissant avec intention une lacune, puis, s'adressant à André, il reprenait :

« M. André Clavière, jeune docteur en droit, à Paris depuis peu de temps, eut un duel dans lequel il fut blessé mortellement. Il épousa votre mère, Mlle Marie Sorel, le 17 mai de l'année 1862. Le mariage se fit in extremis, la veille même de la mort de M. André Clavière, devant le maire du dixième arrondissement de Paris. Mlle Marie Sorel avait pour témoins Me Mabillon, actuellement notaire honoraire, et M. le docteur Chevriot, aujourd'hui décédé.

« M. André Clavière laissait à sa veuve tout ce qu'il possédait. On ne saurait vous dire exactement quelle était la fortune de M. André Clavière ; mais elle était suffisante puisque, grâce à elle, votre mère a pu vivre, vous élever et vous faire faire toutes vos études.

« Peu de temps après son mariage, Mme Clavière partit pour le Midi ; elle s'installa à Cannes, et c'est dans cette ville que vous êtes né le 2 octobre 1862, moins de cinq mois après le mariage de votre mère. » – Oh ! oh ! fit encore le sous-préfet. Il était très pâle et tout frémissant.

Il eut un mouvement de colère et fut sur le point de mettre en pièces le papier révélateur ; mais il était irrésistiblement poussé à tout lire.

Les traits contractés et les dents serrées, il continua sa lecture :

« Ne croyez pas que M. André Clavière était l'amant de votre mère avant de l'épouser ; bien qu'ils se connussent depuis l'enfance, étant nés dans la même petite ville de Bourgogne, ils s'étaient revus trois jours seulement avant le duel.

« Vous n'êtes donc pas le fils d'André Clavière ; vous devez de porter son nom au mariage in extremis, qui vous a légitimé. Votre mère ne peut pas déclarer mensongère ou calomnieuse cette révélation qui vous est faite.

« On ne croit pas devoir vous faire connaître le nom de l'homme qui était l'amant de votre mère, et dont vous êtes le fils. On veut respecter sur ce point le silence que Mme Clavière a toujours gardé.

« Il vous sera facile de contrôler l'exactitude des renseignements qui vous sont donnés : vous aurez la date du mariage de votre mère à la mairie du dixième arrondissement, et la date de votre naissance sur le registre de l'état civil de la ville de Cannes. »

André froissa le papier dans ses mains et le rejeta sur le bureau avec colère et dégoût. Mais, hélas ! le coup était porté, et le malheureux jeune homme, pantelant, livide, se sentait écrasé comme si les murailles de la sous-préfecture se fussent écroulées sur lui.

Un instant, il se demanda s'il n'était pas halluciné, si ce n'était pas un horrible cauchemar. Le sang, affluant au cerveau, lui faisait éprouver la sensation de coups de marteau sur le crâne. La pensée lui échappait, et il put croire qu'il allait perdre subitement la raison.

Soudain, il laissa échapper un cri rauque, prit, sa tête à deux mains et, la serrant comme s'il eût voulu la broyer, il se mit à sangloter.

Mais était-ce vrai tout cela ? Est-ce que réellement il venait de lire cette accusation portée contre sa mère ? Il aurait voulu en douter ; mais l'odieux écrit était là, sous ses yeux, et il pouvait le relire.

Ainsi, il n'était pas le fils d'André Clavière dont, légalement, il portait le nom, par bénéfice du mariage de sa mère. André Clavière n'était pas son père ! Il était le fils d'un autre, d'un inconnu, et cet homme, dont il n'avait jamais entendu parler, cet homme avait été l'amant de sa mère ! Oh ! sa mère, sa mère !

Voyons, est-ce que c'était possible ?

Quoi ! avant son mariage, sa mère aurait été la maîtresse d'un individu quelconque ! Ah ! c'était à ne plus croire à rien, à douter de tout, c'était à devenir fou !

Mais si tout cela était faux ! Faux ? pourquoi le tromperait-on ? Pourquoi une aussi infâme calomnie ? Non, non, il n'en pouvait douter, c'était vrai.

D'ailleurs, le révélateur anonyme était précis, il citait les faits, indiquait les dates ; ce qu'il disait, il le savait bien, et en demandant qu'on contrôlât l'exactitude des choses qu'il révélait, il ne craignait pas d'être pris pour un calomniateur.

C'était vrai !… Ainsi étaient expliqués les tristesses de sa mère, ses habitudes casanières, son amour de l'isolement, les mystères de sa vie.

Oh ! sa mère ! sa mère qu'il vénérait, qu'il adorait, qu'il avait toujours respectée à l'égal d'une sainte, allait-il donc la mépriser, maintenant ! Oh ! non, non, jamais cela, jamais !

Et cependant, en dépit de lui-même, une amertume profonde se mêlait à sa grande affection pour cette mère qui, jusqu'à ce jour, avait été pour lui la femme incomparable, pour cette mère qu'il avait pour ainsi dire placée sur un piédestal, l'élevant ainsi au-dessus de toutes les autres femmes.

En s'abandonnant au débordement de ses pensées, le malheureux jeune homme sentait qu'il connaissait seulement les véritables et grandes douleurs du cœur et de l'âme.

Sa pensée se reporta brusquement sur Henriette de Mégrigny, cette douce jeune fille tant aimée aussi.

– Non, non, s'écria-t-il, je ne veux plus, je ne dois plus penser à elle ! Ah ! cette fois, tout est bien fini entre elle et moi, le fils d'un amant ! Tout se brise, tout se casse, tout s'effondre autour de moi ! Je me croyais quelque chose, et je ne suis rien ! Il me faut cacher ma honte, vivre à présent comme ma mère, dans la solitude et l'isolement.

Après un silence, employé à essuyer ses yeux, il reprit :

– Hier, j'avais encore toutes mes illusions ; nous avons reçu trois lettres de Paris, une de M. Beaugrand, une de Mme Beaugrand et l'autre… de Henriette… On parlait de mariage, de bonheur ! Dérision !… C'était hier ; aujourd'hui, j'ai toutes les désespérances !

Et dans l'explosion de sa douleur, il s'écria : « – Adieu, Henriette, chère Henriette, adieu. »

Au bout d’un instant, un peu plus calme, il se mit à réfléchir. Qu’allait-il faire ?

Il décida que, jusqu’à nouvel ordre, il ne parlerait de rien à sa mère.

Il aurait assez d’empire sur lui-même pour dissimuler son horrible souffrance, pour que ni dans ses yeux, ni sur son visage sa mère ne pût soupçonner ce qui se passait en lui.

Il savait la date de sa naissance ; sur ce point, il n’avait pas à contrôler l’exactitude du document dénonciateur ; mais il n’en était pas de même de la date du mariage de sa mère, mariage qui avait eu lieu, d’après l’écrit, la veille même de la mort d’André Clavière ; cela, on le lui avait soigneusement caché.

Tout en se disant que c’était prendre une peine bien inutile, il résolut d’écrire à la mairie du dixième arrondissement, afin qu’on voulût bien lui confirmer que M. André Clavière et Mlle Marie Sorel s’étaient mariés au hameau de la Jonchère le 17 mai 1862.

Immédiatement il écrivit la lettre au maire.

« – J’attendrai la réponse, se dit-il, et alors j’écrirai à Mme et à M. Beaugrand pour leur dire que je ne peux plus être l’époux de Mlle de Mégrigny.

XIII

LES LETTRES

André avait à redouter l'œil clairvoyant de sa mère, habituée depuis longtemps à lire dans les yeux de son fils ; mais avec cette puissance de volonté, dont il avait déjà donné des preuves, le jeune homme couvrit son visage, ainsi qu'il le voulait, d'un masque impénétrable.

Toutefois, habile comme elle l'était à saisir la pensée de son fils, à deviner ses impressions, la Dame en noir n'eut pas à l'observer longuement pour se convaincre qu'il avait quelque chose. Quoi ? André s'était composé une physionomie qui mettait en défaut, cette fois, la perspicacité de sa mère.

Aussi ne s'inquiéta-t-elle point. Elle mit « le quelque chose » sur le compte des affaires de la sous-préfecture qui n'étaient pas sans causer, parfois, de sérieuses préoccupations au jeune sous-préfet.

Dans les lettres reçues la veille, Mme Beaugrand annonçait à Mme Clavière et à son fils que son mari, sa fille et elle quittaient Paris pour s'installer dans leur chère résidence de Bresle.

Dans cette même lettre, Mme Beaugrand invitait Julie Verrier et Charlotte Pinguet à s'arrêter au château avant de rentrer à Paris. On les recevrait à Bresle avec tant de plaisir, et l'on serait si heureux de les avoir quelques jours !

– L’invitation est des plus gracieuses, et vous devez l’accepter, avait dit Mme Clavière aux deux femmes.

Et tout de suite il avait été répondu que Julie et Charlotte s’arrêteraient à Bresle où elles arriveraient le samedi soir, car elles étaient à la veille de quitter Avranches.

Le samedi, après le premier déjeuner, Mme Clavière conduisit ses amies à la gare. On s’embrassa une dernière fois, sur le marche-pied du wagon, en se promettant de se revoir dans le courant de l’été, peut-être même avant la fin du printemps.

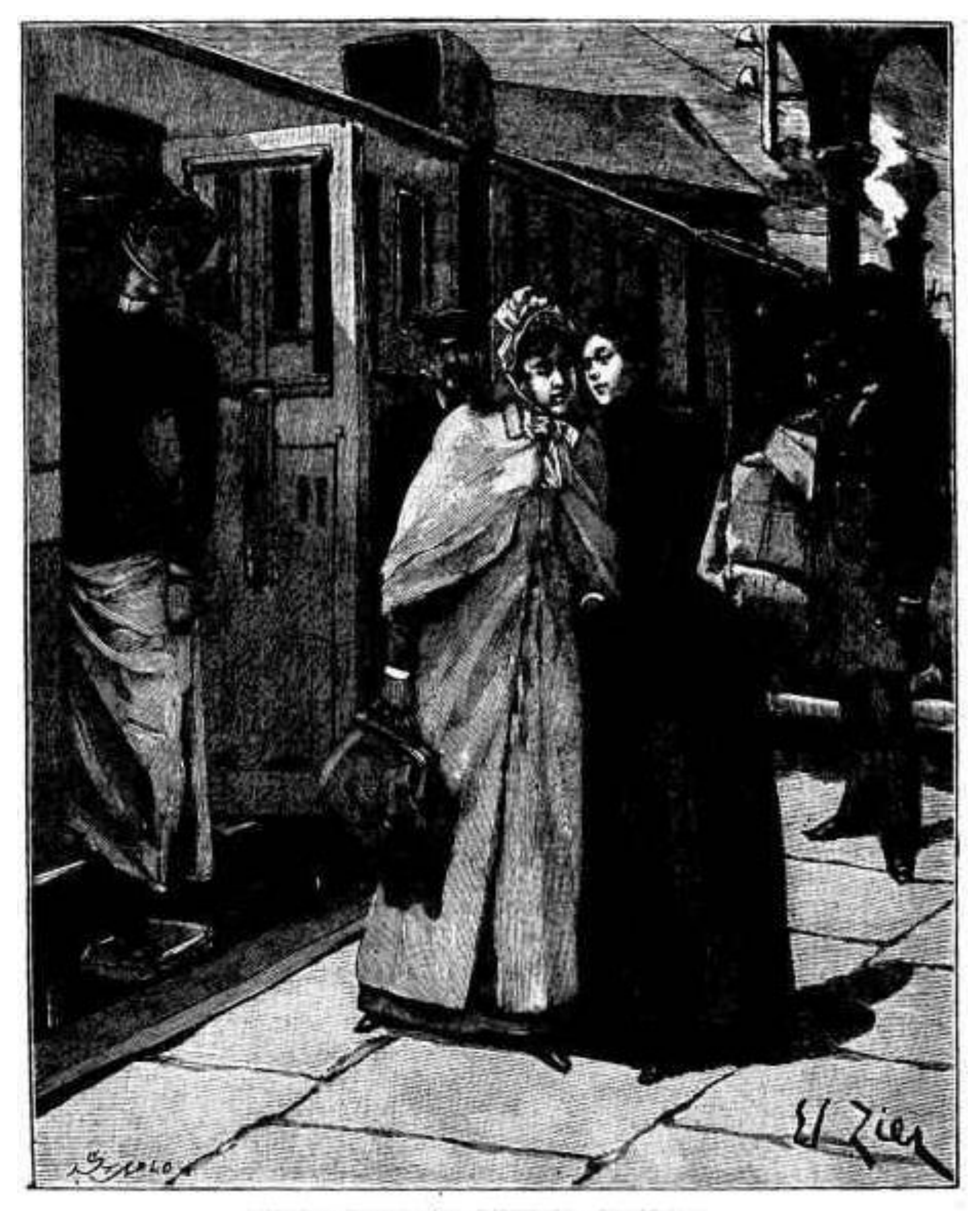
Après ces quinze jours passés avec ses amies, pendant lesquels elle était complètement sortie de ses habitudes, se donnant plus de mouvement et de distractions que dans toute une année, la Dame en noir se retrouvait seule. Mais elle ne s’effrayait pas de retomber dans le calme de son existence monotone. Nous savons combien elle chérissait la solitude.

Tout de suite après être rentrée chez elle, reprenant sa vie de tous les jours, elle se remit à ses occupations ordinaires.

Chez elle, depuis longtemps, tout était habitude. L’emploi de son temps était méthodique, réglé sur le cadran de la pendule. À moins qu’elle ne fût dérangée pour une cause quelconque, elle ne faisait jamais à une heure de la journée ce qu’elle devait faire à une autre.

On comprend que, sa vie ainsi ordonnée et n’étant jamais oisive, elle ait pu vivre pendant tant d’années sans que l’ennui du désœuvrement l’eût jamais saisie.

Le lendemain, à l'heure accoutumée, elle se rendit à l'église pour entendre la messe.



On s'embrassa une dernière fois... (P. 1276.)

Pendant la moitié de l'office, bien qu'elle pensât constamment à l'homme du pilier, elle tint sa tête baissée, paraissant plongée dans un pieux recueillement.

Elle s'était promis de vaincre sa curiosité et de ne pas jeter un regard de côté. Elle aurait bien voulu savoir cependant si, le personnage était là. Mais, se faisant violence, elle résistait au désir curieux.

Elle tint bon jusqu'à l'élévation. Alors, en redressant son buste et sa tête inclinée, elle tourna son regard vers le pilier.

Le personnage était là, et si vite qu'il se fût rejeté en arrière pour se dérober aux regards de la Dame en noir, elle avait eu le temps de voir son visage et de le reconnaître.

C'était le comte de Rosamont.

Elle ne fut pas beaucoup étonnée ; n'avait-elle pas pressenti, deviné que c'était lui ? Mais elle était troublée au point de ne plus savoir ce qu'elle faisait et d'oublier le lieu où elle se trouvait.

Au bout d'un instant, très pâle, extrêmement agitée, elle se leva et se dirigea vers la porte de l'église.

Beaucoup de personnes se disaient :

« – Il faut croire que la mère du sous-préfet vient de se trouver subitement indisposée. »

De sa place, derrière le pilier, M. de Rosamont, inquiet, suivit Mme Clavière des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'église. Alors il poussa un soupir et courba la tête.

Rentrée à la sous-préfecture, la Dame en noir se réfugia dans sa chambre où elle s'enferma. Elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, dans un fauteuil.

Elle laissa échapper un gémissement sourd, prit sa tête dans ses mains, et aussitôt ses larmes, trop longtemps contenues, coulèrent en abondance.

– Mais que me veut-il donc ? se disait-elle. Mon Dieu, est-ce que je n'ai pas déjà assez souffert à cause de lui ? Pourquoi ne m'a-t-il pas complètement oubliée ? Pourtant je n'ai rien fait, rien pour qu'il se souvienne de moi !

J'étais tranquille, je ne voyais plus rien de sombre dans l'avenir… Et maintenant… Ah ! j'étais trop heureuse !

André, dans son cabinet, était, lui aussi, dans un indescriptible état d'agitation.

Il avait reçu, le matin, en réponse à la sienne, une lettre de la mairie du dixième arrondissement de Paris.

Cette lettre lui disait que M. André Clavière, mortellement blessé dans un duel, avait épousé in extremis Mlle Marie Sorel, et que cette union avait eu lieu au hameau de la Jonchère, commune de la Celle-Saint-Cloud, le 17 mai de l'année 1862.

Ainsi, l'écrit anonyme, qui ne mentait pas sur ce point, devait également dire la vérité sur les autres points.

Et André était forcé de croire à tout ce qui lui avait été révélé : que M. André Clavière n'avait pas eu Marie Sorel pour maîtresse avant de l'épouser et que lui, le sous-préfet, était le fils d'un amant de sa mère, le fils d'un inconnu, dont il ne saurait jamais le nom.

Car, disons-le, André ne voulait pas le connaître, cet homme. Avant peu, certainement, il aurait une explication avec sa mère ; elle était inévitable ; mais il se jurait bien à lui-même de ne pas lui demander le nom de l'homme qui avait été son amant. Non, il ne voulait pas le savoir ce nom ; il ne voulait pas connaître son père !

Et, d'ailleurs, que lui importait cet homme ? Est-ce qu'il avait fait quelque chose pour lui ? Est-ce qu'il l'avait aimé ? Il ne lui devait rien, rien, rien ! Mais si cet homme pouvait lui inspirer un sentiment, ce ne pourrait être que celui du mépris et de la haine !

La haine ! il la sentait déjà en lui, en pensant que, parce qu'il était le fils de cet homme, il ne pouvait plus épouser Henriette de Mégrigny, que par lui tous ses rêves d'avenir étaient détruits, que sa vie était brisée !

Il se disait que, peut-être, il n'existait plus depuis longtemps ; mais le mal qu'il avait fait restait, il était là tout entier, dans le complet anéantissement de ses espérances, de son bonheur.

S'il était mort, il avait le droit de maudire sa mémoire, autant qu'il vénérait celle d'André Clavière, de cet homme dont sa mère lui avait si souvent parlé, dont il portait le nom respecté et dont il gardait pieusement le souvenir.

Nous connaissons la noble fierté d'André et l'exquise délicatesse de ses sentiments. Son devoir était tout tracé : il devait renoncer à Mlle de Mégrigny et en informer immédiatement M. et Mme Beaugrand.

Ah ! il souffrait horriblement, et elle lui coûtait à écrire, cette lettre, qui allait frapper si cruellement celle qu'il aimait.

Cependant, aucune hésitation ne le retenait. Le devoir était là, il fallait faire son devoir.

Il poussa un long soupir, prit sa plume et écrivit d'une main assez ferme :

« Madame et Monsieur,

« Nul ne peut compter sur l'avenir, qui n'a, trop souvent, que de fausses promesses, et il est des êtres que la fatalité a marqué, dès leur naissance, d'un stigmate ineffaçable, à la vue duquel le bonheur s'enfuit, dès qu'on croit pouvoir le saisir.

« Je suis un de ces êtres dont la destinée est fatale et à qui tout espoir de bonheur est refusé.

« Je subis, résigné, les dures épreuves de la vie, et j'ai au moins la satisfaction de trouver en moi assez de force pour ne pas tomber dans le découragement qui brise la volonté, anéantit les facultés intellectuelles et met le désespoir dans l'âme.

« Tout en pleurant sur des illusions disparues, je me raidis, je me raisonne, et me dis que, puisque mon sort est tel que le Maître de tout l'a voulu, je dois l'accepter sans murmure.

« Un obstacle que, cette fois, rien ne peut détruire, se dresse entre Mlle de Mégrigny et moi ; mon devoir m'ordonne de renoncer à elle ; n'ayant plus aucun droit au bonheur, à toutes les félicités que j'avais rêvées, j'accomplis mon devoir.

« Ah ! ce n'est pas sans une douleur profonde que je vois mes plus chères espérances m'abandonner, et l'on ne saura jamais tout ce qu'il y a d'amertume dans mon cœur.

« Monsieur Beaugrand m'a dit plus d'une fois :

« André, soyez toujours l'homme du devoir. »

« Je me souviens de vos paroles, monsieur, et le devoir qui me guide en ce moment, sera toujours là pour diriger ma conduite dans tous les actes de ma vie.

« Je n'oublierai jamais aucun des précieux conseils que vous m'avez donnés et que j'ai respectueusement écoutés.

« Je n'oublierai jamais également les nombreux témoignages d'amitié que j'ai reçus de vous et de Mme Beaugrand. Ce souvenir sera un adoucissement à ma peine.

« Je présente mes respectueux hommages à Mlle de Mégrigny.

« Et je vous prie de croire toujours, madame et monsieur, à l'expression sincère de mes sentiments de profond respect et de vive reconnaissance.

« André Clavière. »

Cette lettre, mise dans une enveloppe, fut aussitôt portée au bureau de poste, en même temps que plusieurs autres, par le garçon de bureau chargé de ce service.

Alors le jeune sous-préfet se sentit relativement plus tranquille. Il avait fait son devoir, sa conscience était soulagée.

Mais sa poitrine était toujours pleine de sanglots et ses yeux humides de larmes.

La tête dans ses mains, il s'absorba dans une longue et douloureuse méditation.

Midi était sonnée. Il avait oublié l’heure. Louise vint frapper à la porte du cabinet. André sursauta, comme brusquement réveillé.

– Que me veut-on ? demanda-t-il.

Sans ouvrir la porte, Louise répondit :

– Il est plus de midi, et madame attend monsieur pour déjeuner.

– C’est bien, Louise, merci, je vous suis.

André se leva, essuya sa figure devant une glace, donnai un coup de peigne à ses cheveux ébouriffés, et se rendit à la salle à manger où sa mère, debout, l’attendait.

– Tu avais donc beaucoup de travail, ce matin ? lui dit-elle.

– Oui, ma mère, beaucoup.

Ils se mirent à table, en face l’un de l’autre, comme d’habitude.

Ils déjeunèrent presque silencieusement, ne se regardant qu’à la dérobée. Ils étaient également contraints ; pour la première fois, ils se sentaient gênés en présence l’un de l’autre. Peut-être du côté d’André à l’égard de sa mère, y avait-il déjà comme un sentiment de défiance.

Le jeune homme ne remarqua point que sa mère était anxieuse, ni l’altération de ses traits ; mais la Dame en noir avait vu tout de suite que son fils était tourmenté par quelque sombre pensée.

Cependant la pauvre mère n'osa pas l'interroger, dans la crainte que lui-même ne lui adressât des questions embarrassantes auxquelles elle n'aurait pas su répondre.

Après le café, André se leva.

– Je ne l'ai jamais vu ainsi, pensa Mme Clavière.

Après un instant d'hésitation :

– Est-ce que tu ne vas pas fumer ton cigare auprès de moi ? dit-elle.

– Non, répondit-il, j'ai à voir le président du tribunal.

C'était un prétexte pour s'en aller. Il éprouvait le besoin de s'isoler, d'être au grand air. Il allait sortir de la ville et, cherchant les sentiers déserts, faire une promenade dans les champs.

Il mit un baiser sur le front de sa mère et partit.

La Dame en noir poussa un long soupir.

– Ce n'était pas ainsi qu'il m'embrassait autrefois et il n'y a pas longtemps encore, murmura-t-elle.

Des larmes roulaient dans ses yeux.

– Ah ! je le sens ! s'écria-t-elle, un nouveau malheur plane au-dessus de nos têtes.

Et pourtant, ajouta-t-elle, M. de Rosamont ne peut vouloir du mal ni à lui, ni à moi ! Ah ! je suis à ce point troublée, que tout m'apparaît aujourd'hui sous un aspect lugubre !

Le comte de Rosamont ! Mon Dieu, mon Dieu, mais pourquoi est-il dans cette ville ? Quel projet médite-t-il

donc ? Non, non, je ne peux pas vivre dans cet état d'agitation, en proie à une pareille anxiété. Dois-je me condamner à rester enfermée chez moi ? Eh bien ! soit, je ne sortirai plus de cet appartement, je n'irai plus à l'église, ni nulle part. Comme cela, peut-être comprendra-t-il que sa présence à Avranches m'effraye, et se décidera-t-il à quitter la ville.

Elle resta plongée dans ses réflexions jusqu'à trois heures.

Alors, Louise lui annonça la visite d'une dame qui venait s'informer de sa santé.

La visiteuse, qu'elle ne pouvait se dispenser de recevoir, l'occupa à causer jusqu'à quatre heures. Cela avait fait diversion à ses pensées.

Quelques instants après le départ de la dame, Louise reparut dans le salon, apportant une lettre.

Mme Clavière la prit et, les yeux sur l'enveloppe :

– Mais, fit-elle, cette lettre n'est pas venue par la poste.

– Elle a été remise tout à l'heure chez la concierge par un garçon d'hôtel.

La Dame en noir ne put s'empêcher de tressaillir.

– C'est bien, Louise, je vous remercie, dit-elle.

La femme de chambre se retira.

– Comme mon cœur bat ! murmura Mme Clavière. Ah ! c'est que je devine qui a écrit cette lettre !



Mais, fit-elle, cette lettre n'est pas venue par la poste. (P. 1283.)

Elle resta un instant hésitante, puis se redressant brusquement, elle déchira l'enveloppe d'une main fiévreuse.

Elle ne s’était pas trompée, la lettre était du comte de Rosamont. Il écrivait :

« Madame,

« Ce matin, à l’église, vous m’avez reconnu, malgré le soin que je mettais, à dissimuler ma présence ; vous voudrez bien me pardonner l’incognito que j’ai gardé vis-à-vis de vous et de tout le monde depuis deux mois que je suis à Avranches.

« Pourquoi, jusqu’à ce jour, me suis-je seulement contenté de vous voir lorsque l’occasion m’en était donnée ? Pourquoi, pendant si longtemps, me suis je dérobé à vos regards ? Eh bien ! je dois vous faire cet aveu, j’avais peur de paraître devant vous, tout en me reprochant sévèrement de jouer un rôle peu digne de vous et de moi.

« J’ose espérer que vous ne m’en voudrez pas de mon manque de hardiesse.

« Ce que j’aurais dû faire, dès le lendemain de mon arrivée dans cette ville, je le comprends maintenant, c’était de vous écrire cette lettre, que je vous adresse aujourd’hui, pour vous prier de vouloir bien m’accorder un entretien, soit chez vous à la sous-préfecture, ou dans tout autre lieu qu’il vous plaira de me désigner.

« C’est une grâce que je sollicite, ne me la refusez pas.

« Je n’ai pas besoin de vous annoncer que j’ai beaucoup de choses à vous dire, vous le pensez bien.

« Je vais attendre anxieusement votre réponse ; ah ! je vous en supplie, qu’elle soit favorable !

« Je suis malheureux aujourd'hui, faites que je ne sois pas demain un désespéré.

« Je loge à l'Hôtel de France sous le nom de Jean Raymond.

« Croyez, madame, à mes sentiments de profond respect et d'entier dévouement.

« Maxime de Rosamont. »

Toute tremblante en lisant les premières lignes, la Dame en noir s'était rendue maîtresse de son émotion avant d'arriver à la fin de la lettre. Elle relut cette phrase, qui l'avait surtout frappée :

« Je suis malheureux aujourd'hui, faites que je ne sois pas demain un désespéré ! »

Puis, le papier entre les doigts, elle demeura assez longtemps rêveuse.

Sans aucun doute, des sentiments, les uns opposés aux autres, s'agitaient en elle. Allait-elle faire taire ceux-ci et obéir aux autres ? Son hésitation était grande.

Soudain elle se redressa, les yeux brillants.

– Eh bien, soit, prononça-t-elle d'une voix grave, je le verrai et l'entendrai ; comme cela, je saurai tout de suite ce qu'il me veut ; oui, oui, j'aime mieux cela.

Elle passa dans sa chambre pour écrire sa réponse. La voici :

« Monsieur le comte,

« Vous avez, dites-vous, beaucoup de choses à me dire ; mais je ne vois pas bien quel pourra être le sujet de l'entretien que vous désirez avoir avec moi. J'aurai l'honneur de vous recevoir demain lundi à trois heures.

« Puisque vous vous faites appeler à Avranches Jean Raymond, c'est sous ce nom que je vous prie de vouloir bien vous présenter à la sous-préfecture.

« Recevez mes salutations.

« Marie Clavière. »

Sur l'enveloppe elle écrivit :

« M. Jean Raymond, à l'Hôtel de France. »

Son billet fermé, elle rentra dans le salon et sonna Louise, qui parut aussitôt.

– Tenez, Louise, dit-elle, je vous prie de porter vous-même ce billet à l'Hôtel de France.

– Oui, madame, tout de suite.

– Et, maintenant, se dit la Dame en noir restée seule, je n'ai plus qu'à me préparer à recevoir M. de Rosamont.

Louise ne tarda pas à revenir. Elle dit à sa maîtresse :

– Madame, j'ai porté votre lettre ; elle a été immédiatement remise à la personne.

– Cette personne, M. Jean Raymond, a à me parler ; il viendra ici demain, à trois heures ; dès qu'il arrivera, vous le ferez entrer dans le petit salon et vous viendrez me prévenir.

– Bien, madame.

À présent, la Dame en noir se trouvait moins inquiète et par suite plus calme, comme si les allures mystérieuses du comte eussent été ce qui l'avait surtout effrayée.

Le soir, André se montra aussi avec une physionomie moins tourmentée, ce qui fit penser à sa mère qu'il s'était débarrassé, au moins en partie, des choses soucieuses qui le préoccupaient.

La promenade du jeune homme avait eu cela de bon de calmer un peu l'irritation de ses nerfs et de faire disparaître le trouble de son esprit, ce qui lui permettait de mieux s'observer et d'avoir plus d'empire sur lui-même. Il ne voulait pas laisser deviner qu'il souffrait.

Ne s'était-il pas promis de ne rien dire à sa mère, jusqu'au jour où elle-même provoquerait une explication, dont il ne voulait à aucun prix prendre l'initiative ?

Comme cette soirée du dimanche, la matinée du lendemain se passa sans incident.

À deux heures, André ayant quitté sa mère pour reprendre son travail, celle-ci alla s'enfermer dans sa chambre.

Vainement elle se disait : Je veux être calme ; son agitation inquiète l'avait reprise, et son cœur battait maintenant à se briser.

Trois heures sonnèrent à la pendule.

Mme Clavière bondit sur ses jambes, comme effarée.

Elle resta debout, les mains fortement appuyées sur son cœur, et les yeux fixés sur la porte.

Louise la trouva dans cette attitude quand elle vint lui dire :

– M. Jean Raymond attend madame dans le petit salon.

Sans rien dire, la Dame en noir ouvrit une porte, traversa un cabinet, ouvrit une seconde porte et pénétra dans le petit salon.

XIV

L'ANCIEN AMANT

Madame Clavière avait fait si peu de bruit en entrant que M. de Rosamont, qui, d'ailleurs, tournait le dos à la porte, n'avait rien entendu.

Il est vrai que, debout, tenant encore son chapeau à la main, il était absorbé dans la contemplation d'un portrait d'André, très ressemblant, peint par Édouard Lebel, à son retour d'Italie.

La Dame en noir attendit quelques instants, puis voyant que le comte ne se doutait pas de sa présence, elle prononça doucement ces mots :

– Monsieur le comte ?

Celui-ci se retourna vivement et s'inclina respectueusement devant la mère du sous-préfet.

Il était très pâle et tout tremblant.

– Madame, dit-il, je vous demande pardon : je m'étais oublié à regarder ce portrait de… votre fils.

De la main, Mme Clavière indiqua un siège.

Le comte posa son chapeau sur le guéridon et s'assit dans le fauteuil désigné.

– Monsieur le comte, dit Mme Clavière, en prenant place dans un autre fauteuil, vous m'avez demandé de vous recevoir et je n'ai pas cru devoir me refuser à cette entrevue…

– Vous avez compris que vous pouviez me pousser au désespoir, interrompit vivement M. de Rosamont.

– Non, je n'ai pas compris cela, attendu que je ne puis exercer aucune action sur votre existence.

– Ah ! vous pensez cela ! exclama-t-il.

– J'ai consenti à vous recevoir, monsieur le comte, parce que – je n'ai pas à vous le cacher – votre présence dans cette ville me causait de mortelles inquiétudes ; j'ai accédé à votre désir avec l'espoir que, comprenant mes angoisses, vous y mettriez un terme.

– Oh ! je ne veux pas être pour vous une cause de tourment, et je vous le dis en toute sincérité, je ne voudrais pas, au prix même de ma vie, vous voir encore souffrir par moi. Mais n'est-ce donc pas d'hier seulement que vous me savez à Avranches ?

– Il y a quinze jours, j'étais à l'église avec deux de mes amies, venues de Paris pour passer ici une quinzaine. L'une d'elles vous a remarqué et m'a parlé d'un monsieur qui, se dissimulant contre un pilier, attachait ses yeux sur moi avec une persistance qui l'avait fort étonnée.

Je ne fis pas, alors, grande attention à ses paroles. Dans la semaine, nous fîmes une promenade au Mont-Saint-Michel, et mon amie Charlotte Pinguet, dont peut-être vous vous rappelez le nom…

– Je me souviens : Charlotte Pinguet, qui était modiste rue de la Chaussée-d'Antin.

– Oui, monsieur le comte. Eh bien ! comme nous venions d'entrer dans la salle de l'abbaye, dite des Chevaliers, Charlotte vous aperçut et vous reconnut au moment où vous alliez disparaître par une porte conduisant à une crypte souterraine.

« – C'est lui, le monsieur de l'église », me dit-elle.

– Cette fois, je fus fort troublée, et je pensai tout de suite que le mystérieux personnage pouvait être le comte de Rosamont.

C'est que j'avais reçu, le matin même, une lettre de la supérieure de la maison de Boulogne, m'apprenant la visite que vous aviez faite à cet établissement consacré aux enfants abandonnés.

Du reste, j'interrogeai mon amie, et le portrait qu'elle me fit de l'inconnu ne me laissa plus aucun doute.

Depuis, je n'ai pas cessé un instant de me demander pourquoi vous étiez venu à Avranches ; j'ai passé par toutes les transes ; je pourrais ajouter que depuis cette promenade au Mont-Saint-Michel, je n'ai pas vécu.

– Oh !

– Je voyais ma tranquillité et celle de mon fils menacées.

– Vous me donniez des intentions que je n'ai point.

– Votre présence dans la ville me permettait de tout supposer. Cependant j'étais parvenue à me rassurer, en me

disant que, probablement, vous aviez quitté Avranches pour retourner à Paris, lorsque hier…

– Vous m'avez vu contre le pilier et reconnu.

Cette lettre de la supérieure de la Maison maternelle, que vous avez reçue, vous parle-t-elle seulement de ma visite à l'établissement ?

– Elle m'a appris que vous aviez assez longuement interrogé la mère Agathe au sujet d'un ancien pensionnaire de la maison.

– Pourquoi ne dites-vous pas au sujet d'André Clavière ? Vous savez bien que c'est en pensant uniquement à lui et à vous que je suis allé à la Maison maternelle. Est-ce là tout ce que vous a dit la supérieure ?

– J'ai su par elle que vous aviez eu la douleur de perdre Mme la comtesse de Rosamont.

– Oui, la comtesse de Rosamont n'est plus.

– Ah ! c'était une noble femme !

– Bien que la connaissant peu, vous aviez su la juger. Elle-même avait pu vous apprécier dans cette circonstance où vous vous êtes rencontrées ; quand, à son lit de mort, elle m'a parlé de vous et… de votre fils, c'est l'éloge d'une mère admirable qu'elle m'a fait.

Vous avez certainement compris, en apprenant ma visite à l'établissement hospitalier de Boulogne, que la comtesse, avant de mourir, m'avait rapporté, tout entière, la conversation qu'elle a eue avec vous lorsque, s'étant subitement prise d'affection pour le petit André, elle voulut en faire son enfant d'adoption.

– Oui, monsieur le comte, j'ai compris que Mme la comtesse de Rosamont vous avait révélé des choses que j'avais été forcée de lui faire connaître.

– C'était votre secret, madame ; la comtesse a considéré comme un devoir de me le confier.

– Un devoir, monsieur le comte ?

– Oui, le devoir d'une honnête femme, d'une femme de cœur. Oh ! elle ne m'a pas dit ce que je devais faire, s'en rapportant aux conseils que me donnerait ma conscience. Elle a pensé que le comte de Rosamont avait mal agi à une époque, qu'il y avait une tache à son honneur, et qu'il devait une réparation à la mère et au fils.

– Une réparation ! exclama la Dame en noir.

– Oui, madame, le mal que Lucien Gervois a fait doit être réparé par Maxime de Rosamont.

– Comment entendez-vous cela ! monsieur le comte ?

– C'est pour vous le dire que j'ai sollicité cet entretien.

– Mais je ne demande rien, monsieur, rien !

– Je sais que vous avez pardonné ; mais cela ne me suffit pas.

– J'ai pardonné, c'est vrai ; j'ai oublié et ne veux plus me souvenir, que voulez-vous donc de plus ?

Le comte secoua tristement la tête.

– Je me souviens, moi, prononça-t-il d'une voix vibrante d'émotion.

La Dame en noir était visiblement troublée.

Après un court silence, le comte reprit :

– Madame, vous m'avez dit que ma présence dans cette ville vous avait causé de mortelles inquiétudes ; mais vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous étiez si inquiète parce que vous me saviez à Avranches.

– Mais, répondit-elle, je vous ai dit que je voyais ma tranquillité et celle de mon fils menacées.

– Comment ? En quoi ?

– Ne connaissant pas vos intentions…

– Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, vous ne pouviez les supposer que bonnes.

– Oui, c'est vrai ; mais quand une mère tremble pour le repos de son enfant, est-ce qu'elle peut raisonner ?

– Pourtant, je ne vois point…

– Ah ! vous ne comprenez pas !

– Je ne comprends pas, mais je demande à comprendre.

– Eh bien, monsieur le comte, puisqu'il faut vous le dire, mon fils ne sait rien ou presque rien de mon douloureux passé.

– Ainsi, vous avez pu lui cacher…

– Tout ce qui aurait pu me faire rougir devant lui. Il se croit le fils d'André Clavière ; il ignore que celui dont il porte le nom m'a épousée la veille de sa mort, uniquement pour le légitimer ; enfin, il ne sait pas que sa mère a eu un amant !

– Ah ! pauvre mère, fit le comte d'une voix oppressée, je comprends, je comprends !

– Oh ! oui, vous comprenez que s'il apprenait…

– Un jour, cependant, vous devrez lui faire connaître ce que vous lui avez caché jusqu'à présent.

– Pourquoi le devrai-je ?

– Parce que, selon moi, c'est par vous que cette révélation doit lui être faite. Il doit, je le sais, épouser dans quelques mois Mlle Henriette de Mégrigny.

– Eh bien ?

– Il aura alors sous les yeux son acte de naissance, l'acte de décès de M. André Clavière et la date de votre mariage ; forcément, par le rapprochement des dates, il découvrira qu'il est né quatre mois après le mariage et le décès de celui qu'il croit son père.

– J'ai déjà beaucoup songé à cela, monsieur le comte.

– Que répondrez-vous à votre fils, quand il vous interrogera à ce sujet ?

– Je connais André, il ne m'interrogera pas ! Il se dira que sa mère a été la maîtresse d'André Clavière avant de se marier, et il ne cherchera pas plus loin.

– Et s'il apprend la vérité, s'il découvre que M. André Clavière n'a pas été votre amant avant de vous épouser ?

– Comment découvrirait-il cela ? Ce secret n'est connu que de vous et de moi et de quelques autres personnes dont je suis sûre comme de moi-même : M. Mabillon, notaire honoraire, M. Philippe Beaugrand, M. Edmond Joubert, M. Charles Balley, médecin militaire et mon amie Charlotte

Pinguet. Et parmi ces personnes, MM. Beaugrand et Joubert savent seuls ce qu'a été pour moi le comte de Rosamont.

– Assurément, vous pouvez compter sur l'entière discrétion de vos amis ; mais il peut se faire que ce secret soit connu d'une ou plusieurs autres personnes auxquelles vous ne pensez pas.

– C'est impossible ! s'écria la Dame en noir avec effarement.

Le comte resta un instant silencieux, comme hésitant ; puis il reprit :

– Ne pensons pas, en ce moment, à une révélation qui pourrait être faite à votre fils, laquelle serait l'action absolument odieuse d'un misérable. Donc, laissons cela.

– Oui, oui, laissons cela !

– Voyons, madame, reprit le comte d'une voix mal assurée, qu'auriez-vous donc tant à redouter si vous-même appreniez à votre fils la vérité, toute la vérité ?

– Ce que j'aurais à redouter ? Ah ! mon Dieu !… Est-ce qu'une mère peut dire à son fils, quand c'est un homme comme André, est-ce qu'elle peut lui dire qu'elle a été… Ah ! je n'en aurais pas la force et je mourrais de honte et de douleur à ses pieds ! Non, non, jamais cela, jamais, jamais !

– Si vous m'y autorisiez, moi-même je pourrais l'instruire…

– Vous ! vous ! s'écria-t-elle avec une sorte d'épouvante.

– Il est telle circonstance dans la vie, répondit-il, où il est nécessaire de prendre une détermination, si pénible qu'elle soit.

– Quoi, vous oseriez !…

– On doit tout oser, quand il le faut.

– Quand il le faut ! répéta la Dame en noir comme un écho.

Elle eut un frémissement et regarda le comte avec une anxiété poignante.

– Madame, dit M. de Rosamont d'un ton presque solennel, veuillez, je vous prie, m'écouter avec toute votre attention : en sollicitant cette entrevue, que vous avez bien voulu m'accorder, je ne vous ai pas dit, je ne le pouvais pas dans une lettre – pourquoi je tenais tant à causer avec vous. Tout à l'heure vous disiez que vous ne pouviez exercer aucune action sur mon existence, vous vous trompiez ; cette existence est, maintenant, dépendante de votre volonté, elle sera ce que vous la ferez, heureuse ou malheureuse.

– Monsieur le comte !…

– Heureuse, oui, ou malheureuse, pour ne pas dire désespérée.

– Mais…

– Je vous en prie, laissez-moi continuer. Je ne veux pas vous parler du passé : ce serait réveiller des souvenirs extrêmement pénibles. Les reproches que vous avez le droit de m'adresser, je me les suis faits moi-même, et certainement avec plus de violence que s'ils étaient venus de vous.

Je reviens au sentiment auquel a obéi la comtesse de Rosamont quand elle m'a révélé ce secret que vous avez toujours si obstinément gardé. Eh bien, oui, madame, la comtesse a pensé que le comte de Rosamont devait une réparation à la mère et au fils.

– Monsieur le comte, répliqua gravement la Dame en noir, la mère n'exige aucune réparation et vous ne devez rien à son fils.

– Mais vous ne comprenez donc pas que c'est seulement dans cette réparation que le comte de Rosamont retrouvera la tranquillité qu'il n'a plus… en rentrant en paix avec sa conscience ?

Mme Clavière ne put s'empêcher de tressaillir.

Et comme elle restait silencieuse, le comte continua :

– André Clavière, votre fils, est légalement le fils de votre mari ; la loi n'a pas à voir s'il est né du mariage ou en dehors ; mais vous reconnaissez qu'il n'est pas, par le sang, le fils de M. André Clavière.

– Je le reconnais devant vous, monsieur le comte.

– Et vous ne niez pas que je sois son père ?

– Est-ce que je puis nier la vérité ? Mais, de grâce, monsieur le comte, où voulez-vous en venir ?

– À la réparation que je vous dois à tous deux et qui, pour être digne de vous et de moi, sera aussi complète et aussi éclatante que possible.

– Ah ! s'écria-t-elle, éperdue, je crois comprendre.

– Oui, madame, oui, vous comprenez… Ai-je donc autre chose à faire qu'à vous offrir mon nom et à vous supplier de l'accepter ?

La Dame en noir était sous le coup d'une émotion indicible. Elle voulut répondre, la voix lui manqua.

– Malheureusement, poursuivit le comte, je ne peux pas, en vous épousant, reconnaître André Clavière comme mon fils ; mais il me sera possible, après le mariage, par un acte d'adoption et une décision du tribunal civil, de lui transmettre le titre et le nom de comte de Rosamont. J'obtiendrai cela d'autant plus facilement que je suis le dernier et unique descendant de ma race, et que je n'ai plus que quelques parents très éloignés du côté de ma mère.

Maintenant, madame, j'attends, très anxieux, votre réponse.

Un pli amer se dessina sur les lèvres de la Dame en noir, et elle secoua douloureusement la tête :

– Ah ! songez-y ! s'écria M. de Rosamont, vos paroles vont mettre la joie dans mon âme ou me plonger dans un sombre désespoir.

Mme Clavière laissa échapper une plainte, passa la main sur son front et, après un pénible effort, répondit d'une voix oppressée :

– Monsieur le comte, vous me soumettez à une des plus cruelles épreuves de ma vie ; et, pourtant, Dieu sait si elles ont été nombreuses et douloureuses celles que j'ai déjà subies !… Oh ! je rends hommage à la générosité et à la délicatesse de vos sentiments ; mais ce que vous demandez, ce que vous espérez, est impossible.

– Impossible, dites-vous ?

– Oui, monsieur le comte, impossible…

– Oh !

– Je ne suis plus Marie Sorel, je suis la veuve d'André Clavière ; je n'ai plus dix-huit ans, j'en ai quarante-cinq, et si j'ai conservé une apparence de jeunesse, qui rappelle un peu ce que j'étais autrefois, le malheur et des inquiétudes de toutes sortes, sans cesse renaissantes, m'ont singulièrement vieillie ; j'ai constamment vécu comme je vis dans cette ville, très retirée, presque dans l'isolement ; je me suis habituée à cette existence, elle m'est chère et je n'y veux rien changer.

Ce n'est pas à mon âge, n'ayant plus d'illusions qu'au sujet de mon fils, que je puis devenir ambitieuse pour moi-même, et ce n'est pas d'une pauvre femme comme moi qu'on peut faire une comtesse.

Je n'ai pas à vous parler du noble caractère de celui qui fut mon mari pendant quelques heures, de ses sentiments généreux, de son grand cœur ; non pour que je fusse son héritière, car il avait fait son testament en ma faveur avant le duel fatal, me sachant enceinte du comte de Rosamont, qui venait de se marier, il m'a épousée pour que mon enfant eût un père et un nom.

– Oui, oui, M. Clavière a été admirable.

– Eh bien, monsieur le comte, dans mon admiration, dans mon enthousiasme pour cet homme, pour ce mort, j'ai fait un serment.

– Un serment !

– Sentant bien que je devais renoncer pour toujours aux joies de ce monde, j'ai juré de rester fidèle à la mémoire de mon grand mort, d'honorer ainsi le nom qu'il m'a donné et de consacrer ma vie tout entière à mon enfant.

– Mais c'est surtout de votre enfant, de votre fils qu'il s'agit. Un serment comme celui dont vous parlez ne saurait lier…

– Certaines femmes peut-être, moi, c'est différent, répliqua vivement Mme Clavière.

À son tour, le comte était fort troublé.

– Si vous n'avez pour vous aucune ambition, reprit-il, il faut bien que vous en ayez pour votre fils.

– Oui, certes, répondit-elle, les yeux étincelants, je suis ambitieuse pour mon fils, très ambitieuse même, et je compte bien qu'il rendra assez de services à son pays pour arriver à une haute position.

– Ne croyez-vous pas que pour arriver à cette haute position, le titre, le nom et la fortune que je lui offre l'aideraient puissamment ?

– Pardon, monsieur le comte, Mme la comtesse de Rosamont ne vous a-t-elle donc point parlé de ma fortune ou plutôt de celle d'André ?

– Il n'a pas été question de cela entre nous.

– Eh bien, monsieur le comte, André Clavière, mon fils, possède une fortune qui dépasse actuellement vingt-cinq millions !

M. de Rosamont fit un bond sur son siège, et ouvrant de grands yeux ahuris :

– Quoi ! s'écria-t-il, il a une fortune royale, et il n'est qu'un pauvre petit sous-préfet !

– On est toujours petit avant de devenir grand, répondit doucement la Dame en noir.

Puis s'animant et avec une sorte d'orgueil :

– J'ai élevé mon fils dans l'ignorance de sa fortune, afin qu'il comprit mieux que tout homme doit travailler et ne compter que sur lui-même : j'ai tenu à le soustraire à ces entraînements, à ces écarts de conduite si funestes à la jeunesse, enfin j'ai voulu faire de lui un homme utile, un homme de cœur, un homme d'honneur !

– Tout ce qu'il est ! exclama le comte. Ah ! Marie, Marie, vous êtes la plus admirable des mères !

– J'ai aimé et j'aime mon fils, monsieur le comte, voilà tout !

– Et vous refuseriez de me le donner, ce fils, qui est aussi à moi et que j'aime autant que vous l'aimez vous-même !

Mme Clavière soupira et baissa la tête.

– Oui, je l'aime, je l'aime ! continua le comte avec véhémence ; et ce n'est pas seulement depuis que la comtesse m'a appris qu'André Clavière était mon fils ; je l'aimais avant cette révélation ; depuis que je l'ai vu à une soirée au ministère de l'intérieur, je n'ai pas cessé de penser à lui ; je m'intéressais au jeune sous-préfet ; je l'aimais, sans pouvoir définir ce que j'éprouvais ; c'était mon fils que j'aimais, mon fils !

Donnez-le-moi, cet enfant, Marie, donnez-le-moi ! vous le pouvez en devenant comtesse de Rosamont ! Voyons, je fais appel à vos sentiments maternels ; est-ce que vous pouvez le priver de la tendresse de son père ?

Ah ! si vous saviez la douleur profonde que j'ai dans l'âme, vous auriez pitié de moi !

Pendant de longues années j'ai ardemment désiré un enfant, un fils que j'aurais aimé, adoré… Dieu seul sait ce que j'ai souffert de la stérilité de la comtesse… Et ce fils, que j'appelais de tous mes vœux, je l'avais, je l'avais, vous l'aviez mis au monde !

Depuis que je connais son existence, je crois avoir enduré toutes les tortures. Ma conduite envers vous a été indigne, odieuse ; mais comme Dieu vous a bien vengée !

C'est que, voyez-vous, j'ai besoin d'affection, c'est qu'il me faut, à moi aussi, une espérance dans l'avenir, c'est qu'il me faut la tendresse et les caresses de mon enfant !

Mme Clavière s'était mise à pleurer. La douleur de cet homme qu'elle avait aimé la remuait jusqu'au fond de l'âme.

– Ah ! vous pleurez, vous pleurez ! s'écria-t-il. Marie, au nom de notre fils, ayez pitié de mes souffrances ! Tenez, c'est à genoux que je vous implore.

En parlant, le comte s'était agenouillé et il tendait ses mains suppliantes vers son ancienne maîtresse.

– Relevez-vous, monsieur le comte, de grâce, relevez-vous ! dit vivement la Dame en noir.

Il obéit. Et, lentement, dans l'attitude d'un criminel qui va entendre sa condamnation, il attendit.

– Monsieur le comte, reprit Mme Clavière, vous souffrez, vous souffrez beaucoup, je le vois ; mais croyez-vous donc que je n'ai pas aussi mes douleurs, mes souffrances ?… Vous implorez ma pitié ; eh bien, oui, je vous prends en pitié, et Dieu m'est témoin que je voudrais pouvoir mettre un terme à vos agitations, en vous rendant la paix avec vous-même.

Ah ! si Mme la comtesse de Rosamont avait su, avait seulement soupçonné les conséquences qui résulteraient de ses paroles, elle aurait gardé le silence. Elle a cru bien faire en vous apprenant ce que vous ignoriez et auriez vraisemblablement toujours ignoré. Hélas ! sans le savoir, sans même s'en douter, elle nous a mis tous deux dans une horrible situation.

– Mais puisqu'il dépend de vous que nous en sortions !

La Dame en noir secoua la tête.

– Suivant votre idée, monsieur le comte, répliqua-t-elle en se dressant debout ; mais vous devez renoncer à vos projets. Je vous le dis encore, ce que vous demandez est impossible. J'ai fait un serment, je ne le trahirai point ; jusqu'à ma mort, je resterai fidèle à la mémoire de l'ami généreux qui m'a donné son nom et a reconnu mon enfant.

Et puis, est-ce que je pourrais dire à mon fils : – « André Clavière, qui m'a épousée, n'est pas ton père ; avant mon mariage, j'étais la maîtresse du comte de Rosamont et tu es le fils du comte de Rosamont ? Non, non, on n'exige pas d'une mère une pareille chose ; ce serait au-dessus de mes forces.

Et d'ailleurs, quand même André saurait tout, est-ce que vous croyez qu'il accepterait vos offres ? Non, monsieur le comte, non, il les repousserait avec indignation, peut-être

même avec colère et mépris. Je connais mon fils, je le connais bien, allez ; je sais à quels sentiments il obéirait. C'est que je sais ce qu'ils sont ses sentiments pleins de fierté et d'extrême délicatesse ; c'est moi qui les ai fait germer dans son âme et ai aidé à leur développement.

Et je pourrais, moi, une mère, perdre l'estime et l'affection de mon fils, qui est tout pour moi ! Oh ! monsieur le comte, monsieur le comte ! j'aimerais mieux la mort !

M. de Rosamont, qui avait tenu sa tête inclinée sur sa poitrine, se redressa.

Il était affreusement pâle et avait le regard fiévreux.

– Marie, prononça-t-il avec un accent de douleur profonde, j'avais rattaché ma vie à un espoir, vous me l'enlevez violemment ; me voici maintenant comme un malheureux perdu dans le désert et qui, ne sachant plus de quel côté diriger ses pas, s'abandonne au désespoir et s'affaisse sur le sol pour attendre la mort.

Que vais-je devenir ? Je n'en sais rien. Tout m'est défendu, je n'ai plus rien à faire en ce monde, ma vie est finie ! Oh ! je n'ai pas à récriminer, à faire entendre des plaintes ; condamné, j'ai mérité mon sort.

La Dame en noir était, elle aussi, d'une pâleur de cire.

– Monsieur le comte, s'écria-t-elle avec une sorte de terreur, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas être un désespéré ! Mon Dieu, mais il n'y a rien de changé dans votre existence, vous n'avez qu'à oublier…

Les lèvres de M. de Rosamont se crispèrent amèrement.

– Oublier, oublier ! fit-il avec effort ; pour cela, il faudrait que je perdisse la raison. Eh bien ! j'oublierai peut-être, car je me sens devenir fou !

Mme Clavière fit un pas vers lui. Mais les paroles qu'elle allait prononcer s'arrêtèrent sur ses lèvres.

Tous deux venaient d'entendre une porte s'ouvrir, et ils écoutaient maintenant un bruit de pas dans la chambre voisine, qui était celle d'André.

– C'est lui ! dit la Dame en noir presque à voix basse.

Et immobiles, frémissants, ils se regardèrent avec effarement.

Le sous-préfet était venu pour prendre quelques papiers qui lui étaient nécessaires. Ne les trouvant pas dans sa chambre, où il croyait les avoir laissés, il pensa que, probablement, il les avait placés sur un meuble du petit salon. Il en ouvrit brusquement la porte et resta stupéfié à la vue de sa mère et du comte de Rosamont, qu'il reconnut aussitôt, tous deux pâles et tremblants.

L'attitude du comte, et plus encore celle de sa mère qui, chancelante, s'appuyait contre un meuble, jeta dans son esprit une subite clarté.

Dans toute autre circonstance, trouvant sa mère avec quelqu'un, il aurait refermé la porte et se serait discrètement retiré. Au lieu de cela, devenant blême, très grave, il s'avança jusqu'au milieu du salon.

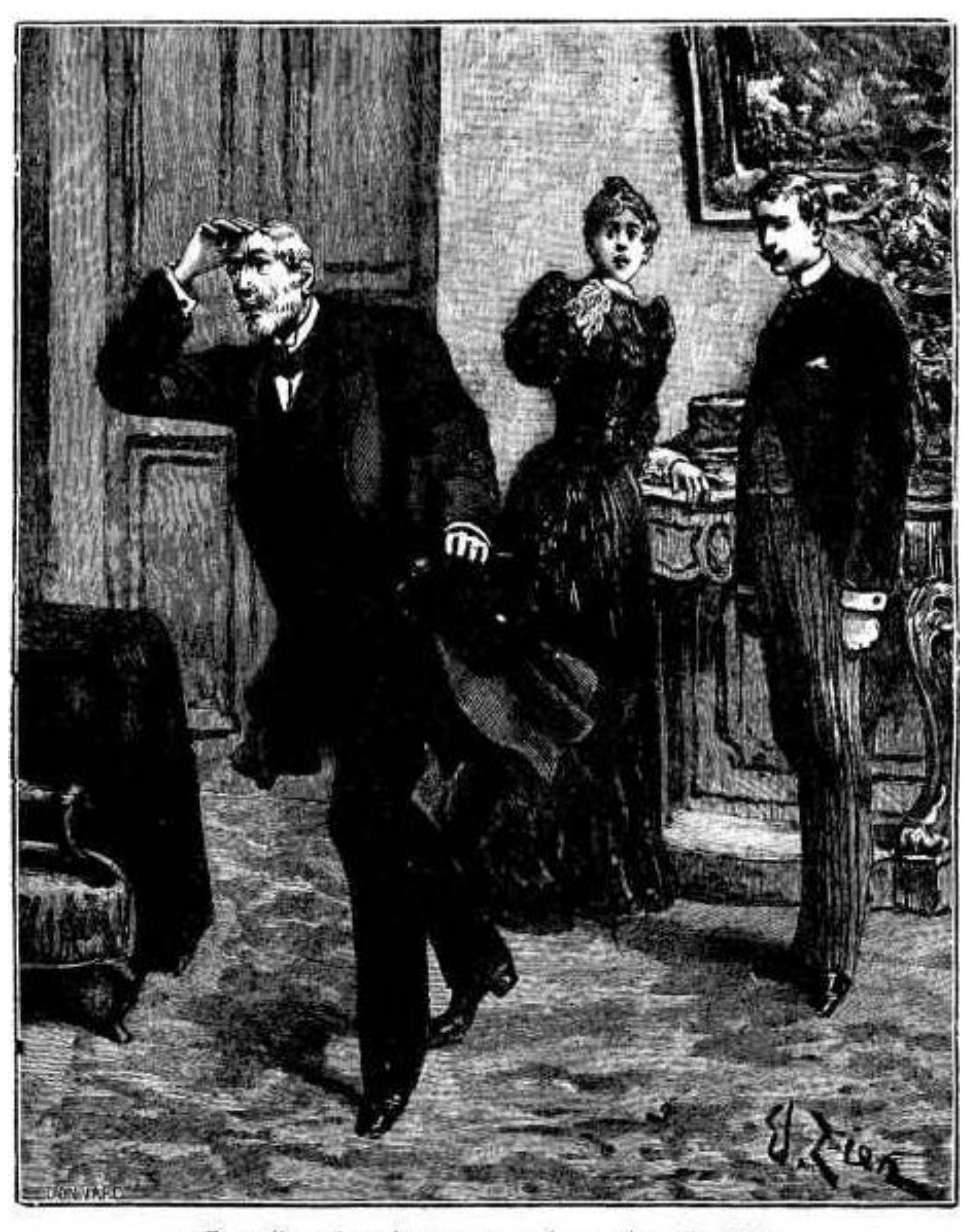
Il avait en même temps les yeux sur le comte et sur sa mère. Celle-ci, pour ne pas tomber, s'accrochait au meuble qui lui servait d'appui, et regardait tour à tour le comte et son fils avec une expression d'horrible angoisse.

Silencieusement, M. de Rosamont s'avança vers André, lui tendant la main.

Le sous-préfet garda ses bras pendants et, froidement, avec un visage de marbre, il s'inclina devant l'ancien ambassadeur.

Celui-ci jeta du côté de Mme Clavière un regard éperdu, prit son chapeau et sortit en chancelant comme un homme ivre.

André n'avait pas fait un mouvement. Il restait immobile, raide, comme pétrifié.



... Et sortit en chancelant comme un homme ivre. (P. 1299.)

XV

LA CONFESSION

Au bout de quelques instants, ayant repris son sang-froid, la Dame en noir se redressa.

– André, dit-elle, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, est-ce que tu n'as pas reconnu la personne qui se trouvait avec moi ?

– Si, ma mère, j'ai parfaitement reconnu M. le comte de Rosamont.

– Tu lui as fait un singulier accueil.

– Comment cela ?

– Tu n'as pas mis ta main dans celle qu'il te présentait ; il peut s'être trouvé offensé.

– Je ne pouvais que saluer M. le comte de Rosamont – ce que j'ai fait – avec tout le respect qu'on doit à un ancien diplomate et à un homme de son âge.

– Tu aurais pu lui adresser quelques paroles, balbutia Mme Clavière.

Lentement, elle s'était rapprochée et elle interrogeait anxieusement la physionomie du jeune homme, qui répliqua :

– M. le comte de Rosamont ne m'a rien dit, je n'avais pas à lui répondre.

– André, tu es contrarié.

– Ma mère !…

– Oh ! je vois bien qu'il t'a été désagréable de voir ici M. de Rosamont.

– J'ai été surpris, j'en conviens, mais…

– M. le comte de Rosamont est de passage dans cette ville, il m'a fait demander la permission de me faire une visite et je n'ai pas cru devoir refuser de le recevoir.

– Mais, ma mère, n'es-tu pas toujours libre de recevoir chez toi qui il te plaît ?

– Oui, sans doute ; mais j'ai reçu M. de Rosamont, et tu n'es pas content. André, je devine là, sous ton front, des pensées…

– Eh bien, oui, ma mère, il y a dans mon cerveau un chaos de pensées tumultueuses.

– Mon Dieu, mais pourquoi cela ?

Le jeune homme resta un instant silencieux, puis, brusquement :

– Ma mère, j'ignorais que tu connusses M. le comte de Rosamont ; y a-t-il longtemps que tu le connais ?

– Oui, longtemps.

– Depuis ton mariage ?

– Non, avant.

– Connais-tu aussi Mme la comtesse de Rosamont ?

– Oui, André, je l’ai connue.

– Est-ce que cette dame est à Avranches avec son mari ?

– Mme la comtesse de Rosamont n’existe plus.

– Ah ! fit le jeune homme avec un imperceptible tressaillement.

Il resta encore un instant silencieux, comme hésitant ; il passa la main sur son front brûlant, et prenant une détermination, il reprit :

– Ma mère, il est des choses graves dont je ne voulais pas encore t’entretenir, mais puisque l’occasion s’en présente aujourd’hui, je ne crois pas devoir garder le silence plus longtemps.

– André, mon fils, s’écria la Dame en noir dont les traits se contractèrent, tu m’effrayes ! Mon Dieu, que veux-tu dire ?

Le sous-préfet prit la main de sa mère, la conduisit à un fauteuil et, l’ayant fait asseoir, il prit place en face d’elle dans un autre fauteuil. La pauvre mère, toute tremblante, le regardait avec effarement.

– Tout d’abord, chère mère, reprit André très ému, je dois te dire que rien au monde ne saurait, je ne dis pas détruire, mais seulement altérer mon affection pour toi, ma tendresse filiale, mon respect, ma vénération.

– Mon fils !

– Va, toujours et quand même, une mère comme toi doit être aimée, adorée de son fils !

– André, je tremble !

– Non, non, tu ne dois pas trembler ; tu vois bien, tu sens bien que tu n'as rien à redouter de ton fils. Ma mère, il ne faut pas qu'il puisse y avoir un nuage entre nous ; je ne veux pas garder certaines pensées douloureuses, certains doutes qui, trop longtemps cachés, pourraient faire naître en moi quelque sentiment mauvais. Tout, ma mère, tout doit être commun entre nous ! Un fils comme moi ne doit rien dissimuler à sa mère adorée.

– Mon Dieu, mais où veux-tu en venir ?

– Ma mère, je sais depuis quelques jours que je ne suis pas né de ton mariage avec M. André Clavière.

La Dame en noir se dressa debout d'un seul mouvement, les yeux hagards.

– Qui t'a dit cela ? exclama-t-elle d'une voix rauque.

– Oh ! cela importe peu ; une personne inconnue m'a mystérieusement remis un manuscrit que j'ai lu. Cette personne inconnue – un homme – a pensé, ou deviné que j'ignorais encore certains faits et, dans mon intérêt, il me les a fait connaître.

– Cet homme, cet inconnu est un misérable !

– Peut-être, ma mère ; toutefois, je ne me reconnais pas le droit de le juger sévèrement quand je ne connais pas le mobile qui l'a fait agir, et quand, après tout, ce qu'il m'a appris est la vérité.

Mme Clavière poussa un sourd gémissement et courba la tête.

– Chère mère, reprit André d'une voix oppressée, il ne faut pas qu'il y ait entre nous l'ombre d'une équivoque ; le manuscrit en question, si explicite qu'il soit, ne m'a pas tout appris, et tu ne refuseras pas à ton fils de l'éclairer complètement. Je te supplie donc de me répondre.

Je connais depuis longtemps la date de ma naissance et je me suis fait envoyer de Paris celle de ton mariage, qui est bien la même que la date indiquée par le révélateur anonyme. Il résulte du rapprochement de ces deux dates, que je ne suis pas né du mariage.

Ah ! ma mère, peut-être m'est-il plus douloureux de t'interroger qu'il te sera pénible de me répondre ; cependant, je dois te demander si avant votre mariage, il y avait eu des relations intimes entre toi et André Clavière ?

La Dame en noir tressaillit violemment, et comme elle paraissait incapable de répondre, le jeune homme reprit :

– Ma mère, dans la communication qui m'a été faite, il est dit, mais sans en fournir la preuve, toutefois, que je ne suis pas le fils de celui dont je porte le nom.

Ces paroles firent sortir la mère de son immobilité de marbre. Elle sursauta, passa à plusieurs reprises la main sur son front, et répondit d'une voix étranglée :

– Je n'ai pas été la maîtresse d'André Clavière.

– Ainsi, c'est vrai, c'est bien vrai, répliqua le sous-préfet avec un accent de douleur profonde, je porte le nom d'un homme qui n'est pas mon père !

– Mais tu as le droit de le porter, ce nom ! s'écria la pauvre mère, affolée ; André Clavière te l'a donné, il a voulu te le donner !

– Savait-il donc que j'allais naître ?

– Oui, oui, il le savait, il m'a épousée pour te légitimer !

– Ah !

– Je ne le voulais pas, André, non, je ne le voulais pas !… Ah ! je ne voudrais pas que tu crusses un seul instant que ta mère, alors si malheureuse, a trompé André Clavière, le plus noble, le plus généreux, le plus admirable des hommes !

André, sais-tu qu'il m'a épousée à son lit de mort ?

– Je le sais.

– Il s'était battu en duel, battu à cause de moi ; ah ! comme il m'aimait !… Avant la rencontre, ne sachant quel sort lui était réservé, il fit son testament en ma faveur ; M. Mabillon existe encore, il te le dira.

Mortellement blessé par son adversaire, André Clavière n'avait plus à se préoccuper de mon avenir, qu'il avait assuré, en me faisant son héritière, à mon insu ; mais il pensait à l'enfant que je portais dans mon sein, et ce fut entouré de ses meilleurs amis, déjà les miens, qu'il voulut m'épouser in extremis, afin que mon enfant eût un nom et ne fût pas un bâtard !

André, voilà la vérité, je te le jure !

– Eh bien, ma mère, tu n'as pas exagéré en disant que ton mari était le plus noble, le plus généreux, le plus admirable des hommes… Ah ! tu aurais pu dire aussi le plus grand ! Je garderai son nom, qu'il a voulu me donner et je le porterai avec fierté, m'efforçant constamment de me rendre

digne de ce grand mort, dont tu m'as appris à vénérer la mémoire.

Après un silence, le jeune homme reprit :

– Ma mère, on ne m'a pas appris de qui je suis le fils par le sang. Mais je ne te le demande pas, je n'ai plus à te le demander. Tout à l'heure, quand je suis entré dans ce salon, ton attitude et celle de M. le comte de Rosamont ont jeté dans mon esprit une clarté subite ; j'ai deviné que M. le comte de Rosamont était mon père. Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas ?

La Dame en noir répondit par un mouvement de tête. Elle poussa un long soupir, resta un instant comme écrasée, puis se redressant brusquement, les prunelles étincelantes :

– André, s'écria-t-elle d'une voix frémissante, tu as maintenant le droit de tout savoir, je vais donc tout te dire…

– Ma mère, je ne voudrais pas…

– Quoi ?

– T'obliger à une confidence douloureuse.

– André, quand une mère pense qu'il est de son devoir de n'avoir plus rien de caché pour son fils, rien au monde ne saurait l'empêcher de parler. Du reste, rassure-toi, il ne me sera pas aussi pénible que tu le crois, de te faire ma confession. Je vais te dire tout, et quand tu sauras tout, tu jugeras ta mère !

Écoute, d'abord, mon fils, écoute.

André s'assit sur un tabouret aux genoux de sa mère, dont il prit une main dans les siennes.

– André, reprit la Dame en noir d'une voix presque calme, depuis mon mariage et depuis ta naissance, ma vie a toujours été la même, je n'y ai rien changé ; tu m'as toujours vue habillée de noir, ce qui m'a valu le surnom de la Dame en noir ; mais, va, je puis te le dire, c'est moins dans mon vêtement que dans mon cœur que je porte le deuil d'André Clavière.

Ce que je suis maintenant et depuis ta naissance, tu le sais, ce que j'ai été avant mon mariage, tu vas le savoir. Elle raconta.

Elle apprit d'abord à son fils comment, devenue orpheline, elle avait quitté Longereau et était venue à Paris chez sa tante et marraine, qui lui avait appris son état de couturière ; comment, après la mort de sa tante, ayant dû se séparer de son oncle, Joseph Gallot, elle était entrée comme demoiselle de magasin dans une maison de confiserie.

Elle raconta ensuite comment elle avait aimé le comte de Rosamont, qui s'était fait connaître à elle sous le nom de Lucien Gervois, se disant employé dans un établissement financier.

– Je l'aimais, continua-t-elle, je me donnai à lui, j'avais l'espoir qu'il m'épouserait. J'ai agi librement, subissant l'entraînement de mon cœur. Je ne veux pas m'excuser, je le pourrais, peut-être, en invoquant ma jeunesse, mon inexpérience, l'abandon dans lequel je me trouvais.

Elle dit ensuite comment avait eu lieu la rupture, alors qu'elle venait d'acquérir la certitude qu'elle était enceinte, ce qu'elle crut devoir cacher à celui qui l'abandonnait. Comment André Clavière, qu'elle ne savait pas à Paris, était venu la trouver, lui avait appris que Lucien Gervois était un

faux nom que s'était donné le comte Maxime de Rosamont, et que celui-ci était à la veille d'épouser Mlle Louise de Noyons.

Elle poursuivit en racontant comment et pourquoi André Clavière l'avait suppliée d'accepter son nom, ce qu'elle avait fait pour qu'il renonçât à son projet, n'hésitant pas à lui dire qu'elle était enceinte.

Le jeune homme l'écoutait sans l'interrompre, tour à tour indigné et saisi d'admiration, et comme suspendu à ses lèvres.

Il était haletant, frémissant, et ses diverses impressions se reflétaient sur son visage convulsé, dans l'expression du regard et les crispations des lèvres.

Après un nouveau silence, la Dame en noir reprit :

« André Clavière m'aimait assez pour vouloir faire de moi sa femme, mais je ne pouvais pas accepter ; plus il se montrait généreux, plus je me trouvais indigne de lui.

« – Si vous me repoussez, me dit-il, vous détruisez d'un seul coup toutes mes espérances, et comme je n'aurai plus rien à espérer de la vie, je me donnerai la mort. »

Le malheureux était résolu, et moi convaincue que, désespéré, il ne reculerait pas devant le suicide. Que devais-je faire ? Je me le demandai, et après avoir réfléchi, comme je pouvais le faire ayant l'esprit troublé, je m'imaginai que je pouvais rendre la tranquillité à André Clavière et l'empêcher de se donner la mort, – en en finissant moi-même avec la vie.

– Tu as eu la pensée de te suicider ! exclama le jeune homme.

– Plus que la pensée, car je passai du projet à l'exécution.

– Oh !

– J'allumai le charbon et, étendue sur mon lit, j'attendis la mort.

– Oh ! ma pauvre mère ! Mais comment as-tu été sauvée ?

– Mon dernier souffle de vie allait s'éteindre, lorsqu'un violent coup d'épaule enfonça la porte de ma chambre. C'était lui, André Clavière, qui m'arrachait à la mort !

Hélas ! c'était lui qui devait mourir. Le lendemain, même avait lieu le duel, et il tombait mortellement frappé par son adversaire.

– Et cet adversaire était ?…

– Ce qu'il est encore aujourd'hui, s'il est toujours de ce monde un misérable !

– Mais son nom ?

– Il s'appelle le baron de Simiane.

– Le frère de Mme Beaugrand !

– Oui. Mais, André, ne parlons pas de cet homme, qui, depuis la mort d'André Clavière, a commis toutes sortes d'attentats et de crimes. Ce qu'a fait ce misérable, on te l'apprendra un jour, probablement.

Quand je fus rappelée à la vie et que je rouvris les yeux, je vis, agenouillé devant moi, André Clavière et, me donnant

ses soins, le bon docteur Chevriot, qui fut depuis pour toi et pour moi un père !

Alors, ma première pensée fut pour le petit être que je portais dans mon sein, et je m'écriai :

« – Monsieur le docteur, en voulant me donner la mort, n'ai-je pas tué mon enfant ?

« – Non, me répondit-il ; M. André Clavière a eu le bonheur de vous sauver tous les deux ! »

Je joignis les mains, et les yeux vers le ciel, je remerciai Dieu de ne pas avoir permis que je fusse une mère criminelle. Et c'est, à ce moment, André, que je jurai de consacrer ma vie tout entière à mon enfant.

À présent que tu sais tout, André, dis quel châtiment a mérité ta mère !

Et comme une grande coupable, la Dame en noir se dressa debout et se courba devant son fils.

Le jeune homme se releva, entoura sa mère de ses bras, l'étreignit fortement et, d'une voix étranglée par les sanglots, il s'écria :

– Ah ! ton châtiment ! Il serait, si c'était possible, d'être aimée de ton fils mille fois plus encore ! Car toutes tes douleurs, toutes tes souffrances te rendent infiniment plus chère à mon cœur !

Est-ce que je vois la faute de la jeune fille ? Est-ce qu'elle n'est pas effacée par l'admirable dévouement de la mère, par la vie sublime de la femme ? Ah ! ma mère bien-aimée, la plus noble et la plus admirable des mères !... Va, je savais,

j'étais bien sûr qu'il n'y avait rien dans ton passé qui pût seulement altérer mon affection et mon respect pour toi !

La pauvre mère était toute tremblante et pleurait à chaudes larmes.

– Ah ! André, mon cher fils, dit-elle, je pensais bien que tu ne pourrais pas avoir de mépris pour ta mère ; mais, vois-tu, il suffirait que tu m'aimasses un peu moins pour que je subisse le plus épouvantable de tous les châtiments !

– Je t'aime, je t'aime ! exclama le jeune homme avec exaltation, et plus que jamais, sache-le bien, tu mérites mon adoration !

Ils se tenaient étroitement enlacés, et pendant un instant on n'entendit qu'un bruit de baisers, au milieu de sanglots et de soupirs étouffés…

Après cette crise d'attendrissement et de larmes, ils s'assirent sur le canapé tout près l'un de l'autre et se tenant les mains.

– Mon fils, mon André, murmura la Dame en noir, si tu savais comme l'apaisement vient de se faire dans mon âme ! C'est que, vois-tu, j'ai souffert, énormément souffert de te cacher ce que tu sais maintenant. Il me semble que, délivrée d'un poids énorme qui m'écrasait, tout se dilate en moi ; c'est comme une douce et vivifiante rosée que tu as fait tomber goutte à goutte dans mon pauvre cœur endolori. Ah ! André, André, tu me rends trop heureuse !

– Trop heureuse, non, car pour moi tu ne le seras jamais assez, répliqua-t-il.

Ils s'embrassèrent encore.



Ah! ton châtiment! Il serait, si c'était possible, d'être aimée de ton fils mille fois plus encore! (P. 1307.)

Puis après un assez long silence :

– Chère mère, reprit le jeune homme, puis-je te demander pourquoi M. le comte de Rosamont t'a fait prier de le recevoir, et peux-tu me dire de quelles choses il avait à t'entretenir ?

– À présent, André, je n'ai plus à te le cacher. M. de Rosamont est depuis quelque temps déjà à Avranches.

– Ah !

– Il a beaucoup hésité – il avait des craintes – à se présenter devant moi.

– Je le comprends parfaitement.

– Le comte de Rosamont souffre, il est malheureux.

– D'avoir perdu sa femme ?

– Oui, sans doute, car la comtesse de Rosamont était une noble femme, plus grande encore par le cœur que par son nom : elle possédait d'incomparables qualités et a été une épouse bonne et dévouée. Mais si le comte est affligé de la perte de sa femme, il souffre plus encore de l'isolement où il se trouve aujourd'hui ; enfin, je dois te le dire, son malheur est de ne pas avoir d'enfant, un héritier de son nom.

– Voilà ce qu'il est venu t'apprendre ?

– Il est venu à moi, espérant que je pourrais le consoler.

– Ah ! Et de quelle façon croit-il que tu puisses être une consolatrice ?

– Il a le vif regret du mal qu'il a causé et, autant qu'il est en son pouvoir, il voudrait le réparer.

– Comment l'entend-il ?

– Il m'a offert son nom.

– Vraiment ? M. le comte de Rosamont veut bien, aujourd'hui, épouser la veuve d'André Clavière ! Il ferait cette grâce à celle qu'il a autrefois séduite et abandonnée ! Ma mère, qu'as-tu répondu à M. de Rosamont ?

– Que ce qu'il me demandait était impossible, que je voulais rester fidèle à la mémoire d'André Clavière et conserver toujours le nom qu'il m'a donné.

– C'est bien, cela ! Ah ! je te reconnais, et comme je suis fier de ma mère !… Je dois convenir, cependant, qu'il y a une certaine grandeur dans cette réparation que t'offre M. de Rosamont, si tardive qu'elle soit ! Sait-il que tu as une très grande fortune ?

– Il l'ignorait, je le lui ai appris. Mais c'est pour toi, pour toi surtout qu'il voudrait m'épouser.

– En vérité !

– Sa grande douleur, son désespoir est de ne pas avoir un fils.

– Voilà ! il nous veut l'un et l'autre.

« – Je ne peux pas reconnaître André, m'a-t-il dit, mais je l'adopterai et obtiendrai facilement de lui transmettre mon nom et mon titre. »

– C'est de plus en plus généreux, dit froidement le sous-préfet. Mais je m'étonne fort que M. le comte de Rosamont daigne penser à moi vingt-six ans après ma naissance.

– André, je t'ai dit qu'il ignorait que je fusse enceinte lorsqu'il m'a abandonnée pour épouser Mlle Louise de

Noyons ; c'est la comtesse qui lui a appris, avant de mourir, que Marie Sorel, devenue Mme Clavière, avait un fils dont il était le père.

– Quoi ! Mme de Rosamont savait ce que son mari ignorait !

– Oui, elle savait cela depuis longtemps, et autant pour ma tranquillité, la sienne et celle de son mari, elle avait cru devoir en garder le secret. Certainement, la comtesse et le comte ont ardemment désiré un enfant, leur grand chagrin a été de ne pas l'avoir. Un jour, la comtesse, d'accord avec son mari, eut l'idée de trouver quelque part un petit garçon qu'elle se proposait d'élever comme sien, c'est-à-dire qu'elle aurait aimé et ensuite adopté. Alors, elle vint à la Maison maternelle, que lui avait indiquée le docteur Chevriot. Elle te vit, tu trouvas tout de suite le chemin de son cœur, et, enthousiasmée, ce fut toi qu'elle choisit.

André se frappa le front.

– Je me souviens, dit-il. Je ne me trompais donc pas, à la soirée du ministre, en me disant que j'avais vu déjà Mme de Rosamont.

– Ce jour-là, André, elle aussi te reconnut. Elle revint à la Maison maternelle le lendemain de sa première visite, et nous nous trouvâmes en présence l'une de l'autre. Elle me dit qu'elle t'avait vu, que tu l'avais charmée, que déjà elle t'aimait comme son enfant ; elle me parla longuement de son intention, de ses projets, du brillant avenir qu'elle te préparerait ; enfin, elle me demandait de te donner à elle, ce que je refusai naturellement.

Je dois te dire, André, qu'elle me croyait pauvre et pensait que j'avais été forcée, par manque de ressources, de te placer dans la Maison maternelle.

Elle ne m'avait pas dit encore qui elle était.

Juge de ma surprise, de ma stupéfaction, quand, croyant avoir ainsi raison de ma résistance, elle m'apprit qu'elle était la comtesse de Rosamont !

Alors, André, je ne pus plus me contenir ; à mon tour, je me fis connaître et n'hésitai pas à lui dire que le comte, son mari, était le père de cet enfant, qu'elle voulait me prendre et adopter.

« – Ah ! me dit-elle, me voilà pour toujours guérie de ma manie d'adoption ; un enfant étranger ne peut plus entrer dans notre maison. »

– Que te dirai-je encore, mon fils ? À genoux devant moi, la noble comtesse me demanda de pardonner à son mari.

« – Je pardonne, répondis-je. »

Avant de me quitter, Mme de Rosamont m'embrassa.

– Une femme de cœur ! prononça le jeune homme !…

– Depuis, André, je ne l'ai jamais revue.

XVI

NOUVELLE VISITE

Veux-tu, chère mère, reprit André après un nouveau silence, que nous parlions encore de M. le comte de Rosamont ?

– Je suis prête à répondre à toutes tes questions.

– Quand M. de Rosamont t'a proposé de t'épouser, tu lui as répondu : « Non, c'est impossible. » Tu ne pouvais lui répondre autrement. Mais quand il t'a dit qu'il songeait à moi, qu'il désirait m'adopter, me transmettre son nom et son titre, quelle a été ta réponse ?

– D'abord je lui ai fait observer que je t'avais soigneusement caché le secret de ta naissance et qu'il ne pouvait pas demander à une mère de s'accuser d'une faute devant son fils.

« – Si vous m'y autorisez, me dit-il, je suis prêt à lui faire moi-même cette révélation. D'ailleurs, ajouta-t-il, André ne peut plus guère tarder à découvrir ce que vous avez réussi à lui cacher jusqu'à ce jour ; on parle de son prochain mariage avec Mlle de Mégrigny, et c'est alors, forcément, fatalement…

Interrompant sa mère, André s'écria d'une voix étranglée :

– Ton terrible secret restera entre nous : d'autres l'ignoreront ; je n'épouserai pas Mlle de Mégrigny, je ne me marierai jamais !

– André, malheureux enfant, que dis-tu ? s'écria la Dame en noir.

Et elle regarda son fils avec une expression d'indicible anxiété.

– Nous parlerons de cela plus tard, ma mère ; en ce moment, c'est de M. le comte de Rosamont qu'il s'agit.

Ainsi il était prêt, t'a-t-il dit, à m'apprendre qu'il t'avait séduite, qu'il t'avait menti, abandonnée et qu'il était mon père ?

Ma mère, ma mère, n'est-ce pas lui qui m'a fait remettre mystérieusement cet écrit anonyme qui m'a tout révélé ?

– Non, non, répondit Mme Clavière d'une voix forte et avec l'accent de la conviction, M. de Rosamont n'est pas capable d'une pareille infamie !

Un pli amer se dessina sur les lèvres du jeune homme. Il se disait que prendre un faux nom pour se faire aimer d'une jeune fille et la séduire, était bien aussi une infamie.

– Écoute, André, écoute, reprit la Dame en noir ; le comte comprit que je ne voulais pas, absolument pas, que tu connusses le passé de Marie Sorel.

C'était lui dire clairement que ce qu'il voulait était impossible et qu'il devait renoncer à ses projets.

« – Et, d'ailleurs, m'écriai-je, quand même André saurait tout, il n'accepterait pas vos offres ; non, il ne les accepterait

pas ; il les repousserait avec indignation, peut-être même avec colère et mépris ! »

– Tu as dit cela à M. de Rosamont ?

– Oui, je lui ai dit cela.

– Ah ! ma mère, merci !

– Oh ! je savais bien comment je pouvais parler en ton nom.

– Alors il n'a plus insisté ?

– Il n'a plus insisté et il m'a répondu : « – Vous m'enlevez, violemment l'espoir auquel se rattachait ma vie ; vous faites de moi un désespéré ! » Et il ajouta :

« – Je n'ai pas à récriminer, à faire entendre des plaintes, j'ai mérité mon sort ! »

Je n'ai pu m'y tromper, André ; en me parlant ainsi, M. de Rosamont avait le désespoir dans l'âme. C'est à ce moment que tu es entré et que tu as mis fin à un entretien également douloureux pour le comte et pour moi.

Le jeune homme, la tête inclinée sur sa poitrine, resta quelques instants songeur.

– Chère mère, reprit-il, maintenant que le passé m'est connu, consentirais-tu à épouser le comte de Rosamont ?

– André, pourquoi me fais-tu cette question ?

– Mais pour savoir si tes idées ne se sont pas modifiées.

– Je n'ai pas changé de résolution, et je ne suis nullement disposée à manquer à la promesse que je me suis

faite à moi-même, à genoux devant le lit où André Clavière venait de rendre le dernier soupir.

André, très ému, saisit la main de sa mère et la serra fortement.

– Veux-tu, reprit la Dame en noir presque à voix basse, que je te révèle un autre secret, qui n'est connu que d'une seule personne ?

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir, et regardant sa mère avec étonnement et comme inquiet :

– Que veux-tu donc dire ? fit-il.

– Avant sa mort, j'ai aimé André Clavière comme un ami ; je ne pouvais pas l'aimer autrement, puisque je n'avais pas eu le temps encore de reprendre mon cœur. Que se passa-t-il en moi aussitôt qu'il eut cessé de vivre ? Je n'ai jamais su me l'expliquer : l'amitié, que j'avais pour le vivant se changea subitement en amour pour le mort.

– Oh !

– Oui, mon fils, j'aimai d'amour André Clavière mort, je l'aimai d'un amour profond, irrésistible, étrange, qui me le faisait voir, dans son cercueil, plein de vie et me souriant. Et il fallait qu'il fût bien réel et bien puissant, cet amour, puisque, malgré les années écoulées, il vit toujours dans mon cœur !

André, les yeux démesurément ouverts, contemplait sa mère comme en extase.

– Ah ! s'écria-t-il, maintenant, mieux encore que tout à l'heure, je comprends ton deuil éternel !

– Et tu comprends également que je veuille rester fidèle à mon mort bien-aimé ! André, si j'épousais le comte de Rosamont, c'est que tu me l'aurais ordonné !

Les yeux du jeune homme se remplirent d'une clarté soudaine et il répliqua d'un ton vif :

– Un fils reçoit les ordres de sa mère et ne lui en donne pas.

Après une pause :

– Ma mère, reverras-tu M. le comte de Rosamont ?

– Je ne sais pas.

– Tu penses qu'il reviendra ?

– Oui, et dans ce cas, je n'aurai pas la cruauté de fermer ma porte.

– Sais-tu, où il demeure à Avranches ?

– Oui, il est descendu à l'Hôtel de France.

– Il me semble que pour éviter à tous deux une nouvelle, et pénible entrevue, tu pourrais lui écrire. – Tu lui dirais que je sais, à présent, tout ce que tu avais cru devoir me cacher, que tu m'as fait connaître ses projets, ses offres et que, comme toi, je me suis écrié :

« – Jamais ! Jamais ! »

Alors, ma mère, M. le comte de Rosamont comprendra qu'il s'est grandement fait illusion, et il s'abstiendra de toute nouvelle tentative.

– Il était sincère en me parlant, dit Mme Clavière comme songeuse, nous allons faire un désespéré.

André eut un sourire amer.

– Tu le plains ? fit-il.

– Il est malheureux, j'ai pitié de lui.

Pendant un instant, le jeune homme arrêta son regard sur sa mère, comme s'il eût voulu lire au fond de sa pensée. Et que vas-tu faire ? demanda-t-il.

– Lui écrire ainsi que tu viens de me le conseiller.

– C'est bien. Maintenant, je te laisse ; j'ai un certain nombre de pièces à examiner et à signer.

Il allait s'éloigner. La Dame en noir le retint en lui saisissant le bras.

– André, encore un mot !

– Je t'écoute, ma mère.

– Tout à l'heure tu t'es écrié : « Je n'épousai pas Mlle de Mégrigny, je ne me marierai jamais ! » Tu n'as pas dit cela sérieusement, n'est-ce pas ?

Si maître qu'il fût de lui-même, le sous-préfet ne put s'empêcher de tressaillir, et ses traits se contractèrent visiblement.

– Chère mère, répondit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, ne te tourmente pas inutilement à mon sujet ; je n'ai pas à te répondre aujourd'hui ; attends quelques jours, et, alors, je te ferai part de mes intentions.

En parlant ainsi, André pensait à la lettre de M. ou de Mme Beaugrand que sa mère ne tarderait pas à recevoir.

Il se retira presque précipitamment, laissant la Dame en noir en proie à une affreuse anxiété.

– Ah ! il médite quelque chose, murmura-t-elle. Il souffre, le pauvre enfant, il souffre et il cherche à me le cacher !

Elle laissa échapper un long soupir, resta quelques instants plongée dans de sombres réflexions, puis elle passa dans sa chambre pour écrire au comte de Rosamont, ainsi qu'il avait été décidé.

Comme celle de la veille, elle adressa cette lettre à M. Jean Raymond, à l'Hôtel de France.

Elle la remit à Louise, qui la porta immédiatement.

Celle-ci vint dire à sa maîtresse que la commission dont elle l'avait chargée était faite.

– C'est bien, ma fille, merci, dit Mme Clavière. La femme de chambre se retira.

Mais elle reparut au bout de quelques minutes, disant :

– M. Jean Raymond fait demander à madame de vouloir bien le recevoir.

La Dame en noir, effrayée, bondit sur ses jambes.

– Mon Dieu ! murmura-t-elle, mais il n'a donc pas compris !

Puis, à Louise, qui attendait :

– Faites entrer, dit-elle.

Le comte fut introduit dans le salon.



... Louise, qui la porta immédiatement. (P. 1315.)

Il était d'une pâleur livide et en proie à une agitation violente.

– Monsieur le comte, dit Mme Clavière, je pensais qu'après avoir lu ma lettre…

– … J'aurais bouclé ma valise et immédiatement quitté la ville, interrompit M. de Rosamont avec une profonde amertume ; en effet, en lisant entre les lignes de votre lettre, j'ai compris que vous me donniez cet ordre ; mais je ressemble en ce moment à un malheureux qui se noie et fait des efforts surhumains pour s'accrocher à quelque branche de salut. Dans la situation où je me trouve, si près de tomber dans le désespoir, je viens encore tendre mes mains suppliantes vers ceux qui peuvent me sauver ! Marie, Marie, ne me repoussez pas !

– Hélas ! monsieur le comte, je ne peux que prendre part à votre douleur et souffrir avec vous.

– André est-il donc si impitoyable ?

– Il n'est pas impitoyable ; mais il a son amour-propre, sa fierté, son orgueil.

– N'ai-je donc aucun espoir de le fléchir ?

– Aucun, monsieur le comte.

– Il a été dur, cruel pour moi. Pas un mot ; je lui ai tendu ma main, il ne m'a pas présenté la sienne.

– Il savait depuis quelques jours qu'il n'était pas le fils d'André Clavière, et en entrant dans ce salon, où il pensait me trouver seule, il a deviné, à notre attitude à tous deux, qu'il était en présence de l'ancien amant de sa mère, en présence de son père !

– Oh ! j'ai bien vu à son regard, à sa physionomie tourmentée, que quelque chose de terrible se passait en lui.

Mais comment a-t-il appris ce que vous aviez mis tant de soin à lui cacher ? Vous l'a-t-il dit ?

– Un écrit anonyme lui a été remis.

– Au Jardin public, n'est-ce pas ? il y a eu hier huit jours, par un homme portant le costume des maquignons normands ?

– André ne m'a pas dit quel jour il avait reçu ce papier, ni comment, ni par qui il lui avait été remis.

Cet écrit, monsieur le comte, qui est évidemment l'œuvre d'un misérable, cachait certaines choses à mon fils ; il ne lui disait point, par exemple, qui était son père, c'est-à-dire de qui j'avais été la maîtresse avant mon mariage.

Mais André en savait trop, hélas ! pour que je lui laissasse ignorer la moindre chose ; sans réticence, je lui ai fait connaître toute ma vie.

– Et qu'a-t-il dit, alors ?

– Ah ! le cher enfant, il s'est écrié que j'étais toujours et quand même sa mère chérie, sa mère adorée, et dans un redoublement de tendresse, il m'a prise dans ses bras et m'a couverte de baisers.

– Oh ! le brave et noble enfant !

– Je n'étais pas absoute par mon fils, monsieur le comte, non ; car il n'a pas voulu me voir coupable.

– Dans ce passé, Marie, il n'a pu voir qu'un indigne : moi !

La Dame en noir baissa la tête, et après un silence, elle reprit :

– Quand je lui appris que vous étiez depuis quelque temps déjà dans cette ville, l'idée lui vint que c'était vous qui lui aviez fait remettre l'écrit anonyme.

– Il croit cela ! exclama M. de Rosamont d'une voix déchirante.

– Il ne l'a pensé qu'un instant, monsieur le comte, car il a bien vite reconnu que vous n'aviez pu commettre une pareille infamie.

– Marie, j'étais au Jardin public quand l'homme dont je vous ai parlé tout à l'heure, a mystérieusement remis au sous-préfet le papier en question. J'ai vu l'individu aborder André, et j'ai vu celui-ci prendre le pli et le mettre dans sa poche.

Déjà j'avais remarqué cette espèce de campagnard, aux allures singulières, et il m'avait semblé qu'il ne m'était pas inconnu.

Après qu'il eut remis le papier à André, je l'attendis à l'extrémité d'une allée et me postai de façon à bien voir son visage. Cette fois, Marie, dans cet homme, qui s'était affublé d'un costume de paysan et qui a été autrefois un de mes amis, je reconnus le baron de Simiane.

– Mon Dieu ! s'écria la Dame en noir, devenant affreusement pâle. Mais que nous veut-il donc cet homme, ce maudit ? Après m'avoir insultée, après avoir tué André Clavière, de quelle espèce de vengeance nous poursuit-il donc, mon fils et moi ?

– La présence de ce misérable à Avranches et la remise du pli au sous-préfet m'avaient fort intrigué, répliqua le comte. Qu'est-ce que de Simiane pouvait demander au sous-

préfet d'Avranches ? Pourquoi avait-il pris un déguisement ? Je me faisais beaucoup d'autres questions, et ne pouvant trouver réponse à aucune, j'étais très perplexe.

Mais à présent, que je connais le contenu de l'écrit remis à André, je devine à quoi tendent ces manœuvres ténébreuses de de Simiane.

– Ah ! moi aussi, je crois deviner !

– André doit épouser Mlle Henriette de Mégrigny, qui est la nièce de de Simiane ; eh bien ! il est facile de voir que le baron veut, par tous les moyens, empêcher ce mariage. Mais pourquoi ? me direz-vous. Le motif existe, certainement ; mais je ne saurais le deviner quant à présent. Toutefois, nous pouvons être sûrs que de Simiane agit dans un but d'intérêt personnel.

Je connais un peu sa vie, elle est abominable ; il s'est ruiné, et s'il n'a pas réussi à ruiner complètement sa sœur, ce n'est pas sa faute, car il a tout fait pour cela.

– Je le sais, je le sais !

– Il a dû, autrefois, s'enfuir de Paris pour échapper à ses créanciers.

– Et à la cour d'assises, murmura la Dame en noir.

– Où est-il allé ? poursuivit le comte ; je l'ignore. Comment a-t-il vécu hors de France ? Je ne le sais pas davantage. Il est revenu, et je suis bien convaincu que, actuellement, il ne vit que d'expédients.

– Ah ! monsieur le comte, quel misérable que cet homme !

– Je l'ai assez connu pour savoir ce qu'il est et doit être.

– Il est capable de commettre toutes les infamies, tous les crimes… Ah ! je tremble, j'ai peur !

– Rassurez-vous, Marie ; il ne peut rien contre vous et votre fils.

– N'est-ce donc rien que de faire souffrir mon cher enfant ? Écoutez, monsieur le comte, André m'a déclaré qu'il n'épouserait pas Mlle de Mégrigny, qu'il ne se marierait jamais. Voyez comme la plaie faite à son cœur par la révélation infâme est profonde. Il ne se trouve plus digne de Mlle de Mégrigny, il ne veut plus l'épouser, et il l'aime, il l'adore, le malheureux ! Et vous me dites de me rassurer, monsieur le comte, quand toutes les terreurs sont en moi… Mais le désespoir peut s'emparer de mon enfant, et alors…

Un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine.

– Marie, je vous le dis encore, vos craintes sont exagérées. La faute, le crime, si vous voulez, commis par le comte de Rosamont ne peut pas retomber sur André Clavière. Le mal que j'ai fait, Marie, je dois le réparer de toutes les manières ; pour cela, rien ne me coûtera. J'irai trouver Mme et M. Beaugrand et je m'accuserai devant eux ; oh ! je saurai trouver dans mon cœur des accents pour plaider en faveur de mon fils !

La Dame en noir secoua douloureusement la tête.

– Vous n'avez rien à leur apprendre, monsieur le comte, répondit-elle, rien à leur dire au sujet d'André. M. Beaugrand a été l'ami intime de mon mari ; il lui a servi de témoin pour le duel, de témoin pour le mariage ; il sait, et Mme Beaugrand

le sait aussi, que j'ai eu le comte de Rosamont pour amant et qu'André est son fils.

– Mais alors, Marie…

– Ah ! vous ne connaissez pas André ! Si vous saviez ce qu'il y a en lui de noble fierté ! il a une délicatesse de sentiments qui font de lui un homme à part ; il mourrait plutôt que de consentir à la moindre transaction avec sa conscience.

Sa cause n'est pas à défendre auprès de Mme et de M. Beaugrand ; c'est sur lui-même que je devrai agir. Mon Dieu, pourvu qu'il n'ait pas déjà écrit à Mme Beaugrand !

– Est-ce qu'il ignore que M. et Mme Beaugrand connaissent le secret de sa naissance ?

– Oui, il l'ignore. Je voulais le lui dire, cependant ; mais je n'en ai pas trouvé l'occasion dans notre conversation.

– Marie, vous voulez rassurer André au sujet de son amour pour Mlle de Mégrigny, en lui faisant comprendre que rien, dans ce qu'il sait maintenant, ne peut mettre empêchement à son mariage. Vous devez vous imposer cette tâche et je vous y aiderai.

– Vous, monsieur le comte ?

– Oui, car je veux lui parler aussi, ici, devant vous, et je vais vous prier de vouloir bien le faire appeler. Mais, auparavant, un mot encore à propos de de Simiane ; ce misérable menace votre tranquillité, le bonheur d'André ; il devient mon ennemi, et je saurai découvrir le mobile de ses agissements et le but qu'il veut atteindre.

Il n'a pas d'affection pour sa sœur ; loin de là, il l'a prise en haine, et l'idée me vient que cette révélation faite à André pourrait bien n'être qu'un acte de basse et lâche vengeance exercée contre Mme Beaugrand et sa fille.

– Et moi aussi, peut-être, monsieur le comte.

– C'est possible ; car les misérables comme de Simiane n'oublient rien.

Maintenant, Marie, voulez-vous faire venir votre fils ?

– Monsieur le comte, je crains…

– Oh ! je vous en prie !

– Ainsi, vous le voulez absolument ?

– Oui, car mon dernier espoir est dans cette entrevue.

La Dame en noir laissa échapper un soupir.

– Je vous laisse un instant, monsieur le comte, dit-elle.

Elle entra dans sa chambre et traça rapidement ces lignes :

« Je suis dans le petit salon avec M. de Rosamont. Il tient absolument à te parler. Viens ! »

Elle mit le billet dans une enveloppe, revint dans le salon et sonna la femme de chambre, qui se présenta aussitôt.

– Tenez, Louise, dit Mme Clavière, en lui remettant le pli, portez ceci tout de suite à M. André.

XVII

EXPIATION

Le sous-préfet ne se fit pas attendre.

Quand il entra dans le salon, très calme en apparence, il vit sa mère et le comte debout, très émus l'un et l'autre, elle appuyée au marbre de la cheminée, lui au milieu de la pièce, tenant ses bras croisés.

Il enveloppa sa mère d'un long regard, puis s'avança de quelques pas et s'inclina respectueusement devant M. de Rosamont.

– Monsieur André Clavière, dit le comte d'une voix que l'émotion rendait chevrotante, ne me permettez-vous pas de vous tendre une seconde fois la main avec l'espoir de toucher la vôtre ?

Le jeune homme tressaillit violemment, et après un instant d'hésitation, il fit deux nouveaux pas en avant et mit sa main dans celle du comte.

– Merci, merci ! murmura M. de Rosamont, ayant de grosses larmes dans les yeux.

Il y eut quelques instants de silence.

– Monsieur André, reprit le comte, un secret que votre excellente mère avait cru devoir vous cacher, vous a été révélé tout récemment par un écrit anonyme. Mais l'auteur

de cet écrit, que j'ai vu et reconnu au Jardin public après qu'il vous eut parlé, n'atteindra pas, je vous le promets, le but de lâche vengeance qu'il poursuit.

Il a voulu faire le mal, et des choses heureuses, j'en ai la conviction, seront le résultat de son odieuse action. J'ai fait, connaître son nom à Mme Clavière, et je vais aussi vous dire qui est ce misérable : c'est le baron Raoul de Simiane.

– De Simiane ! répéta André, comme étourdi.

– Oui, l'homme méprisable qui a tué en duel M. André Clavière, lequel s'était fait le défenseur de Marie Sorel, votre mère.

– Mais que nous veut-il donc, cet homme ? Que lui a fait ma mère ? Que lui ai-je fait, moi ? De quoi veut-il tirer vengeance ?

– Je ne connais pas ses projets ; mais soyez certain que cet homme dégradé, haineux, cherche à frapper cruellement sa sœur et sa nièce, et vous-même ainsi que votre mère. Mais je vous le répète, il n'atteindra pas le but qu'il poursuit.

Il est des êtres méchants et vils, qui jalousent le bonheur des autres, prennent en haine ceux qui sont heureux et font le mal uniquement pour le plaisir de le faire. Cependant, je crois, jusqu'à preuve du contraire, que le baron de Simiane agit, en cette circonstance, dans un but d'intérêt personnel.

Le sous-préfet laissa échapper un soupir et baissa la tête. Il comprenait enfin qu'en lui faisant connaître le secret de sa naissance, on n'avait eu en vue que de le séparer de Mlle de Mégrigny.

– Monsieur André, reprit le comte, nous n'avons plus à nous occuper, pour l'instant, du baron de Simiane. Quels que

soient ses projets, il ne parviendra pas à les mettre à exécution ; je serai là pour l'en empêcher ; oui, nous ferons avorter ses combinaisons ténébreuses.

Le jeune homme secoua tristement la tête.

– Maintenant, monsieur André, continua le comte, permettez-moi de vous parler comme un… ami à son ami, à cœur ouvert.

Le passé, un passé bien douloureux pour moi, vous est connu, entièrement connu, puisque votre mère vous a appris ce que l'écrit anonyme vous avait laissé ignorer. Vous m'avez jugé sévèrement, vous en aviez le droit ; car homme du devoir, d'une rigidité absolue dans vos principes, ne vous étant jamais écarté du chemin de l'honneur, n'ayant jamais commis une faute, même une de celles qu'on pardonne à la jeunesse, vous ne pouviez être qu'un juge sévère.

Monsieur André, je reconnais avoir mérité toute votre sévérité. La faute dont je me suis rendu coupable est énorme, oh ! oui, énorme, puisque je la considère maintenant comme un crime. Ah ! si sévère que vous puissiez l'être pour le faux Lucien Gervois, je le suis plus encore, moi, pour le comte de Rosamont.

Je pourrais parler des entraînements de la jeunesse, de la raison qui s'égare, de la passion qui aveugle et dont on devient l'esclave. Mais non, non, devant vous et votre mère, je ne veux rien invoquer qui puisse ressembler à une excuse. J'ai été coupable, et c'est aux sentiments seuls de votre cœur que je fais appel.

Le sous-préfet avait un visage de marbre qui ne laissait rien deviner de ses impressions.

M. de Rosamont poursuivit :

– Celui qui n'a jamais rien eu à se reprocher est tolérant et mieux disposé que d'autres à l'indulgence. Indulgent, vous l'êtes, monsieur André, et c'est votre indulgence que j'implore.

J'ai été coupable et plus encore, hélas ! que je ne pouvais me l'imaginer : votre mère vous l'a dit, j'ignorais que vous dussiez venir au monde. Ah ! elle a versé bien des larmes, la pauvre Marie Sorel, et ces larmes retombent aujourd'hui en amertume dans mon cœur ! Depuis que j'ai appris quelles avaient été les conséquences de ma faute, de mon crime, Dieu seul sait ce que j'ai souffert ; à mon tour, j'ai aussi versé des larmes brûlantes.

Je l'ai dit à votre mère, monsieur André, et je le répète devant vous, mes regrets, ma douleur et mon repentir ont bien vengé Marie Sorel, oh ! oui, bien vengée ! Et en ce moment, moi, un vieillard, tremblant comme le criminel devant ceux qui vont le condamner, je tends vers vous mes mains suppliantes, je vous implore !

Monsieur André, une femme, une noble femme, Louise de Noyons, grande aussi par le cœur, a demandé à votre mère, à genoux devant elle, de pardonner au comte de Rosamont. Et votre mère a répondu : Je lui pardonne ! Alors, Louise de Noyons, comprenant bien toute la valeur de ce généreux pardon qu'elle venait d'obtenir, Louise de Noyons se jeta au cou de Mme André Clavière et l'embrassa.

Le jeune homme se tourna brusquement vers sa mère comme pour lui demander, bien qu'il le sût déjà :

– Est-ce vrai, cela ?

La Dame en noir comprit l'interrogation muette et répondit affirmativement en inclinant la tête.

– Monsieur André, reprit le comte, pouvez-vous être seul sans pitié, implacable ?

– Ma mère m'a tracé mon devoir, monsieur le comte, répondit le jeune homme d'une voix grave et claire : elle a pardonné, je pardonne !

M. de Rosamont, violemment agité, retenant ses sanglots, s'empara des deux mains d'André, et les serrant fiévreusement :

– Ah ! s'écria-t-il, voilà la première émotion douce, heureuse, que j'éprouve depuis bien des années. Monsieur André, votre mère vous a dit combien je désire réparer, autant que possible, tout le mal que j'ai fait et comment je le voudrais ?

– Oui, monsieur le comte, ma mère m'a dit cela. Mais elle vous a répondu qu'elle n'avait plus à demander aucune réparation ; elle vous a également répondu que ce que vous désiriez était impossible.

– Mais n'est-ce donc pas la suite tout indiquée de votre pardon ? s'écria M. de Rosamont.

– Monsieur le comte, prononça André lentement, ma mère et moi ne pouvons accepter l'offre que vous nous faites.

M. de Rosamont fit un mouvement, comme prêt à s'agenouiller devant le jeune homme.

– Je ne doute pas, monsieur le comte, reprit André, que vous n'ayez mûrement réfléchi à ce que vous voudriez faire ;

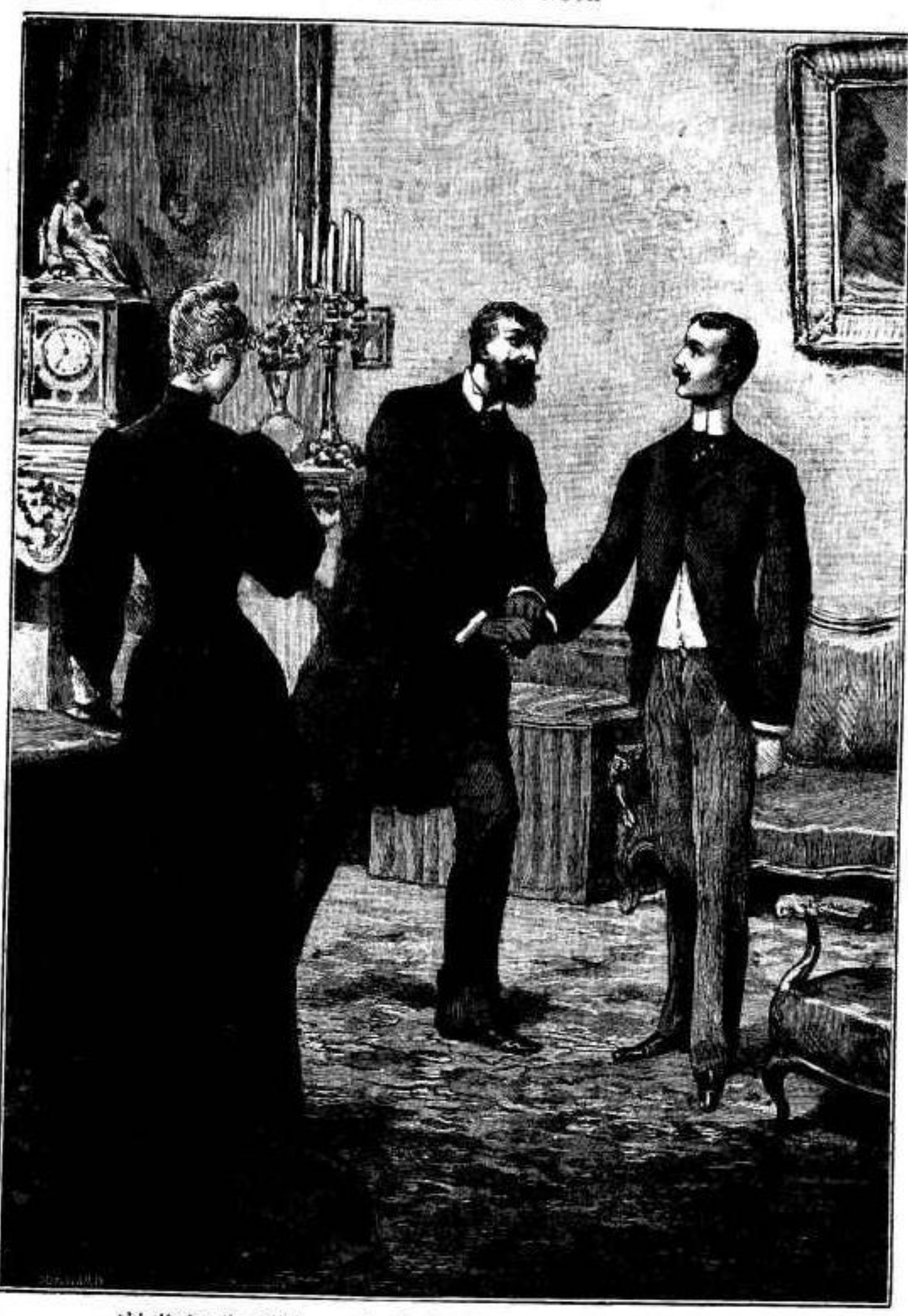
sans doute, vous y trouveriez une satisfaction personnelle ; mais, je vous le demande, quel intérêt y avons-nous, ma mère et moi ?

M. de Rosamont tressaillit et regarda le sous-préfet avec une sorte de stupeur.

– Oh ! vos intentions sont bonnes, continua André, et nous reconnaissons, ma mère et moi, que c'est à un noble sentiment que vous obéissez. Mais vous vous trompez, monsieur le comte, quand vous parlez de réparation : le mal qui n'existe plus n'a pas à être réparé. Vous nous offrez votre fortune dont nous n'avons pas besoin : ma mère ne saurait faire plus de bien qu'elle n'en fait, et moi, c'est bien résolu, je donnerai ma vie entière au travail. Vous offrez à ma mère le titre de comtesse et à moi, plus tard, celui de comte. Mais, voyons, monsieur le comte, ma mère peut-elle changer contre un titre, si brillant qu'il soit, le nom de l'homme généreux, admirable, qui l'a épousée, qui a voulu l'épouser dans les conditions que vous savez ? Et moi, qui suis fier de porter le nom d'André Clavière, puis-je consentir à en prendre un autre, dirigé par un sentiment d'ambition vulgaire, de vanité et de sot orgueil ?

André Clavière, monsieur le comte, a épousé ma mère pour que je ne fusse pas un bâtard ; sa volonté a été que je fusse un enfant légitime ; j'ai la douleur de ne pas être son fils par le sang, mais je le suis par la loi et plus encore par le cœur !

Il était mort ; c'est sa mémoire que ma mère m'a appris à respecter, à vénérer, à bénir ; c'est lui que ma mère m'a constamment donné comme exemple.



Ah! s'écria-t-il, voilà la première émotion douce, heureuse, que j'éprouve depuis bien des années. (P. 1324.)

Et tu sais, ma mère bien-aimée, tu sais si j'ai partagé ton admiration pour celui que tu pleurais, et si je ne me suis pas efforcé de lui ressembler autant qu'il m'était possible !

Pour André Clavière, monsieur le comte, je n'étais qu'un étranger, il avait le droit de me haïr, et cependant, quand je pouvais n'être pour lui qu'un objet de répulsion, il m'a aimé avant que je fusse né, oui, il m'a compris dans l'amour qu'il avait pour Marie Sorel, et ce mariage in extremis qu'il a voulu en fournit la preuve éloquente.

Eh bien ! moi aussi je l'aime et le vénère, ce grand mort !

Je suis né de vous, monsieur le comte, soit ; et après ? Quels droits avez-vous à mon affection ? Je n'en vois aucun. J'oublie, je veux oublier que vous avez abandonné ma mère ; mais m'avez-vous aimé quand j'avais besoin de la tendresse d'un père ? avez-vous veillé sur mon enfance quand elle avait besoin d'être protégée ?

Le comte, qui écoutait, le front courbé, laissa échapper un profond soupir.

– André, André, prononça-t-il d'une voix gémissante, vous êtes cruel !

La Dame en noir, son mouchoir sur les yeux, pleurait silencieusement.

– Monsieur le comte, répondit le jeune homme, je vous demande pardon de la dureté de mes paroles ; mais j'ai l'habitude de la franchise, je ne sais point déguiser ma pensée, et il me serait difficile de vous parler autrement.

Vous ignoriez mon existence, c'est vrai ; ayant vécu longtemps à l'étranger, vous ne songiez plus à ma mère, et tenez, pour excuser votre indifférence à son égard, je veux

admettre que vous la croyiez morte. Mais, enfin, si je ne peux pas voir en vous un père, est-ce ma faute ? Ce n'est pas moi qui ai créé cette situation aussi pénible pour ma mère qu'elle l'est pour vous et moi.

Depuis quelques mois vous savez que j'existe, et parce que le sentiment de la paternité s'est éveillé en vous, vous voudriez que j'y répondisse par cette affection qu'un fils doit à son père. Mais c'est aujourd'hui seulement que je vous connais, monsieur le comte, et il serait fort étrange, – convenez-en vous-même, – que, oubliant celui dont je porte le nom, je donnasse mon affection à un père qui n'a jamais rien fait pour se faire aimer de son fils.

Je vous respecterai, monsieur le comte, et lorsque je penserai à vous, aucune amertume ne se mêlera à mes pensées ; je vous promets cela, ne me demandez pas davantage !

Mon père est celui qui m'a donné son nom en me légitimant, c'est André Clavière ! Et ce nom d'André Clavière, monsieur le comte, je le porte avec fierté, avec un noble orgueil, il est ma gloire !

Un sanglot déchira la poitrine de M. de Rosamont.

Lentement il se redressa et d'une voix brisée :

– Monsieur André, dit-il, je n'ai rien à vous répondre ; vous me condamnez, je subirai ma peine ! Vous reconnaîtrez un jour que mon affection paternelle, pour avoir été tardive, n'en était pas moins très grande ; elle remplit mon cœur et sera désormais toute ma vie.

Vous avez la noble fierté des hommes de race illustre ; il y a en vous toutes les grandeurs, et si vous me refusez le

droit de vous appeler mon fils, ne me défendez pas l'admiration que font naître en moi et votre caractère et vos sentiments élevés et si délicats. Vous me faites souffrir et je vous rends hommage !

Ah ! c'eût été trop de bonheur pour moi d'avoir votre affection, de vous avoir pour fils... J'avais cru la chose possible, je me trompais ; c'était le rêve d'un malheureux qui espérait encore un peu de joie en ce monde. Comme il était beau, ce rêve ! Il s'en est allé comme s'en vont tant de choses qui brillent un instant, passent et disparaissent avant qu'on les ait pu saisir. Hélas ! c'est la dernière illusion de ma vie qui m'abandonne !

Vous me repoussez, monsieur André, s'écria-t-il ; mais n'importe, je vous aime, et vous ne pouvez pas m'empêcher d'être fier de vous !

Vous ne pouvez pas m'empêcher non plus de penser à vous sans cesse, de vous suivre des yeux dans la vie, de m'intéresser à votre avenir et de vous défendre si l'on osait, comme un misérable vient de le tenter, menacer votre tranquillité, votre bonheur et celui de votre mère.

Le front du jeune homme devint subitement très sombre, et il laissa échapper un sourd gémissement.

– André, s'écria la Dame en noir, en se précipitant vers lui, tu souffres, tu souffres horriblement, et tu caches quelque chose à ta mère ; je le vois, je le sens ! André que me caches-tu ?

Ce matin, tu t'es écrié : « Je n'épouserai pas Mlle de Mégrigny, je ne me marierai jamais ! Et quand je t'ai demandé ce que signifiaient tes paroles, tu m'as répondu : « Ne te tourmente pas inutilement, dans quelques jours je te

parlerai de mes intentions. » Tes intentions ! Mon Dieu ! mais que médites-tu donc ? que veux-tu donc faire ? Ah ! je ne le devine que trop !

Elle se tourna brusquement vers M. de Rosamont.

– Monsieur le comte, dit-elle d'une voix oppressée, André aime Mlle de Mégrigny de toute la force de son âme, il l'aime à en mourir, peut-être, et quand tout est décidé, convenu, qu'il n'y a plus qu'à fixer le jour du mariage, il ne veut plus se marier, lui-même brise son bonheur, son avenir, sa vie, parce qu'il n'est pas le fils d'André Clavière, parce que sa mère avant son mariage… Ah ! c'est horrible !… Il ne voit et ne veut voir que la tache… Et il se croit indigne de celle qu'il aime !

– Et dont il est aimé, je le sais, ardemment aimé, ajouta M. de Rosamont.

– Oui, monsieur le comte, Henriette de Mégrigny aime André, et le malheureux ne pense pas à la douleur qu'il va lui causer, et il ne pense pas qu'il peut la tuer, oui, la tuer ! Oh ! l'insensé ! l'insensé !

– Monsieur André, dit le comte gravement, vous ne ferez pas, cela, vous ne pouvez pas le faire.

Le jeune homme se redressa, une flamme dans le regard.

– Je ne veux pas, exclama-t-il, je ne veux pas qu'on connaisse les secrets de ma mère, je ne veux pas qu'elle ait à baisser les yeux, à rougir devant personne !

La Dame en noir s'empara d'une des mains de son fils, et la serrant avec force :

– Je n'ai rien à craindre de l'opinion du monde, dit-elle avec un accent de douleur profonde ; s'il y a une tache dans le passé de Marie Sorel, la veuve d'André Clavière l'a depuis longtemps effacée. Si j'avais eu à baisser les yeux et à rougir, c'eût été devant toi, mon fils. Mais non : en me serrant dans tes bras, en m'embrassant tu m'as réhabilitée, et mieux encore que ta mère ne l'avait pu faire, tu as effacé le passé ! Et quand tu ne me trouves pas indigne, tu voudrais l'être, toi !

– Monsieur André, dit le comte, c'est à de beaux et nobles sentiments de délicatesse que vous obéissez ; il ne faudrait pas, cependant, les pousser à l'exagération et vous laisser entraîner par excès de scrupules, faciles à combattre, d'ailleurs, à une détermination qui pourrait avoir les plus déplorables conséquences. Vous êtes prêt à faire le sacrifice de votre bonheur ; mais demandez-vous donc si vous avez le droit de détruire le-bonheur, de briser la vie d'une jeune fille qui vous aime et a mis toute sa confiance en vous.

André eut un tremblement convulsif. Sa poitrine se soulevait violemment. On le voyait prêt à sangloter. Il était blanc comme un suaire.

– Monsieur le comte, reprit Mme Clavière, ce qui effraye, ce qui épouvante mon malheureux enfant, je le devine : c'est la révélation qu'il se croirait obligé de faire à sa fiancée, à Mme et à M. Beaugrand ; mais il n'a rien à leur dire, rien à leur apprendre.

S'adressant à son fils, elle continua :

– Tu n'as rien à leur apprendre, André, rien : Mme Beaugrand et son mari savent tout !

– Que dites-vous, ma mère ?

– Ils savent tout, te dis-je, tout ! Et cependant, ils ne me méprisent pas ; est-ce qu'ils te trouvent indigne de leur fille, eux ?

– Ainsi, ma mère, vous dites qu'ils savent…

– Oui, tout.

– Mais comment ont-ils appris ?…

– Ah ! comment ? comment ? Mais ne t'ai-je donc jamais dit que M. Beaugrand avait été l'ami d'André Clavière ?

– Jamais, ma mère.

– Eh bien ! je te l'apprends aujourd'hui. Philippe Beaugrand et André Clavière se sont connus sur les bancs du lycée ; une sincère amitié les unissait. M. Beaugrand a assisté son ami dans ce duel qui devait lui être si fatal, et c'est par M. Beaugrand que j'ai connu la cause de cette rencontre.

Rien de ce qui s'était passé à la Jonchère avant le mariage n'a été caché à M. Beaugrand, qui est constamment resté auprès de son malheureux ami. Il a joint ses instances à celles du docteur Chevriot et de Me Mabillon pour me décider à épouser André Clavière.

Enfin, M. Beaugrand et un autre ami d'André Clavière, appelé Charles Balley, après avoir été les témoins du duel ont été également les témoins du mariage.

Encore une fois, mon cher enfant, M. Beaugrand n'ignore rien. Voyons, est-ce qu'il ne t'a pas toujours aimé comme si tu avais été réellement le fils de son ami ? Est-ce que son plus vif désir n'est pas de te voir le mari de sa belle-

fille, sachant que votre bonheur à tous deux est dans cette union ?

Tu ne connais pas encore bien M. Philippe Beaugrand ; mais je te le ferai connaître ; tu sauras qu'il a toujours été pour ta mère un ami sûr et dévoué, tu sauras tout ce qu'il a fait pour moi.

J'ai connu Mme Beaugrand peu de temps après la mort de M. de Mégrigny, dans une circonstance extrêmement douloureuse pour elle ; je pus alors lui rendre un léger service et, reconnaissante, elle devint mon amie. Elle aussi avait de terribles secrets : elle me les confia. Va, il n'est guère de famille où l'on ne puisse mettre la main sur une plaie saignante.

Est-ce que Mlle Henriette de Mégrigny, si charmante, si adorable, si parfaite, perd une seule de ses qualités parce qu'elle a pour oncle le baron de Simiane, un misérable ?

– Oh ! non, ma mère !

– Elle est toujours Henriette comme toi tu es toujours André. Où en serions-nous, grand Dieu ! si les enfants innocents étaient rendus responsables des fautes plus ou moins graves commises par leurs proches ?

– Dieu merci, dit le comte, on en a fini depuis longtemps avec ces monstrueux préjugés.

– André, André, reprit la Dame en noir d'une voix vibrante, diras-tu encore que tu ne peux plus épouser Mlle Henriette de Mégrigny ?

– Ah ! ma mère ! ma mère ! fit le jeune homme éperdu et haletant.

Il poussa un cri rauque et s'abattit sur un fauteuil en éclatant en sanglots.

– Le malheureux, le malheureux enfant ! exclama la pauvre mère affolée, il a écrit !

– Peut-être, madame, dit tristement le comte ; mais il vous a comprise, rien n'est perdu encore.

– Ah ! je ne sais pas, je ne sais pas… Il me semble que je deviens folle !… Mon Dieu, je tremble pour lui et pour elle ! Oh ! la pauvre enfant, quel coup terrible !

– Marie, reprit M. de Rosamont, vais-je donc vous quitter en un pareil moment ?

– Il le faut, monsieur le comte ; je vous en prie, laissez-moi seule avec mon malheureux enfant.

Le comte enveloppa d'un long regard le jeune homme, qui sanglotait, la tête dans ses mains, laissa échapper une plainte sourde et, se tournant vers la Dame en noir :

– Adieu, adieu ! dit-il.

Il marcha vers la porte, en chancelant, se retourna avant de sortir et prononça encore une fois le mot :

– Adieu !

Mme Clavière tomba à genoux devant son fils.

XVIII

PAUVRE HENRIETTE

Monsieur Beaugrand était parti le matin de bonne heure, prévenant sa femme qu'il coucherait à Paris, et que peut-être même il ne lui serait pas possible de revenir avant le surlendemain soir. Il prévoyait que plusieurs affaires urgentes lui demanderaient plus de temps qu'il ne le voudrait.

Mais ces affaires terminées, il prendrait ses dispositions afin de pouvoir rester à Bresle les autres jours de la semaine.

Charlotte Pinguet et Julie Verrier, que l'on avait envoyé chercher à la gare, étaient arrivées le samedi soir. Nous croyons inutile de dire qu'elles avaient été reçues très affectueusement, comme des amies.

Mme Beaugrand était aussi de celles qui se souviennent des services rendus et ne s'affranchissent point de la reconnaissance.

Or, le lundi matin, après le premier déjeuner, on causait dans le petit salon. Charlotte parlait du plaisir qu'elle avait éprouvé en voyant la mer pour la première fois, racontait les excursions aux environs d'Avranches et la visite au Mont-Saint-Michel, disant combien le jeune sous-préfet s'était montré gracieux et aimable.

Sur tout ce que disait Charlotte, Julie renchérissait. Il était impossible de trouver un jeune homme plus charmant que M. André Clavière ; du reste ne ressemblait-il pas à sa mère, qui était la meilleure et la plus parfaite de toutes les femmes ?

Henriette, rougissante, écoutait, ravie, les éloges à l'adresse de celui qu'elle aimait.

Un domestique apporta plusieurs lettres sur un plateau d'argent ; Mme Beaugrand les prit et lut rapidement les suscriptions.

Henriette, gracieusement penchée vers sa mère, lisait en même temps qu'elle.

– En voici trois pour M. Beaugrand, dit Blanche.

– Il les lira à son retour, ajouta Henriette ; on les placera sur son bureau de même que celles qui pourront venir ce soir et demain matin. Les autres sont pour toi, maman. Ah ! celle-là est d'André, je reconnais son écriture.

– En effet, dit Mme Beaugrand, c'est son écriture, et, d'ailleurs, l'enveloppe porte le timbre d'Avranches.

– Oh ! cette lettre est de lui, bien sûr ; je reconnaîtrais son écriture entre mille. Il m'a écrit la semaine dernière, c'est à toi qu'il écrit aujourd'hui.

– Chacune à son tour, fit Mme Beaugrand en riant.

– Maman, il faut lire tout de suite la lettre d'André.

– Et les autres ?

– Après.

– Allons, mademoiselle Impatiente, je fais ce que tu veux.



Henriette, gracieusement penchée vers sa mère, lisait en même temps qu'elle. (P. 1332.)

Mme Beaugrand rompit le cachet, sortit la lettre de l'enveloppe et la déplia.

– Maman, reprit la jeune fille d'une voix câline, me permets-tu de lire avec toi ?

– Oui, petite curieuse.

Et s'adressant à Charlotte et à Julie, elle ajouta en souriant :

– Voilà les enfants ; il faut toujours qu'on fasse leur volonté. Henriette s'approcha plus encore de sa mère et toutes deux, en même temps, commencèrent à lire. Mais la jeune fille dévorait les lignes, et avant que Mme Beaugrand eût compris et eût eu le temps d'empêcher Henriette de continuer sa lecture, la pauvre enfant était frappée en plein cœur.

Elle devint subitement pâle comme une morte, ses yeux s'ouvrirent démesurément et ses mains s'appuyèrent fortement sur son cœur. Puis, aussitôt, elle poussa un grand cri rauque et tomba à la renverse, ne donnant plus signe de vie.

Un cri déchirant de la mère avait répondu au cri de sa fille.

La lettre fatale s'était échappée de la main de Blanche, qui se dressa comme par un ressort et, folle de terreur et de douleur, se précipita au secours d'Henriette.

Mais, déjà, Julie Verrier avait relevé la jeune fille et s'était accroupie pour lui soutenir la tête, pendant que Charlotte se mettait en devoir de dégrafer la robe et le corset.

La pauvre Henriette ne respirait plus, on ne sentait plus battre son cœur, on pouvait croire qu'elle était morte.

Mme Beaugrand, affolée, cherchait un flacon de sels qu'elle ne trouvait pas et répétait constamment, d'une voix étranglée :

– Il a tué ma fille ! il a tué mon enfant !

À ce moment, la pauvre mère était véritablement folle, elle ne savait plus ce qu'elle faisait, elle avait la tête perdue.

Elle allait de sa fille à la porte, revenait près d'Henriette, tournait, s'agitait, prononçant toujours ces mots :

– Il a tué ma fille !

Enfin sa main saisit le cordon de la sonnette qu'elle agita avec violence.

Pendant ce temps, Charlotte avait trouvé le flacon de sels dans un vide-poche et le faisait respirer à la jeune fille, que Julie tenait toujours dans ses bras.

Les coups de sonnette avaient mis en émoi les serviteurs. Ce n'était pas ainsi que madame appelait habituellement la femme de chambre ou le maître d'hôtel. Évidemment, il se passait quelque chose d'extraordinaire.

En même temps que la femme de chambre, deux autres domestiques accoururent.

Mme Beaugrand leur montra sa fille pâle, inerte, froide et rigide comme un cadavre.

– Elle est morte, peut-être ! dit-elle entre deux sanglots.

Puis elle donna cet ordre :

– Qu'on coure chercher le médecin !

Le maître d'hôtel partit aussitôt.

La femme de chambre, qui s'était avancée au milieu du salon, demanda si l'on avait besoin d'elle.

– Pas en ce moment, lui répondit Charlotte ; si nous avons besoin de vous, votre maîtresse vous appellera.

La femme de chambre n'avait pas à insister, elle se retira.

La mère s'était agenouillée devant sa fille, avait pris ses mains et les couvrait de baisers et de larmes.

Le tableau était navrant. Maintenant les trois femmes sanglotaient. En présence de cette scène de douleur, de désespoir, on aurait pu croire que la malheureuse enfant avait cessé de vivre.

On se décida à la relever tout à fait et à la porter sur un canapé où elle resta étendue, toujours dans la même immobilité de marbre.

Hélas ! malgré tous les soins qu'on lui prodiguait, elle ne revenait pas à la vie.

Et au milieu du lugubre silence du salon, lequel n'était troublé que par le bruit des sanglots et des gémissements, s'élevait la voix de la pauvre mère, répétant :

– Il a tué ma fille.

Charlotte et Julie comprenaient bien que c'était la lettre d'André Clavière qui avait porté à la jeune fille un coup terrible. Mais que contenait-elle donc, cette lettre ?

Mme Pinguet l'avait ramassée et mise dans sa poche ; mais elle était trop discrète, trop honnête, pour avoir seulement le désir de la lire. Elle et Julie ne songeaient guère non plus, à ce moment, à interroger Mme Beaugrand.

Elles ne pouvaient que faire des suppositions, car rien ne leur faisait soupçonner la vérité.

Quel malheur était-il arrivé, depuis si peu de temps qu'elles avaient quitté Avranches ? La Dame en noir avait-elle été subitement atteinte d'un mal qui mettait sa vie en danger ? Mon Dieu, c'était possible. Mais cela aurait-il pu frapper Henriette au cœur avec tant de violence ? Non, ce n'était pas cela ; il y avait autre chose. Quoi ? Il fallait le chercher dans ces paroles que Mme Beaugrand répétait à chaque instant :

« Il a tué ma fille ! »

Quand le docteur, qui s'était hâté d'accourir, arriva au château, il vit les serviteurs consternés, la douleur et la terreur étaient peintes sur les visages.

– Eh bien ? interrogea-t-il, s'adressant à la femme de chambre.

– Nous ne savons rien, répondit-elle, si ce n'est que madame et ses amies gémissent et pleurent.

– Où est Mlle Henriette ?

– Toujours dans le salon.

Le médecin se dirigea vers le salon, où il entra après s'être annoncé en frappant.

Mme Beaugrand, qui s'était de nouveau agenouillée auprès de sa fille, bondit sur ses jambes à la vue du docteur.

– Ma fille est morte ! ma fille est morte ! s'écria-t-elle les yeux hagards et en agitant désespérément les bras.

– De grâce, madame, calmez-vous ! dit le médecin.

Il lui prit la main, la serra affectueusement et s'approcha de la jeune fille, qu'il examina attentivement et ausculta.

– Rassurez-vous, dit-il ; c'est une syncope, et la vie de Mlle Henriette ne me paraît point menacée.

– Docteur, ne cherchez-vous pas à me tromper ?

– Mais non, madame, non. Hé, mon Dieu, pourquoi vous tromperais-je ?

– C'est juste, mon bon docteur ; ah ! voyez-vous, je n'ai plus la tête à moi, je suis folle !

– Vous êtes trop impressionnable, trop nerveuse. Depuis combien de temps dure cette syncope ?

– Depuis bientôt une heure.

– Hum ! fit le médecin.

– Docteur, vous redoutez quelque chose.

– Non, mais il faut tout de suite employer des moyens énergiques pour rappeler cette chère enfant à la vie.

Une longue demi-heure s'écoula.

Enfin, on put s'apercevoir que la jeune fille respirait. Toutefois, elle ne reprenait pas ses sens.

– Il faut la transporter dans sa chambre, dit le docteur, la déshabiller et la coucher.

Il prit Henriette dans ses bras et ce fut lui qui la porta dans sa chambre.

Maintenant, le médecin était soucieux ; on voyait des rides se creuser sur son front.

Quand on eut mis Henriette dans son lit, il l'examina de nouveau avec une grande attention, l'ausculta encore et, longuement, fit des pressions sur les bras et les épaules.

– Mon Dieu, mais elle ne revient pas à elle ! dit la mère éplorée, elle ne fait toujours aucun mouvement ; docteur, mon bon docteur, qu'est-ce que cela signifie ?

Le médecin se redressa et murmura :

– Elle dort !

– Elle dort, dites-vous, docteur ?

– Oui.

– Elle n'est donc plus en syncope ?

– Sans transition, elle est passée de l'évanouissement dans le sommeil.

– Est-ce qu'elle va dormir longtemps ainsi ?

Cette question parut embarrasser fort le docteur.

– Mais, balbutia-t-il, je ne peux pas dire…

– Ah ! après m'avoir rassurée, vous m'effrayez !

– Faut-il vous répéter encore que la vie de Mlle de Mégrigny n'est pas en danger ?

– Mais ce sommeil ? il est étrange, ce sommeil ! Docteur, j'ai peur… il faut réveiller ma fille.

– Elle se réveillera d'elle-même.

– Mais quand, mon Dieu, quand ?

– Je ne peux pas le dire.

Et comme Mme Beaugrand le regardait avec stupéfaction, il ajouta.

– Quand elle aura assez dormi.

Ce que le docteur n'osait pas dire tout de suite à la pauvre mère, c'est qu'il venait de reconnaître que la jeune fille était tombée en léthargie.

Avec de bonnes et rassurantes paroles, il parvint à calmer un peu Mme Beaugrand. Alors il lui demanda quelle était la cause de l'émotion violente qui avait déterminé la syncope.

– Vous êtes notre ami, mon cher docteur, je n'ai pas à vous cacher cela, répondit, Mme Beaugrand ; c'est une lettre que j'ai reçue ce matin et que ma pauvre enfant a lue en partie… Hélas ! j'ignorais ce qu'elle contenait, je ne pouvais pas m'en douter.

– Elle apportait donc une foudroyante nouvelle, cette lettre ?

– Oui ; foudroyante, docteur.

– D'où vient-elle ?

– D'Avranches.

– Écrite, alors, par Mme Clavière ou son fils ?

– Oui, par son fils.

– Puis-je vous demander maintenant ce que contient de si terrible la lettre de M. Clavière ?

– Docteur, je n'ai pas eu le temps d'en achever la lecture… Mais, dans mon trouble, qu'ai-je donc fait de cette lettre maudite ? Je ne me souviens pas…

– Madame, dit vivement Charlotte, elle s'est échappée de vos mains, je l'ai ramassée et mise dans ma poche, la voici.

Elle ajouta, en remettant la lettre à Blanche :

– J'ai pensé qu'il pouvait être prudent de la soustraire aux yeux des domestiques.

Mme Beaugrand remercia Charlotte d'un regard.

Elle lut rapidement. Puis elle tendit la lettre au docteur disant :

– Voyez, mon cher docteur, voyez, et vous comprendrez combien a été violent le coup porté à ma pauvre enfant.

À son tour ; le docteur lut la lettre.

– C'est incompréhensible, inimaginable, murmura-t-il Qu'est-ce que cela veut dire ? En vérité, on serait tenté de croire que c'est un insensé ou un halluciné qui a écrit cela. Et cette lettre est de M. André Clavière ! Quel noir fantôme son imagination a-t-elle donc créé de toute pièce ? Tout cela est étrange, chère madame, tout à fait étrange.

À ce moment, Mme Beaugrand, qui jusque-là ne s'était livrée à aucune réflexion, tressaillit et ses traits se contractèrent.

Une affreuse pensée venait de traverser son cerveau.

C'est à peine si elle entendit le docteur qui lui disait :

– Je crois bien que cette fois encore, chère madame, il n'y a qu'un malentendu créé par les susceptibilités exagérées, étranges même de M. André Clavière. Je suis convaincu que ce nouvel orage passera vite à la suite d'une explication devenue nécessaire.

Eh bien ! continua-t-il, ce sommeil de Mlle de Mégrigny qui, je vous le répète, n'a rien qui m'inquiète, est une sorte de faveur que Dieu lui accorde. En effet, elle souffrirait horriblement ; mais la douleur n'existe pas dans le sommeil.

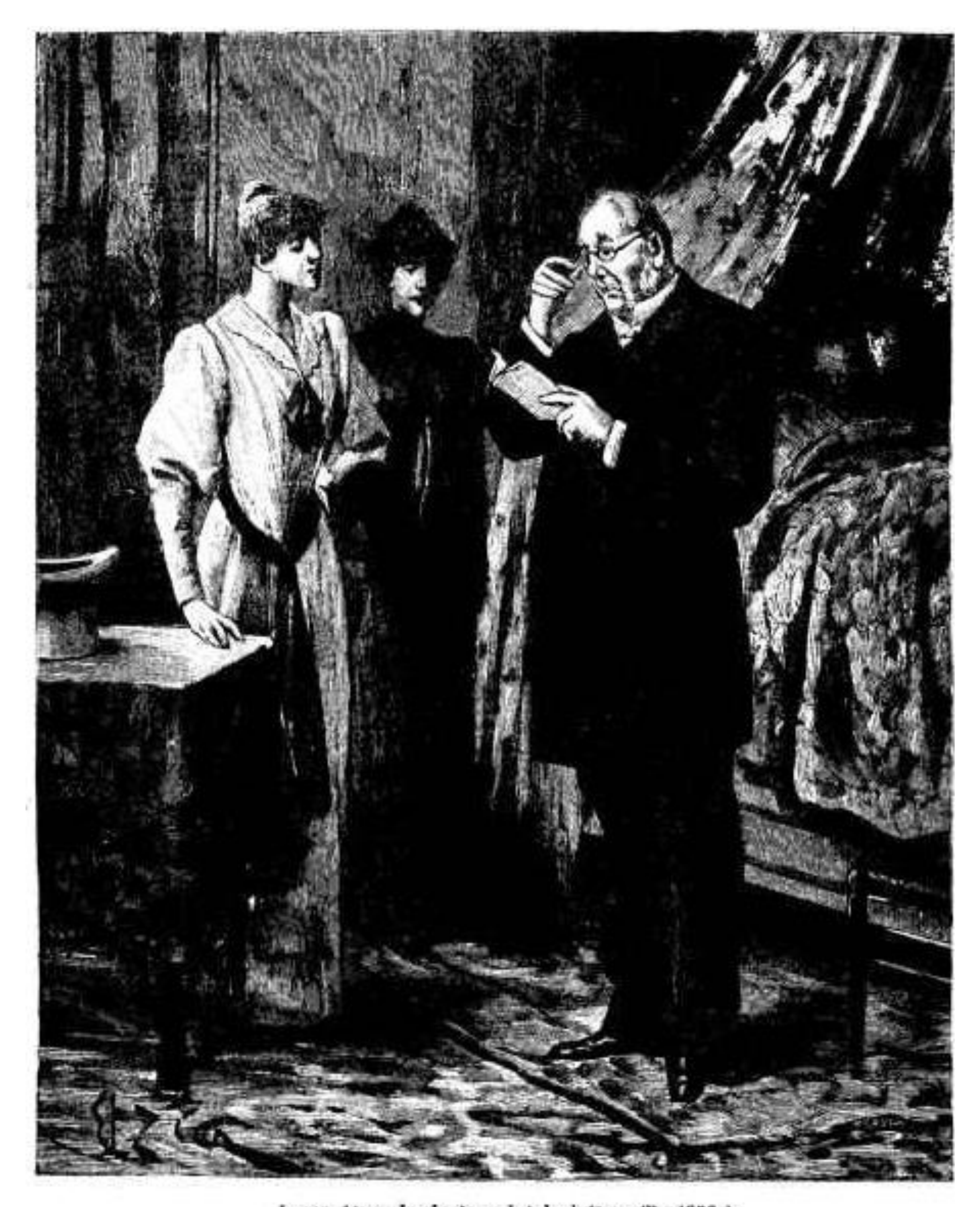
Votre fille va dormir ainsi pendant trois ou quatre jours, plus peut-être, mais ne vous en effrayez point : Mlle de Mégrigny est en catalepsie, et ce sommeil, qui n'a rien de dangereux, je vous le dis encore, va nous donner le temps d'apporter le remède voulu, le seul qui soit efficace au coup terrible qu'elle a reçu.

Ce sont les joies qu'elle a rêvées, c'est son bonheur qu'elle a pu croire un instant à jamais détruit qu'il faut lui rendre.

Il ne lui restera de cette lettre, qu'elle a lue en partie, qu'un vague souvenir, le souvenir d'un mauvais rêve, si, à son réveil, elle voit son fiancé auprès d'elle.

– Ah ! il ne viendra pas ! s'écria Mme Beaugrand éperdue, il ne viendra pas !… Entre lui et ma fille tout est fini ! Ah ! je sais, je sais… Ma fille est perdue, perdue !

Elle s'affaissa sur un siège, comme une masse, et éclata en sanglots, la figure cachée dans ses mains.



A son tour, le docteur lut la lettre. (P. 1338.)

– Pauvre mère ! soupira le docteur.

Il fit signe à Charlotte et à Julie de se retirer.

Il resta quelques instants encore auprès de la jeune fille, puis il s'approcha de Mme Beaugrand.

La crise de larmes s'était calmée ; mais Blanche était maintenant dans un complet état de prostration, et son regard fiévreux avait un éclat singulier, qui effrayait.

– Courage, chère madame, courage, lui dit le docteur, en lui prenant les mains ; je vais vous quitter, mais je reviendrai dans l'après-midi et aussi souvent que ma présence ici pourra être utile.

Elle regarda le docteur, comme étonnée, et ne fit pas un mouvement.

Peut-être n'avait-elle pas compris ou même entendu ce qu'il venait de lui dire.

Le médecin s'en alla. Il était attendu pour un accouchement.

Longtemps encore Mme Beaugrand resta dans le même état de prostration. Il semblait qu'elle fût devenue subitement inconsciente. Elle gardait la même immobilité que sa fille, et sa figure avait la pâleur d'ambre de celle d'Henriette.

Enfin, se ranimant tout à coup, elle bondit sur ses jambes et jeta ce cri :

– Le misérable !

Elle s'approcha du lit, et secouée par un tremblement convulsif, elle contempla la belle tête de son enfant, sans vie, comme celle d'une morte, enfoncée à demi dans le duvet de l'oreiller.

– Elle dort, murmura-t-elle, elle dormira ainsi plusieurs jours et le docteur m'a dit de ne point m'effrayer. Ah ! ma fille, ma fille adorée, dois-tu donc souffrir autant que ta malheureuse mère a souffert ? Oh ! je te vengerai ; oui, oui, tu seras vengée !

Le maudit, l'infâme ! il a osé s'attaquer à mon enfant ! Son rôle sera donc toujours de briser, de détruire le bonheur des autres !

Maintenant, une foule de pensées se croisaient, se heurtaient dans la tête en feu de Mme Beaugrand. Et de ce chaos surgissait l'image d'un démon : face horrible, au sourire railleur, au regard menaçant.

C'était son frère !

– Mon Dieu, gémit-elle, pourquoi ne nous avez-vous pas depuis longtemps délivré de ce monstre ?

Elle s'assit sur une chaise, près du lit, et, le visage dans la couverture, elle se remit à pleurer.

Nous avons dit que Mme Beaugrand, en écoutant le docteur, avait été éclairée par une pensée subite. Oui, elle avait deviné que le baron de Simiane n'était pas étranger à cette lettre d'André Clavière, qui avait failli tuer Henriette sur le coup.

Elle ne se trompait pas. D'ailleurs, pour elle, le doute n'était pas possible. Est-ce que, lors de l'audacieuse visite qu'il lui avait faite, son misérable frère ne l'avait pas menacée, sur son refus très net, très absolu, d'intervenir auprès de Mlle Dubessy en faveur de M. Alfred de Linois ?

Donc, elle n'avait plus à chercher d'où pouvait venir le coup qui frappait si cruellement sa fille et elle en même temps.

Le maudit, reprenant ses menées ténébreuses d'autrefois, poursuivait son œuvre infernale. Il lui fallait de nouvelles victimes.

Toutefois, si Mme Beaugrand ne se trompait pas en accusant son frère, elle s'éloignait de la vérité au sujet des révélations que le misérable avait pu faire, soit qu'il eût eu un entretien avec le jeune sous-préfet ou qu'il lui eût écrit.

Elle interprétait à sa manière la lettre d'André, et cet obstacle insurmontable dont parlait le jeune homme, qui le séparait à jamais de Mlle de Mégrigny, qui ne lui permettait plus de l'épouser, elle ne le voyait pas où il était réellement.

Elle était à cent lieues de se douter que de Simiane eût pu apprendre au sous-préfet qu'il n'était pas le fils de l'homme dont il portait le nom, mais le fruit d'une liaison que sa mère avait eue avant son mariage.

Dans l'idée de Mme Beaugrand, c'était son secret, à elle, que son frère avait révélé à André Clavière, ce douloureux secret de la naissance d'Henriette. Et cela, elle pouvait d'autant mieux le supposer et le croire, qu'il ne lui venait pas à la pensée que de Simiane pût connaître le passé de Marie Sorel.

Elle était donc convaincue que si André déclarait ne plus pouvoir épouser Henriette, c'est qu'il était instruit de sa liaison coupable avec M. de Bierle, c'est qu'il savait qu'Henriette n'était pas la fille de M. de Mégrigny.

Elle ne voyait rien autre chose qui pût expliquer et justifier cette rupture presque brutale.

De là ces paroles qu'elle avait prononcées, dans un cri qui répondait aux angoisses de son âme :

« Il ne viendra pas ! Ma fille est perdue ! »

C'est qu'elle connaissait bien André, si fier, si droit, si rigide dans ses principes ; c'est qu'elle savait bien que, dût-il endurer le martyre, nulle puissance au monde ne pouvait l'empêcher d'agir d'accord avec sa conscience et ses sentiments si pleins de délicatesse.

Blanche eut un instant la pensée d'envoyer un télégramme à son mari pour le prier de revenir immédiatement à Bresle.

Mais après avoir réfléchi, elle renonça à cette idée en se disant :

– Sa présence ici ne changerait rien à ce qui est ; comme moi, hélas ! il ne pourrait rien faire.

La journée se passa dans la douleur et parut longue comme une semaine de pluie.

Le médecin était revenu deux fois dans l'après-midi.

Malgré tout ce qu'on avait pu lui dire, Mme Beaugrand n'avait pas voulu s'éloigner de sa fille. Mais elle était extrêmement fatiguée et pouvait à peine se tenir debout. Un peu de repos lui était absolument nécessaire ; car il était à craindre qu'elle ne tombât sérieusement malade.

Elle voulait, disait-elle, passer la nuit près du lit de sa fille.

Cependant, vers dix heures du soir, sentant d'ailleurs ses forces épuisées, elle se rendit aux prières de Charlotte et de Julie et, après avoir couvert de baisers le visage de Henriette, elle se laissa emmener par sa femme de chambre, qui l'aida à se déshabiller et à se coucher.

Ce fut Julie qui passa la nuit dans la chambre de la jeune fille. Et, comme il avait été convenu, Charlotte vint la remplacer à six heures du matin afin qu'elle pût, à son tour, prendre quelques heures de repos.

Les deux femmes, n'ayant pas osé interroger Mme Beaugrand, ignoraient absolument ce qui avait pu causer la catastrophe.

Les domestiques ne savaient rien également ; ils s'interrogeaient entre eux, mais ne pouvaient que se livrer à des commentaires. Seule, la femme de chambre, avec cette perspicacité si grande chez la femme, devinait que quelque chose venait encore se mettre en travers du mariage de Mlle de Mégrigny et d'André Clavière.

Charlotte et Julie s'étaient demandé ce qu'elles devaient faire. N'était-il pas convenable qu'elles prissent congé de Mme Beaugrand ? Mais s'il leur semblait que, par discrétion, elles dussent quitter le château, elles sentaient aussi qu'une retraite précipitée était blâmable. En effet, leur départ ne ressemblerait-il pas à une fuite, et ne serait-il pas considéré comme une sorte de lâcheté ?

Après avoir examiné le pour et le contre, elles se dirent :

– Nous devons rester.

XIX

MORSURE DE SERPENT

Le mercredi, au siège de la Société des mines d'Extrême-Orient, dont M. Philippe Beaugrand était le sous-directeur, il y eut, à neuf heures, séance du conseil d'administration où, en vue de la prochaine assemblée générale des actionnaires, certaines questions furent discutées et plusieurs propositions votées par le conseil.

À l'issue de la séance, qui avait duré plus de deux heures, le comte de Morlane prit familièrement le bras du sous-directeur.

– Cher monsieur Beaugrand, lui dit-il, êtes-vous retenu à déjeuner ?

– Non, mon cher comte ; pourquoi m'adressez-vous cette question ?

– Pour vous prier de me faire l'amitié de venir déjeuner avec moi.

Et comme M. Beaugrand paraissait hésiter :

– Je désire causer avec vous, ajouta le comte, intimement et confidentiellement.

Il appuya sur ce dernier mot.

– Ah ! fit M. Beaugrand.

– Nous serons seuls, continua le comte ; mon fils, qui a besoin de distraction, est allé passer quelques jours à Amiens chez sa tante, Mme de Ribbe. Vous ne pouvez pas refuser mon invitation, cher monsieur Beaugrand.

– Alors, monsieur le comte, je l'accepte.

M. de Morlane emmena le député chez lui, et, aussitôt arrivés, ils se mirent à table.

En mangeant, ils parlèrent de la Société des mines et de plusieurs autres choses, qui n'avaient rien de confidentiel.

Le domestique servit le café, des liqueurs et des cigares.

– Maintenant, dit le comte, nous allons pouvoir causer tranquillement, sans être dérangés.

– Ce qu'il faut quand il s'agit de confidences, fit le député, en souriant. Eh bien ! mon cher comte, je suis prêt à vous écouter.

– Cher monsieur Beaugrand, vous savez combien nous avons été affligés, mon fils et moi, de la façon singulière dont Mlle de Mégrigny nous a fait comprendre que nous devions cesser nos visites au château de Bresle. Certes, nous ne pouvions guère nous attendre à ce qui est arrivé, après l'accueil si gracieux, si aimable, si affectueux, que Mlle de Mégrigny nous avait fait tout d'abord.

– Je vous ai donné, à ce sujet, toutes les explications que vous aviez le droit d'exiger.

– Je me plais à reconnaître que vous avez agi, en cette circonstance, avec une entière franchise et une parfaite loyauté. Vos paroles, cher monsieur Beaugrand, ont adouci

l'amertume de ce que nous pouvions considérer comme un affront.

– Je vous ai fait comprendre, monsieur le comte, qu'il fallait beaucoup pardonner à une jeune fille malade. Du reste, si bizarre qu'ait été la conduite de M[lle] de Mégrigny, elle n'a rien eu d'offensant pour vous, ni d'humiliant pour M. le vicomte de Morlane.

– C'est vrai.

– Monsieur votre fils a recherché en mariage M[lle] de Mégrigny ; mais il n'avait d'elle aucune promesse ; il n'était pas un fiancé, mais seulement un prétendant ; n'ayant pas demandé, officiellement la main de ma belle-fille, il n'a pas essuyé un refus. On voit tous les jours une jeune fille préférer un jeune homme à un autre. Or, dans le cas qui nous intéresse, M. le vicomte de Morlane n'a pu souffrir que dans son amour-propre.

– Hélas ! mon fils ne s'est pas consolé, cher monsieur ; s'il n'avait souffert que dans son amour-propre, le mal n'eût pas été si grand ; mais c'est son cœur qui souffre et, j'en ai la certitude, sa douleur est de celles qui ne guérissent jamais.

– Oh !

– On ne se défend pas contre certaines impressions, cher monsieur Beaugrand ; mon pauvre fils est resté sous le charme de la beauté de M[lle] de Mégrigny et de tant de grâce séduisante ; il l'aime, il l'adore !

– Mais…

– C'est un grand amour que M[lle] de Mégrigny a fait naître en lui ; c'est une véritable passion.

– Croyez, monsieur le comte, que je regrette…

– Hé, nous n'avons pas, vous et moi, à exprimer des regrets.

– Pourtant, monsieur le comte.

– Ni vous ni moi n'avons voulu cela ; nous espérions un tout autre dénouement. Mais la situation peut changer et amener un revirement favorable au vicomte.

Le député regarda M. de Morlane avec surprise.

– Mon fils n'a pas perdu tout espoir, hasarda celui-ci.

– En vérité ? fit M. Beaugrand.

– Et si Mlle de Mégrigny lui faisait signe de revenir, ajouta M. de Morlane, vous le verriez accourir à Bresle.

– A-t-il réellement cet espoir ?

– Oui, cher monsieur Beaugrand.

– Eh bien ! mon cher comte, il faut faire comprendre à monsieur votre fils qu'il se berce d'un espoir chimérique.

– Est-ce qu'on peut faire entendre raison à un amoureux qui, à tout ce qu'on lui dit, répond :

« Je l'aime, je l'aime ; et je mourrais plutôt que de renoncer à elle ! » À ne vous rien cacher, cher monsieur Beaugrand, l'espoir du vicomte n'est pas absolument sans fondement.

– Que voulez-vous dire ?

– Le vicomte de Morlane pense que Mlle de Mégrigny n'épousera pas M. André Clavière…

– Comment ! il pense cela ! il pense cela ! s'écria M. Beaugrand ; c'est une présomption…

– Oui, sans doute.

– Qui ne s'appuie sur rien.

– Peut-être.

– Monsieur le comte, dans une question aussi délicate que celle qui nous occupe, je ne puis accepter aucune réticence de pensée ou de parole ; veuillez donc, je vous prie, vous expliquer clairement.

– Mon Dieu, cher monsieur Beaugrand, ne voit-on pas surgir, tout à coup, au moment où l'on s'y attend le moins, un obstacle à un mariage ?

Le député tressaillit et fronça les sourcils.

– Monsieur le comte, répliqua-t-il d'une voix très calme, il semblerait que M. le vicomte de Morlane eût basé ses espérances sur cet obstacle inattendu dont vous parlez ?

– Eh bien ! oui.

– Et peut-être même cet obstacle vous est-il connu ?

– Oui, si comme j'ai tout lieu de le croire, mon fils et moi avons été bien informés.

– Eh bien ! monsieur le comte, de quoi s'agit-il ?

– Croyez, cher monsieur, qu'il m'est extrêmement pénible…

– Je le crois, fit M. Beaugrand avec un accent où l'ironie perçait malgré lui ; mais voyons cette grave information dont vous et M. votre fils avez été saisis.

– Il paraîtrait que M. André Clavière, le fiancé de Mlle de Mégrigny, n'est pas le fils du mari de sa mère, bien qu'il porte son nom.

M. Beaugrand fit un bond sur son siège et devint très pâle.

– Qui dit cela ? exclama-t-il.

– Une personne qu'il ne m'est pas permis de vous faire connaître, mais qui déclare être parfaitement renseignée. M. André Clavière, blessé mortellement dans un duel, a épousé in extremis Mlle Marie Sorel ; or, celle-ci était alors enceinte de plusieurs mois.

– Continuez, monsieur le comte, dit le député d'une voix frémissante.

– La personne, dont nous tenons la chose affirme, de la façon la plus absolue, que la demoiselle Marie Sorel avait un amant avant de se marier, et que M. André Clavière, actuellement sous-préfet à Avranches, est né de cette liaison illégitime.

Les traits de M. Beaugrand se contractèrent affreusement ; mais il eut la force de se contenir.

– La personne si bien renseignée et si affirmative, demanda-t-il d'une voix qui trahissait son agitation intérieure, vous a-t-elle fait connaître le nom de cet amant que Mlle Marie Sorel aurait eu avant son mariage ?

– Non ; sur ce point, la personne a cru devoir garder le silence ; toutefois, elle nous a donné à entendre que cet amant avait occupé dans le monde une assez haute position.

– Il ne vous est pas permis, monsieur de Morlane, de me dire le nom de la personne qui vous a fait ces étranges révélations, je n'ai donc pas à insister pour le connaître ; du reste, je ne désire nullement savoir qui elle est, cette personne, homme ou femme. Mais je l'appelle, moi, misérable, lâche !

– Cher monsieur Beaugrand…

– Ce que l'on vous a appris serait-il vrai, la mauvaise action n'en existe pas moins ; il n'y a qu'un misérable et un lâche capable d'une pareille infamie. Mais qu'il y ait calomnie ou seulement médisance, dans quel but s'est-on permis de fouiller dans le passé de Mme Clavière pour vous en livrer les secrets ?

M. de Morlane resta un instant tout interloqué ; puis, d'une voix un peu hésitante, il répondit :

– La personne sait que le vicomte de Morlane aime passionnément Mlle de Mégrigny.

– Soit, monsieur le comte ; mais je ne comprends pas bien…

– Et elle a voulu rendre l'espoir à mon fils.

– Ah ! voilà le but ?

– Exactement.

– Mais, monsieur le comte, je ne vois pas que M. le vicomte de Morlane puisse avoir tant d'espoir.

– Cependant… balbutia le comte.

– Oh ! fit vivement M. Beaugrand, vous pouvez parler sans hésitation ; au surplus, une explication franche et nette est nécessaire entre nous.

– Eh bien ! cher monsieur Beaugrand, nous avons pensé, mon fils et moi, que si ce que nous avons appris était la vérité, vous et Mme Beaugrand ne consentiriez pas à donner Mlle Henriette de Mégrigny à M. André Clavière.

– Ah ! vraiment, vous avez pensé cela ! Mais vous vous êtes trompés, monsieur le comte ; en admettant que tout ce qui vous a été dit soit la vérité, Mme Beaugrand et moi ne saurions rendre M. André Clavière responsable d'une faute de sa mère, une faute de jeune fille qui, après tout, peut trouver son excuse dans les circonstances mêmes qui l'ont fait commettre. Si graves que soient ces fautes de jeune fille, elles ne sont pas déshonorantes ; la tache, si tache il y a, n'a jamais été ineffaçable. Notre puritanisme ne va pas jusqu'à grossir une faute pour en faire un crime.

D'ailleurs, monsieur le comte, Mlle de Mégrigny aime M. André Clavière, et nous ne voudrions pas, Mme Beaugrand et moi, nous opposer à un mariage depuis longtemps décidé, ni détruire ainsi le bonheur de deux personnes qui, vous le savez, nous sont également chères.

– Sans doute, cher monsieur, sans doute : comme tout homme généreux, vous êtes indulgent pour les faiblesses humaines ; mais le monde a ses préjugés, ses exigences.

– Le monde ! riposta M. Beaugrand avec animation, quand dans ses appréciations il est injuste et bête, je le méprise !

– Et vous avez raison. Où en serait-on, en effet, si on se laissait constamment diriger par le… Que dira le monde ?

Mais pour en revenir à ce qui nous intéresse, M. Clavière peut renoncer à épouser Mlle de Mégrigny.

M. Beaugrand sursauta :

– Pourquoi donc M. Clavière renoncerait-il à épouser celle qu'il aime ? demanda-t-il.

– Dame, on le dit si fier, si plein de délicatesse, si absolu dans ses principes d'honnêteté, si chatouilleux sur toutes les questions qui touchent à l'honneur !… Il y a tout lieu de croire que, sachant qu'il n'est pas le fils de l'homme dont il porte le nom, il ne se trouve pas digne de Mlle de Mégrigny et ne se retire, en vous rendant la parole que vous lui avez donnée.

La pâleur du député s'accentua.

– Monsieur de Morlane, dit-il, toujours avec beaucoup de calme, pensez-vous donc que M. André Clavière ait connaissance de ces choses dont vous venez de m'entretenir ?

– Il sait maintenant, je crois, qu'il n'est pas le fils du mari de sa mère.

M. Beaugrand, une flamme dans le regard, se dressa comme par un ressort.

– Infamie ! infamie ! exclama-t-il. Ainsi, c'est un complot, c'est bien d'un complot qu'il s'agit !

– Monsieur Beaugrand, je vous jure…

– Hé ! je ne vous accuse pas, monsieur de Morlane ; je constate une chose, voilà tout… J'ai dit complot et je maintiens le mot. Qu'est-ce que l'on voudrait ? Empêcher un

mariage. Pour cela, on s'est servi de moyens odieux ; mais pour des misérables tous les moyens sont bons… Eh bien ! ils se sont trompés, les auteurs de ces lâches manœuvres, ils n'empêcheront rien, ils ne détruiront pas, comme ils le souhaitent, le bonheur de deux enfants !

M. de Morlane eut un geste d'énergique protestation.

– Encore une fois, monsieur le comte, reprit le député, je ne vous accuse pas, je ne vous soupçonne même pas ; je vous sais incapable d'avoir trempé dans cette machination infâme, que vous condamnez dans votre conscience d'honnête homme.

Mais qui donc a-t-on voulu atteindre directement ? Est-ce André Clavière ? Est-ce Henriette de Mégrigny ? Ou n'est-ce pas tous les deux à la fois ? Il y a des gens à qui le bonheur des autres porte ombrage !

Croyez-vous sincèrement, monsieur de Morlane, que ces révélations, qui vous ont été faites, n'aient eu pour raison que de donner à votre fils l'espoir d'épouser Mlle de Mégrigny ?

– Je n'ai pas vu autre chose, monsieur Beaugrand.

– Eh bien ! moi, monsieur le comte, j'y vois un acte de basse et lâche vengeance.

– Oh !… Mais contre qui, cette vengeance ?

– Ah ! contre qui ? contre qui ? Il n'y a qu'à voir ceux qu'on a voulu frapper : c'est André Clavière, c'est Henriette de Mégrigny, c'est Mme Clavière, c'est ma femme et moi, c'est nous tous.

– Mais, monsieur Beaugrand, pourquoi cette vengeance ?

– Peut-on savoir quels poisons distille une âme basse et vile ? Pour pouvoir vous répondre, il faudrait que je connusse le misérable.

Pouvez-vous me dire son nom ?

– Je ne le puis, j'ai engagé ma parole d'honneur.

– En ce cas, je n'ai pas à insister. Ah ! il sait prendre ses précautions, l'homme abject qui semble se faire un jeu de troubler la tranquillité des familles. Comme tous les lâches, il cherche autant que possible à se mettre à l'abri. Il ne se montre pas au grand jour ; c'est dans la nuit, protégé par l'épaisseur de l'ombre, qu'il rampe comme le reptile. Ah ! il se garde bien d'attaquer en face ; il frappe traîtreusement, par derrière, c'est plus commode.

Mais, après tout, que m'importe cet immonde personnage ? Il est comme le serpent qui mord l'acier et s'y brise les dents.

– Cher monsieur, je suis désolé, dit piteusement le comte.

– Moi, monsieur de Morlane, je vous remercie de m'avoir appris que nous avons un ennemi.

En ce qui concerne M. le vicomte de Morlane, conseillez-lui de se guérir de son amour pour Mlle de Mégrigny, si, comme vous le dites, il en est passionnément épris ; car il doit renoncer à tout espoir de l'épouser.

Il y a quelques jours, ma belle-fille me disait :

« – Si André Clavière mourait ou si pour une cause quelconque je ne pouvais pas être sa femme, je renoncerais au monde et m'enfermerais dans un cloître. »

Je connais Mlle de Mégrigny, monsieur le comte ; rien au monde ne saurait la faire revenir sur une résolution prise. Ce qu'elle m'a dit, elle le ferait.

Tout était dit.

M. de Morlane comprit qu'il n'avait plus autre chose à faire qu'à chercher, dans le cercle de ses connaissances, une autre jeune fille à qui il plairait de devenir vicomtesse de Morlane.

M. Beaugrand quitta le comte et se rendit à la Chambre où il ne resta pas plus d'une demi-heure. Rien, d'ailleurs, ne le retenait à une séance où les questions à l'ordre du jour ne présentaient aucun intérêt.

Il sortit et sauta dans une voiture de place qui le conduisit à la gare.

Il avait hâte de rentrer à Bresle, de se retrouver auprès de sa femme et de sa belle-fille.

Que de choses il avait à dire à Blanche !

Il était agité, inquiet, ne pouvait se défendre de certaines craintes. Il avait comme le pressentiment d'un malheur.

Cependant, sans être complètement rassuré, il se sentit plus tranquille, lorsqu'il descendit de son compartiment de première classe à la gare d'arrivée.

En même temps que lui, un monsieur descendit du même wagon de première classe.

Ce monsieur, comme le député, avait la rosette d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière de sa redingote.

Les deux hommes se regardèrent ; mais comme se regardent deux inconnus. Cependant, M. Beaugrand se dit :

– Il me semble que j'ai déjà vu cette figure.

Bien qu'il n'eût pas dit à quelle heure il arriverait, son coupé était là, l'attendant.

Il dit au cocher : « Bonjour, François ! » et monta aussitôt dans la voiture, qui partit comme un trait.

Le monsieur décoré s'était approché d'une voiture de louage, et, parlant au cocher :

– Mon ami, dit-il, voulez-vous me conduire à Bresle ?

– Certainement, monsieur.

– Au château.

– Ah ! vous allez chez M. Beaugrand, notre député ?

– Oui.

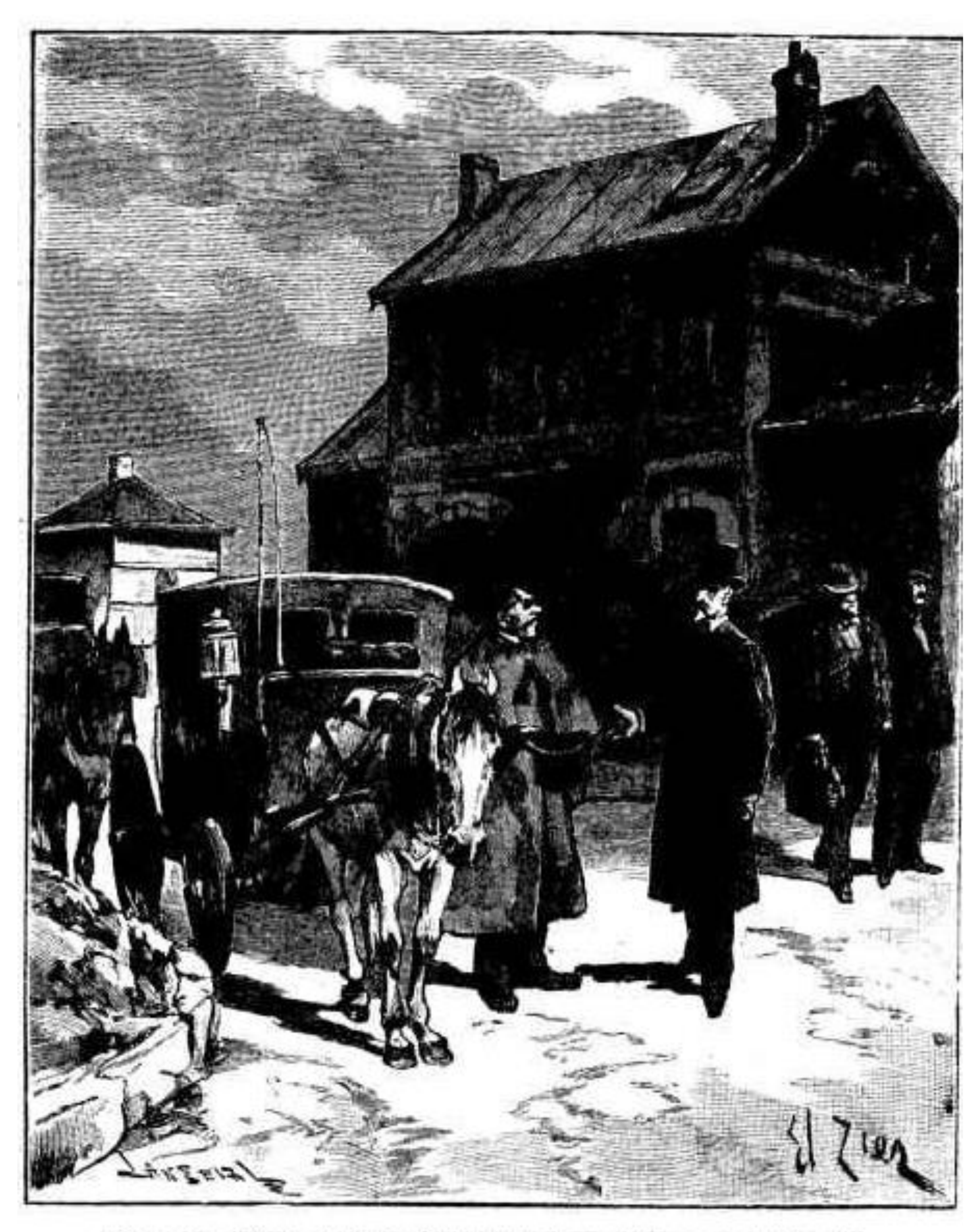
– Il paraît, monsieur, que vous ne connaissez pas M. Beaugrand.

– Pourquoi pensez-vous cela ?

– Dame, monsieur, parce que vous étiez à côté de M. Beaugrand, il y a un instant, et que vous ne lui avez pas parlé.

– Ainsi, c'est lui !

– Lui-même, monsieur, qui vient de partir dans son coupé.



Le monsieur décoré s'était approché d'une voiture de louage, et, parlant au cocher. (P. 1351.)

– Je m'en étais douté, pensa le voyageur.

Le cocher reprit, en ouvrant la portière de son véhicule :

– M. Beaugrand a de bonnes bêtes, des chevaux de sang et qui trottent, je ne vous dis que ça… Si vite que puisse aller ma jument, M. Beaugrand sera au château un bon quart d'heure avant nous, pour le moins. Montez, monsieur.

Le coupé de M. Beaugrand s'arrêta devant le perron du château. Le député sauta sur les marches et pénétra dans le large vestibule où se tenaient, mornes et silencieux, le maître d'hôtel et le valet de chambre.

Ce silence des deux serviteurs, et plus encore celui du château, causèrent à M. Beaugrand une impression singulière. Ce n'était pas ainsi que son retour était ordinairement accueilli.

Il y avait des cris joyeux, des exclamations : c'est lui ! le voici ! On accourait au-devant de lui, Henriette la première, pour se pendre à son cou.

Il s'arrêta devant le maître d'hôtel.

– Où donc sont ces dames ? lui demanda-t-il.

– Dans la chambre de mademoiselle, répondit le serviteur.

– Est-ce que mademoiselle est souffrante ?

– Oui, monsieur, Mlle Henriette est malade.

– Qu'a-t-elle, mon Dieu ! que lui est-il arrivé ?

– Nous l'ignorons, monsieur, nous ne savons rien.

M. Beaugrand grimpa, quatre à quatre, les marches du grand escalier et, sans avoir frappé, ouvrit brusquement la porte de la chambre de la jeune fille où il entra comme une bombe. Devant lui, trois femmes se dressèrent.

– Ah ! mon ami ; mon ami ! exclama Blanche.

Et, éclatant en sanglots, elle se précipita dans les bras de son mari. Puis quand elle l'eut embrassé, lui montrant Henriette, elle s'écria :

– Regarde, Philippe, regarde !

Charlotte et Julie s'étaient retirées discrètement. M. Beaugrand bondit vers le lit.

Aussitôt un cri rauque s'échappa de sa poitrine et se rejetant en arrière, ayant la folie dans le regard, il prononça d'une voix étranglée :

– Morte ! morte !

Mme Beaugrand lui saisit le bras.

– Non, mon ami, dit-elle vivement, non, elle n'est pas morte.

– Elle n'est pas morte ? répéta-t-il avec un hébétement de fou.

– Elle dort, Philippe, elle dort !

M. Beaugrand passa ses deux mains sur son front, se secoua violemment et parvint à ressaisir la pensée qui lui échappait.

– Elle dort, fit-il, tu dis qu'elle dort ?

– Oui.

Brusquement, il se rapprocha du lit et contempla le visage rigide et pâle de la malade.

– Étrange sommeil ! murmura-t-il.

– Mon ami, ne sois pas effrayé ; le docteur m'a rassurée.

– Pourquoi ne se réveille-t-elle pas ?

– Elle est en léthargie.

– Oh !

– Et peut-être dormira-t-elle encore ainsi pendant deux ou trois jours.

– Quand donc a-t-elle été atteinte de ce mal que rien ne faisait prévoir ?

– Lundi, deux heures à peine après ton départ.

M. Beaugrand s'inclina sur le lit et mit un baiser sur le front glacé de la jeune fille. Il se redressa et, regardant fixement Blanche :

– Il y a une cause à cette léthargie, dit-il ; que s'est-il donc passé ici après mon départ ?

– Tu vas le savoir, mon ami.

Mme Beaugrand tira de son corsage la lettre d'André, et, la remettant à son mari :

– Quand tu auras pris connaissance de cette lettre, que ma pauvre Henriette a lue en partie, tu sauras de quel coup terrible notre malheureuse enfant a été frappée.

Les dents serrées, les lèvres crispées, frémissantes, M. Beaugrand lut rapidement. Son corps avait des tremblements convulsifs, et l'on voyait la colère s'allumer dans son regard.

La lecture achevée, il replia la lettre et la rendit à sa femme, en prononçant d'une voix sourde :

– Une morsure de serpent !

Blanche sentit om frisson courir dans tous ses membres.

– Mon ami, que dis-tu ? s'écria-t-elle.

– Je dis, Blanche, que nous avons un ennemi.

– Ah ! je le sais.

– Un ennemi mystérieux, un misérable qui se cache et se remue dans l'ombre.

– Oh ! il ne se cache pas !

M. Beaugrand arrêta sur sa femme son regard interrogateur.

– Blanche, que veux-tu dire ?

– Notre ennemi, je le connais, je l'ai vu ; il a eu l'audace de se présenter devant moi.

– Ici ?

– Oui.

– Ah ! ton frère ! ton frère !

– Oui, Philippe, mon frère, et c'est lui, j'en suis sûre qui s'attaque à ma fille !

– Et tu l'as vu, ici ! Y a-t-il longtemps ?

– L'année dernière, peu de temps avant notre rentrée à Paris.

– Et tu m'as caché cela ! Oh ! Blanche !

– Mon ami, j'ai craint de t'inquiéter. Depuis quelque temps il rôdait aux alentours du château. Dans quelles intentions ? Je l'ignore. Un jour qu'il s'était introduit dans le parc, il s'est trouvé tout à coup en face de Henriette et l'a fort effrayée. On t'a parlé de cela, tu dois te le rappeler, et aussi des allures étranges d'un individu qui, de temps à autre, faisait à Bresle de courtes apparitions. Mais tu n'as ajouté aucune importance aux racontars des domestiques. Eh bien ! mon ami, c'était lui ! Quand il est venu au château, nos domestiques ont parfaitement reconnu l'individu, qu'ils appelaient l'homme mystérieux.

– Mais, enfin, qu'est-il venu faire ici ? Que voulait-il ?

– Il voulait me faire intervenir dans une affaire qui, paraît-il, l'intéresse énormément.

– Quelle affaire ?

– Je te raconterai cela. Je lui ai refusé net ce qu'il me demandait, et il m'a quittée en me menaçant. Mais je n'avais plus entendu parler de lui, et je commençais, à être, tranquille, presque rassurée, lorsque cette lettre… Ah ! mon ami, le baron de Simiane n'oublie rien, ne pardonne rien ; quand il croit avoir à se venger, tout lui est bon, même les choses les plus infâmes.

Mme Beaugrand se jeta au cou de son mari et s'écria en sanglotant :

– Il m'a rendue la plus malheureuse des femmes, le misérable ! Et maintenant, il veut que ma pauvre enfant soit aussi sa victime !

– Blanche ! ma chérie, prononça M. Beaugrand, en proie à une violente émotion, rassure-toi… Ne suis-je donc pas là,

moi, pour vous protéger et vous défendre toutes les deux ? Je lui casserai les dents, à ce venimeux reptile, je lui écraserai la tête !

– Il me hait, je le sais, il m'a toujours haïe, et, de nouveau, sa haine me poursuit. Hélas ! j'aurais pu, tranquille, heureuse auprès de toi, mon ami, oublier tout le mal qu'il m'a fait autrefois ; mais il recommence… ah ! il ne lâche pas ses victimes ! Il faut qu'elles versent toutes les larmes, il faut qu'il leur arrache le cœur !

Et comment se défendre contre un pareil misérable ?

Tu le réduiras à l'impuissance, dis-tu ? Oui, peut-être. Mais, avant, que d'infamies il peut commettre encore !

Il y a quelques jours, il révélait à André Clavière mon douloureux et épouvantable secret, et rien ne me dit que, bientôt, la même révélation ne sera pas faite à ma fille ! Ah ! Philippe, je tremble, j'ai peur !

Ah ! continua-t-elle, en se tordant les bras de douleur, comme je reconnais bien mon misérable frère aux coups qu'il porte ! Et pourtant, ne devrait-il pas garder le silence, quand c'est lui… Mais non, ce sont ses moyens, ce sont ses armes ! Il est lâche, lâche, lâche !

– Blanche, dit doucement M. Beaugrand, tu supposes donc que le baron de Simiane a fait connaître à André Clavière le secret de la naissance de ta fille ?

– Philippe, cette lettre, qui a failli tuer Henriette, cette lettre ne le dit-elle pas ?

– Assurément, Blanche, André a appris quelque chose ; mais peut-être pas ce que tu crois.

À ce moment, on frappa légèrement à la porte. M. Beaugrand ouvrit.

C'était la femme de chambre, qui apportait une carte de visite.

M. Beaugrand la prit sur le plateau, lut le nom, et avec un vif mouvement de surprise :

– M. le comte de Rosamont ! murmura-t-il.

– M. le comte de Rosamont ! répéta Blanche.

– Oui, répondit M. Beaugrand.

Et à la servante, qui attendait :

– A-t-on fait entrer M. le comte dans le salon ?

– Oui, monsieur.

– C'est bien, je descends à l'instant.

La femme de chambre se retira.

– Blanche, dit M. Beaugrand, je ne connais pas M. de Rosamont et je me demande quel peut être l'objet de sa visite. Je te laisse un instant ; mais je t'en supplie, calme-toi, et surtout ne vois pas les choses trop en noir. S'il était nécessaire que tu entendisses ce que M. de Rosamont a à me dire, je te ferais prier de descendre.

M. Beaugrand mit un baiser sur le front de sa femme et sortit de la chambre.

XX

CONSEIL À TROIS

Le comte de Rosamont attendait debout au milieu du salon, son chapeau à la main.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant ; il se retourna et s'inclina devant le député, qui lui rendit son salut.

– Monsieur le comte, dit M. Beaugrand, en indiquant un fauteuil, veuillez vous asseoir.

Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre.

– Monsieur le comte, reprit le député, nous sommes descendus du train en même temps.

– En effet, monsieur.

– Si j'eusse eu l'honneur de vous connaître et d'être connu de vous, je vous aurais parlé ; vous m'auriez appris que vous veniez me faire une visite et je me serais fait un plaisir de vous offrir une place dans ma voiture.

– Quand j'ai appris par le cocher qui m'a amené que vous étiez M. Beaugrand, votre voiture était déjà loin. On se connaît de nom beaucoup, et quand on se rencontre pour la première fois, on est inconnu l'un à l'autre.

– Cela arrive fort souvent.

– Il y a longtemps, fort longtemps, monsieur le député, que le nom du comte de Rosamont vous est connu.

– Tous ceux qui s'intéressent aux choses de leur pays, n'ignorent pas les services que M. le comte de Rosamont a rendus à la France.

– Sans doute, monsieur, l'ancien diplomate est connu ; mais vous me connaissiez déjà avant que j'eusse rendu à mon pays un seul de ces services dont vous venez de parler. Je sais, mais depuis quelques jours seulement, qu'une faute de ma jeunesse, une faute grave, vous est connue.

– Pardon, monsieur le comte ; mais… pourquoi me dites-vous cela ?

– Pourquoi ? répondit M. de Rosamont avec des larmes dans la voix, parce que vous êtes le plus ancien et le meilleur ami de Mme Clavière, parce que vous aimez André… mon fils, et que c'est pour elle et pour lui que je viens vous trouver.

– Monsieur le comte, qu'avez-vous donc à me dire ?

– Hier matin j'étais encore à Avranches…

– Ah ! fit M. Beaugrand, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

– Monsieur, reprit le comte d'un ton douloureux, j'ai laissé Mme Clavière dans les larmes et André dans un sombre désespoir. Que va faire le malheureux enfant ? Je n'ose pas me demander ce que peut lui conseiller sa douleur effrayante. Il est capable de se laisser aller à quelque coup de tête, qui pourrait frapper cruellement Mlle de Mégrigny.

– Hélas ! monsieur le comte, ce que vous redoutiez est arrivé. Vous venez d'entrer dans une maison où tout le monde est dans la consternation.

– Oh !

– Une lettre d'André est arrivée ici lundi matin, en mon absence.

– Ainsi, le malheureux a écrit sans prévenir sa mère ! Mais que dit-il ?

– Il dit, sans donner aucune explication, qu'il ne peut plus épouser Mlle de Mégrigny.

– L'insensé ! Et il l'aime ! il l'adore !

– Comme vous le craigniez, monsieur le comte, Mlle de Mégrigny a été frappée au cœur cruellement ; il s'est fait en elle une telle révolution que la malheureuse enfant est tombée en léthargie.

– Oh ! c'est affreux !

– Permettez-moi, monsieur le comte, de faire venir Mme Beaugrand.

– Oui, oui, nous pouvons avoir besoin de ses conseils.

M. Beaugrand sonna.

Et au domestique qui se présenta :

– Allez prévenir madame, dit-il, qu'elle est attendue au salon.

Les deux hommes attendirent, debout et silencieux.

Mme Beaugrand ne tarda pas à paraître.

Elle avait les yeux rouges, battus par la fièvre, et l'on voyait sur ses joues pâles la trace de larmes mal essuyées.

M. de Rosamont s'inclina respectueusement devant elle et lui dit :

– Peut-être, madame, vous souvenez-vous de m'avoir vu autrefois chez Mme la baronne de Simiane, votre mère ; alors, vous n'étiez encore qu'une enfant…

– Je me souviens, monsieur.

– Mais ce n'est pas en ce moment que je puis vous parler du passé.

– Blanche, dit M. Beaugrand, M. le comte de Rosamont arrive d'Avranches ; il a vu Mme Clavière et son fils ; comme nous, ici, tous deux sont dans la douleur et les larmes.

– Et cependant, madame, Mme Clavière ne doit pas avoir encore connaissance de la lettre écrite par son fils.

– Blanche, fais lire cette lettre à M. le comte.

Mme Beaugrand présenta la lettre à M. de Rosamont, qui la prit et la lut en tremblant.

– Oh ! l'insensé ! l'insensé ! murmura-t-il.

Rendant la lettre à Mme Beaugrand, il reprit à haute voix :

– Je sais, madame, tout le mal qu'a fait cette lettre ; André ne l'aurait certainement pas écrite s'il avait consulté sa mère. Ah ! en ce moment, sans doute, il regrette amèrement d'avoir obéi à un sentiment exagéré de délicatesse et d'honneur.

Il avait l'esprit troublé, surexcité, il ne s'est pas donné le temps de réfléchir… Il venait d'apprendre une chose terrible…

Madame, reprit-il après une pause et avec animation, votre frère, le baron de Simiane, est un misérable !

– Hélas ! soupira Mme Beaugrand.

– C'est lui qui frappe du même coup vous, Mlle de Mégrigny, Mme Clavière et son fils !

– Vous en êtes sûr, bien sûr, monsieur le comte ? fit le député.

– J'ai vu un homme, portant le costume des paysans normands, remettre à André un pli cacheté : c'était le papier révélateur. Dans cet homme déguisé, j'ai reconnu Raoul de Simiane !

– Mais le papier remis ainsi, mystérieusement, quelle révélation contenait-il ?

– Il apprenait au jeune sous-préfet qu'il n'était pas le fils d'André Clavière, le mari de sa mère.

– Oh !

– Il lui apprenait qu'il était le fils d'un amant que Marie Sorel avait eu avant son mariage.

– Infamie ! exclama le député.

Il saisit la main de sa femme, la serra doucement et eut un regard, qui semblait dire :

– Tu vois, tu t'étais trompée !

– Mais, reprit le comte, quel mobile a pu faire agir ainsi de Simiane, lâchement ? Je me le demande vainement ; car, enfin, je ne vois pas quel intérêt il peut avoir à troubler la quiétude, le bonheur de deux enfants qui s'aiment.

– Il se venge ! s'écria Mme Beaugrand.

– De qui ?

– De moi, de sa sœur ! Ne pouvant pas ou plutôt craignant de s'attaquer directement à la femme du député Beaugrand, c'est dans ma fille, dans mon enfant qu'il me frappe !

– Que lui avez-vous donc fait, madame ?

– Oh ! depuis longtemps, peut-être depuis le jour de ma naissance il me hait ; dans ces derniers temps, à une chose qu'il réclamait de moi, j'ai opposé un refus absolu. Je ne pouvais pas, ni par peur ni par lâche complaisance, faire une chose qui me répugnait. Et cependant, il n'y avait rien en cela qui pût éveiller les susceptibilités de ma conscience. Mais il suffit que de Simiane s'intéresse à une chose pour qu'elle m'apparaisse tout de suite sous un mauvais jour. Je connais si bien mon frère !

Ce qu'il est venu me demander, monsieur le comte, mon mari ne le sait pas encore ; je vais vous le dire à tous deux.

Ma fille a pour amie très intime Mlle Claire Dubessy, qui habite son château de Grisolles, près Poitiers. Cette jeune fille est orpheline depuis son jeune âge ; elle a été élevée dans le même pensionnat que ma fille et, à cette époque, elle m'a un peu considérée comme sa mère ; elle a toujours pour moi, comme pour Henriette, une très grande affection, et quand l'occasion s'en présente, c'est encore à moi, plutôt

qu'à son vieux tuteur, qui cependant vit près d'elle, qu'elle demande un conseil.

Claire Dubessy, est immensément riche et de plus merveilleusement belle. Comme bien vous pensez ; elle est entourée de prétendants, qui se disputent ses regards, ses sourires. C'est un véritable tournoi, dont elle est la première à s'amuser, comme elle le dit dans ses lettres, et elle ne se presse pas de tendre la main à un des champions pour le déclarer vainqueur…

Elle n'est pas pressée de se marier, dit-elle ; elle veut aimer et être sincèrement aimée. Ceci indique que, jusqu'à présent, aucun des prétendants à sa main n'a encore su trouver le chemin de son cœur…

Or, parmi les jeunes gens qui font très assidûment leur cour à Mlle Dubessy, il en est un qui se nomme Alfred de Linois et qui serait le fils unique d'un certain, comte de Linois.

– Ah ! de Linois ! fit M. de Rosamont ; j'ai connu autrefois un comte de Linois.

– Eh bien ! c'est à M. Alfred de Linois, à ce prétendant à la main de Mlle Dubessy, que s'intéresse le baron de Simiane.

– Mauvaise recommandation, dit le comte.

– Il y a là, selon toute apparence, quelque chose de louche, ajouta M. Beaugrand.

– Sachant dans quelle intimité nous sommes, ma fille et moi, avec Mlle Dubessy, reprit Blanche, le baron est venu me demander de m'intéresser à M. Alfred de Linois, dont le père, prétend-il, lui a rendu de très grand services ; il semblait vouloir exiger que ma fille et moi prissions les intérêts de

M. de Linois ; il était convaincu que si nous plaidions chaudement la cause du jeune homme auprès de Mlle Dubessy, nous aurions raison de ses hésitations et la déciderions à épouser M. Alfred de Linois.

Voilà ce que j'ai refusé de faire ; est-ce que je pouvais, moi, jouer un pareil rôle ?

– D'autant moins, madame, répondit le comte, que vous ne connaissez pas le jeune homme. Et puis, si la jeune fille aimait M. Alfred de Linois, aucune intervention ne serait nécessaire.

– C'est ce que j'ai fait observer à mon frère.

– Et comme tout porte à croire que Mlle Dubessy n'aime pas plus M. de Linois que tel ou tel de ses autres soupirants, plaider sa cause serait également inutile.

– En te demandant cela, Blanche, ton frère était fou, dit M. Beaugrand.

– J'ai vu autre chose dans sa démarche, mon ami ; j'ai pensé que pour avoir tant à cœur ce mariage, il fallait qu'il eût un profit à en tirer.

– Alors, tu supposes…

– Je ne crois pas plus à la reconnaissance de mon frère qu'à son désintéressement. Je ne connais pas ces de Linois ; mais rien ne m'ôtera de l'idée, mon frère étant leur allié, que c'est à la grande fortune de Claire Dubessy qu'ils en veulent uniquement, et que le mariage qu'ils rêvent n'est pas autre chose pour eux qu'un moyen.



... Elle est entourée de prétendants... (P. 1360.)

– Je pense absolument comme madame, appuya M. de Rosamont.

– Il y aurait donc un complot ?

– On peut tout admettre. Le baron de Simiane est un grand misérable ! Tu le sais, Philippe, et peut-être le savez-vous aussi, monsieur le comte, il est capable de toutes les infamies. C'est l'homme du mal ! Il marche, rien ne l'arrête ; autrefois, il n'a pas reculé devant le crime. Partout où il passe, surgissent les catastrophes ; pareil à un fléau épidémique, il laisse derrière lui des douleurs, des larmes, du sang !

– Blanche, as-tu prévenu Mlle Dubessy ?

– Non.

– Pourquoi ? Pourtant, il me semble…

– Que pouvais-je lui dire ? Quand j'avais refusé de jouer un rôle qui me répugnait, allais-je en prendre un autre également répugnant ? Celui de dénonciatrice ? Je ne connais pas Mme de Linois ni son fils, dont Claire parle quelquefois dans ses lettres ; est-ce que je pouvais, sans preuve, sur de simples soupçons, porter une accusation contre ce jeune homme et sa mère, peut-être innocents ? D'un autre côté, pouvais-je me résoudre à troubler la tranquillité, le repos de Claire, en faisant naître en elle des craintes qui, après tout, peuvent n'être que chimériques ?

D'ailleurs, je connais Claire Dubessy : elle n'est pas d'une nature à se laisser tromper, elle n'est pas de ces jeunes filles dont on fait des dupes : sa richesse l'a rendue soupçonneuse et défiante à l'égard des hommes ; sa défiance, appuyée par un jugement sûr et la faculté d'observer, qu'elle possède à un haut degré, sa défiance, dis-je, est son égide, un solide bouclier.

Malgré sa jeunesse, Claire Dubessy a déjà donné plus d'une preuve de sa sagesse, de sa prudence, de son bon sens ; elle a trop de perspicacité et de finesse pour se laisser prendre dans un piège qui lui serait tendu.

Mais, ajouta Mme Beaugrand avec animation, si je pensais que Claire fût sérieusement menacée, avec ton autorisation, Philippe, je n'hésiterais pas à aller m'installer auprès d'elle avec ma fille ! Mais rien, absolument rien dans ses lettres n'indique qu'elle puisse courir un danger.

– Je me sens rassuré, répondit M. Beaugrand ; toutefois, il serait bon de savoir, exactement, quel rôle joue le baron de Simiane dans l'entourage de Mlle Dubessy.

– Oui, se dit M. de Rosamont, voilà ce qu'il faut savoir.

S'adressant à Mme Beaugrand, il reprit à haute voix :

– Pour l'instant, madame, c'est à Mlle de Mégrigny seule que vous devez penser, et à son bonheur plus sérieusement menacé, en ce moment, que celui de son amie.

– Ah ! vous avez raison, monsieur le comte.

– Penser au bonheur de Mlle de Mégrigny, c'est songer en même temps à celui de son fiancé.

– Ah ! le malheureux !

– Il faut lui pardonner, madame.

– Si vous saviez ce que ma pauvre enfant a déjà souffert pour lui !

– Plus ils l'auront payé cher, mieux ils connaîtront le prix de leur honneur.

Blanche secoua douloureusement la tête.

– Vous le savez mieux que personne, madame, vous qui avez beaucoup souffert, c'est dans les cruelles épreuves de la vie que se trempent les âmes qui deviennent vaillantes.

Un orage, qui s'est formé à Avranches, où a éclaté un premier coup de foudre, est venu jusqu'ici, et dans ce château, un second et formidable coup de tonnerre a jeté l'épouvante. De ces terribles coups de foudre, madame, il ne doit pas même rester le souvenir.

– Je le voudrais, monsieur le comte, mais…

– Quand l'orage s'est éloigné, le soleil reparaît. Il faut considérer cette lettre fatale comme n'ayant pas été écrite.

– Ma fille, ma pauvre fille l'a lue, monsieur.

– Oui, madame ; mais tout de suite, sous la commotion, m'a dit M. Beaugrand, elle est tombée en léthargie.

– Hélas !

– Que dit le médecin ?

– Oh ! tout ce qu'il peut dire pour rassurer une mère désolée : les jours de mon enfant ne sont pas en danger… Mais dans deux jours elle sortira de son étrange sommeil et alors…

– Elle croira avoir fait un rêve.

– C'est aussi ce que m'a dit le docteur, mais… Oui, je réussirai peut-être à la tromper, d'abord, mais après ?

– Il ne faut pas que votre fille soit trompée, madame ; c'est une chose réelle, heureuse qui doit l'attendre à son

réveil : une nouvelle lettre d'André Clavière repentant et implorant son pardon ? Non. Ce ne serait pas assez. C'est lui-même qui doit être au chevet de Mlle de Mégrigny à son réveil ; c'est sur lui que doit s'arrêter le premier regard de la malade !

– On peut lui écrire ou mieux encore lui envoyer une dépêche ; mais viendra-t-il ?

– Et pourquoi ne viendrait-il pas ? En ce moment, madame, malheureux et même effrayé de ce qu'il a fait, ignorant d'ailleurs le terrible effet produit par sa lettre, il peut craindre votre colère et celle de M. Beaugrand, craindre surtout qu'une démarche qu'il tenterait ne fût mal accueillie. En effet, il peut croire qu'il n'a plus le droit de revenir sur une résolution qu'il a prise librement.

Quand il a écrit cette lettre, obéissant à un sentiment qui lui fait honneur, il ignorait que vous connussiez le secret de sa naissance ; quand sa mère lui a appris que rien de son passé ne vous était inconnu, sa lettre était partie, elle était déjà ici. Alors sa douleur fut affreuse et il regretta amèrement d'avoir agi si précipitamment et sans avoir consulté sa mère.

En réalité, que voulait-il ? Que le voile qui couvre le passé de Marie Sorel ne fût pas déchiré. Et pour que ce passé restât caché, même pour vous, il faisait stoïquement, pour la tranquillité de sa mère, croyait-il, le sacrifice de son bonheur.

– Nous connaissons André, monsieur le comte, dit le député, nous le connaissons bien.

– Aussi n'ai-je pas à plaider sa cause devant vous.

– C’est un sang généreux et pur qui coule dans les veines d’André ; il est brave, loyal, chevaleresque ; c’est l’homme de tous les dévouements, il semble qu’il soit né pour les grandes et belles actions.

– Philippe, allons-nous lui envoyer une dépêche ? demanda Mme Beaugrand.

– Non, j’irai moi-même le chercher.

– Bien, approuva le comte.

– Demain, avant midi, je serai à Avranches.

XXI

LE RÉVEIL

La Dame en noir était seule dans son boudoir.

Tout en travaillant à une tapisserie, elle réfléchissait. Toutes ses impressions se reflétaient sur sa physionomie. Elle était triste, bien triste, et de temps à autre un long soupir s'échappait de sa poitrine.

Deux petits coup frappés à la porte la firent tressaillir, et avant qu'elle eût eu le temps de répondre : « Entrez ! » la porte s'ouvrit toute grande et Louise jeta ces mots :

– Madame, c'est M. Beaugrand !

La Dame en noir se dressa tout d'une pièce en poussant une exclamation de joie. Et comme le député entrait dans le salon, elle courut à lui en s'écriant :

– Ah ! mon ami, mon ami !

Elle lui prit les deux mains, et vivement :

– Avant-hier, hier et ce matin j'attendais une lettre de vous ou de Blanche ; mais vous êtes venu ; ah ! cela vaut mieux que tout. Vite, mon ami, donnez-moi des nouvelles de Bresle ; Blanche, Henriette…

– Savez-vous qu'André a écrit ?



... La porte s'ouvrit toute grande et Louise jeta ces mots : — Madame, c'est M. Beaugrand ! (P. 1367.)

– Le malheureux ! il me l'a dit.

– Et vous savez ce qu'il a écrit ?

– Oui, maintenant.

– Ma femme a beaucoup pleuré.

– Ah ! moi aussi, j'ai pleuré ! Mais Henriette ?

– Elle a lu une partie de la lettre ; le coup a été foudroyant.

– Pauvre chère enfant !

– Et depuis lundi elle est en léthargie.

– Mon Dieu !

– Je n'ai plus besoin de vous dire pourquoi je suis ici.

– Vous venez chercher André ?

– Oui. Consentira-t-il à me suivre ?

– S'il le fallait, je lui en donnerais l'ordre. Mais depuis lundi il ne vit plus, le malheureux ! Il est dans une inquiétude mortelle. Comme moi, il attendait une lettre. Vous le verrez tout à l'heure ; venez vous asseoir, mon ami ; il faut, avant tout, que je vous apprenne ce qui s'est passé ici.

– Je le sais.

– Mais c'est impossible !

– Vous allez comprendre : nous avons eu hier, à Bresle, la visite du comte de Rosamont.

– Oh ! alors, je comprends ; c'est lui qui vous a dit…

– Tout ce qu'il savait.

– Même ce qui s'est passé entre lui et moi, entre lui et André ?

– Oui. Il est désespéré !

– Il demandait l'impossible. André, son fils, a été dur pour lui, même cruel.

– Oui. Mais cela ne l'empêche pas de le tenir en très haute estime ; il l'aime, il l'admire, il en est fier !

– Ah ! il est bien puni aujourd'hui !

– Marie, parlez-moi d'André : il est inquiet, m'avez-vous dit ?

– Désolé, au désespoir, mon ami ; oh ! comme il voudrait ne pas l'avoir écrite, cette lettre ! Et tout à l'heure, quand il saura…

– Nous lui cacherons la vérité sur l'état de sa fiancée ; ce sera assez tôt de le prévenir en arrivant à Bresle.

– Oui, oui, vous avez raison. Mais, mon ami, cette léthargie…

– N'inspire aucune inquiétude sérieuse au docteur ; elle a même été, dit-il, heureuse pour Henriette, en la frappant, momentanément, d'insensibilité. Ce qui serait redoutable, à présent, c'est le réveil, c'est le retour à la vie, si André n'était pas là, auprès d'elle.

– Vous le trouverez bien changé ; en quelques jours il a vieilli de plusieurs années ; il se nourrit à peine et toutes ses nuits sont mauvaises ; la nuit dernière, ne pouvant dormir et fatigué par l'insomnie, il s'est levé et a travaillé jusqu'au jour. Vous pensez bien, mon ami, qu'avec un pareil régime, il ne

tarderait pas à tomber sérieusement et même dangereusement malade. Je le gronde doucement, mais la tendresse de sa mère est impuissante à calmer son chagrin.

Il est silencieux, sombre et dans un continuel état d'agitation fiévreuse. Quand il est avec moi, le plus léger bruit le fait sursauter, semble l'effrayer. Si je ne le forçais pas à me parler un peu, il resterait auprès de moi des heures entières sans prononcer un mot, absorbé en lui-même.

Que vous dirai-je encore, mon ami ? S'il ne travaillait pas avec plus d'acharnement que jamais, j'arriverais à m'imaginer que toutes ses facultés intellectuelles se sont éteintes. Enfin, vous êtes venu, vous voilà… Qui sait ? Il vous attendait, peut-être.

– Marie, j'ai une question à vous adresser.

– Dites, mon ami.

– Après avoir fait connaître à André votre douloureux passé, lui avez-vous parlé de celui de Blanche, également douloureux ?

– Non ; je ne pouvais pas me donner ce droit.

– Alors, c'est moi qui lui révélerai cet autre secret terrible.

– Est-ce donc nécessaire ?

– Oui. Rien ne doit plus lui être caché. Ce que vient de faire le misérable frère de Blanche, nous dit trop ce qu'il peut faire encore : chez cet être venimeux, jaloux du bonheur des autres, mordre est un besoin ; il faut qu'il fasse couler des larmes, il faut toujours qu'il trouve quelque chose à détruire.

Eh bien ! nous devons nous mettre en garde contre le mal qu'il peut faire.

Je n'attendrai pas qu'André reçoive un nouvel écrit anonyme ; il connaît le secret de sa naissance, il connaîtra celui de la naissance d'Henriette ; et si grave qu'elle soit, cette révélation lui sera faite par moi, aujourd'hui même, devant vous.

La Dame en noir baissa la tête, et un long soupir s'échappa de sa poitrine.

André n'avait pas été prévenu de l'arrivée de M. Beaugrand.

Quand, un peu avant l'heure du déjeuner, il sortit de son cabinet de travail et se dirigea vers le petit salon, il ne remarqua point, en passant devant elle, l'air mystérieux de la femme de chambre qui, s'il l'eût interrogée, se serait empressée de lui dire :

– M. Beaugrand est là.

Il éprouva donc comme la surprise d'un coup de théâtre, en entrant dans le salon. Il resta un instant immobile comme pétrifié, ne sachant s'il devait avancer ou reculer.

Mais M. Beaugrand s'était levé et venait à lui, les deux mains tendues.

– Oh ! oh ! oh ! fit-il, d'une voix étranglée.

Il saisit les mains du député, et se courbant comme un coupable qui se croit indigne de pardon, il éclata en sanglots.

– André, André, dit doucement M. Beaugrand, pourquoi, ces larmes ?

– Ah ! mon ami ! laissez-le pleurer ! s'écria la Dame en noir, les larmes vont le soulager ; depuis lundi soir, il a la poitrine gonflée de sanglots.

M. Beaugrand appuya ses mains sur les épaules d'André et, lui mettant un baiser sur le front :

– Pourtant, André, lui dit-il, tu sais bien que je t'aime, que nous t'aimons tous !

Alors, le jeune homme, avec un redoublement de sanglots, jeta ses bras au cou du vieil ami de sa mère :

– Vous m'avez donc une fois encore pardonné ? murmura-t-il. Et Henriette, est-ce qu'elle sait ?

– Oui.

– Mon Dieu, que doit-elle penser ?

– Elle-même te le dira, André ; je viens te chercher.

– Ah ! elle est malade !

– Oui, et comme l'année dernière, ta présence auprès d'elle est nécessaire.

– Ah ! malheureux ! malheureux que je suis ! Mais je suis donc né pour faire souffrir, pour être le bourreau de ceux que j'aime ! L'autre nuit, j'ai eu un horrible cauchemar : j'ai rêvé que toutes les murailles du château de Bresle étaient tendues de noir ; à l'intérieur on n'entendait que des plaintes et des gémissements ; dans la chambre de Mlle de Mégrigny, un grand nombre de cierges étaient allumés ; une main invisible me poussa vers le lit et une voix terrible me cria :

« – Regarde, misérable, regarde, voilà ton ouvrage ! »

Henriette était sur son lit pâle, raide, glacée, morte !

Je poussai un grand cri rauque, déchirant, et je m'enfuis, poursuivi par la voix terrible qui répétait :

« Voilà ton ouvrage ! assassin ! assassin ! »

Et comme s'il eût été encore sous l'impression du cauchemar, son corps tout entier frémissait.

– Vision étrange et presque réelle, se disait M. Beaugrand. André passa la main sur son front, se secoua comme pour se délivrer de l'affreuse impression, puis s'écria :

– Partons, partons tout de suite !

– Nous prendrons le premier train, à trois heures.

– André ne pense pas, dit la Dame en noir, qui voulait faire diversion aux pensées de son fils, il ne pense pas que M. Beaugrand vient d'arriver et qu'avant de se remettre en route, il a besoin de prendre un peu de repos et surtout de déjeuner.

– Tu as raison, chère mère. Ah ! décidément, je ne sais plus où j'ai la tête.

Louise, à ce moment, vint annoncer qu'on pouvait se mettre à table.

On déjeuna. Encouragé par M. Beaugrand, André mangea un peu mieux et avec plus d'appétit que les jours précédents ; peu à peu, il s'animait ; il avait le front moins soucieux ; ses yeux n'avaient déjà plus le même éclat fiévreux ; il était moins morose ; on voyait que l'apaisement

se faisait en lui, la présence de M. Beaugrand exerçait son influence réparatrice.

– On rentra dans le petit salon où Louise avait servi le café et les liqueurs.

– Monsieur, dit André, ma mère vous a dit comment j'ai appris que je n'étais pas le fils d'André Clavière ?

– Ton excellente mère, mon ami, répondit le député, n'a pas eu à me faire ce pénible récit. Nous avons eu à Bresle la visite du comte de Rosamont, et c'est lui qui nous a instruit de tout ce qui s'est passé à Avranches.

– Ah !

– M. de Rosamont craignait quelque coup de tête de ta part, et ignorant que tu eusses déjà écrit cette lettre, où tu déclares ne plus pouvoir épouser Henriette, il venait me demander d'agir immédiatement dans ton intérêt et celui de ta fiancée, c'est-à-dire de te défendre contre toi-même et de ne pas permettre à une manœuvre odieuse d'avoir le résultat que son auteur espérait.

Maintenant, mon cher André, reprit M. Beaugrand après un silence, j'ai une question à t'adresser.

– Dites, monsieur.

– André, tu renonçais à Henriette ; par un sentiment de délicatesse qui t'honore, tu faisais le sacrifice de ton amour, de ton bonheur, et cela parce qu'un terrible secret venait de t'être révélé, et sans même te demander si Mme Beaugrand et moi verrions dans cette nouvelle situation un empêchement à un mariage que nous voulons tous.

Mais, voyons, si tu apprenais tout à coup, par une autre lettre anonyme ou de toute autre manière, qu'Henriette n'est pas la fille de M. de Mégrigny, est-ce qu'elle deviendrait indigne de toi ?

– Indigne de moi, Henriette, jamais ! jamais !

– Assurément, n'est-ce pas ? rien ne peut lui enlever une seule de ses qualités ? Mais, enfin, si l'on venait te dire, en t'en fournissant les preuves, qu'elle n'est pas la fille de Ludovic de Mégrigny, verrais-tu à cela un obstacle à votre union ?

– Monsieur, répondit tristement le jeune homme, je regrette ce que j'ai fait ; pourquoi me dites-vous cela ?

– Je t'adresse une question, André, et je te prie d'y répondre.

– Eh bien ! je réponds : aucun obstacle, de quelque nature qu'il soit, ne peut plus se dresser entre Henriette et moi !

– Même si elle n'était pas la fille de M. de Mégrigny ?

Le sous-préfet jeta un regard sur sa mère et s'écria :

– Même si elle était de père et mère inconnus !

– Eh bien ! André, mon ami, écoute : il existe aussi un secret douloureux et terrible dans le passé de Mme Beaugrand ; ce secret, tu ne dois plus l'ignorer : André, Henriette n'est pas la fille de M. de Mégrigny.

– Est-ce possible ?

– Elle est la fille de M. Henri de Bierle.

– Mon Dieu !

– Tu vas connaître les malheurs de Blanche de Simiane ; alors tu sauras mieux encore ce qu'est son misérable frère, cet homme sinistre qui s'appelle le baron de Simiane. Hélas ! il est peu de familles qui n'aient leurs douleurs cachées, leur horrible plaie ; la nôtre, André, c'est l'infâme de Simiane. Je puis parler devant Mme Clavière ; elle connaît depuis longtemps ce secret que je vais te révéler.

Alors, aussi brièvement que possible, M. Beaugrand raconta comment Blanche, qui aimait Henri de Bierle, et en était ardemment aimée, avait consenti à épouser Ludovic de Mégrigny afin, croyait-elle, de sauver son frère qui la menaçait de se tuer sous ses yeux.

– Déjà à cette époque, continua M. Beaugrand, le baron était ruiné, traqué par ses créanciers, à bout de ressources. Ludovic de Mégrigny, un malade, dont toutes les facultés étaient singulièrement affaiblies ou éteintes, se trouvait dans l'impossibilité de gérer lui-même une très grande fortune que venait de lui laisser, en mourant, une tante d'Amérique.

Or, le baron convoitait cette fortune dont il cherchait à s'emparer par tous les moyens. Après avoir forcé sa sœur à épouser de Mégrigny et s'être fait donner plein pouvoir par son beau-frère, il s'était mis à tripoter avec les millions venus d'Amérique, absolument comme s'ils eussent été les siens.

De l'avis des médecins, de Mégrigny, dont l'état de faiblesse physique et morale ne faisait qu'augmenter, était incapable d'avoir un enfant. Cela gênait fort les combinaisons du baron ; en effet, si de Mégrigny mourait sans enfant, sa fortune allait à des petits-cousins et,

malheureusement, la santé débile du mari de Blanche n'annonçait que trop sa fin prochaine.

Il fallait donc, n'importe à quel prix, garder les millions, et le baron décida que, à moins qu'il n'y eût impossibilité absolue, Blanche aurait un enfant.

M. Beaugrand poursuivit son récit en racontant comment, une nuit, Henri de Bierle avait été introduit dans la chambre de Blanche par une domestique complice du baron.

Après avoir donné les explications qui atténuaient la faute commise par les deux amants, M. Beaugrand ajouta :

– Voilà, André, le secret de la naissance d'Henriette, qui est née quelques mois après la mort de M. de Mégrigny.

M. Beaugrand ne crut pas devoir dire que les jours du malheureux mari de Blanche paraissant vouloir se prolonger, le baron en avait hâté la fin en se servant d'un poison répandu sur des fleurs que sa complice plaçait, la nuit, dans la chambre du malade.

Il termina en expliquant comment le baron de Simiane, investi d'un nouveau pouvoir qu'il avait arraché à sa sœur, tutrice de la petite Henriette, avait continué à se livrer à des tripotages d'argent, tant et si bien que l'immense fortune de Ludovic de Mégrigny s'était trouvée engloutie dans de désastreuses opérations de bourse, sauf un million que la veuve avait pu sauver du naufrage.

Les dernières paroles de M. Beaugrand furent suivies d'un assez long silence.

La Dame en noir, émue au souvenir des souffrances de son amie, encore plus cruelles que les siennes propres, laissait couler silencieusement ses larmes :

Le jeune homme, très pâle, la tête inclinée, semblait être sous l'impression d'un affreux cauchemar.

– André, reprit gravement M. Beaugrand, vous avez entendu, vous savez… Maintenant, qu'avez-vous à me dire ?

Le sous-préfet se dressa debout, et regardant le député avec ses grands yeux clairs :

– Monsieur, répondit-il, c'est un secret de famille que vous venez de confier à ma loyauté, à mon honneur, il restera enseveli au plus profond de mon cœur. Celui qui m'a été révélé, me concernant, n'a altéré en rien mon affection ni mon respect pour ma mère ; maintenant comme avant, monsieur, Mme Beaugrand a droit à tout mon respect, et il me semble que ses souffrances et son martyre rendent plus vive encore mon affection pour elle. Ah ! c'est un redoublement de tendresse de ceux qu'elles aiment qui fera oublier complètement à Mme Beaugrand et à ma mère tout ce qu'elles ont souffert !

M. Beaugrand prit la main du jeune homme, et la serrant doucement :

– Bien, très bien, mon ami, dit-il. Maintenant nous pouvons partir.

– Ah ! il me tarde de tomber aux genoux de ma bien-aimée Henriette et de la supplier de me pardonner.

Un quart d'heure plus tard, M. Beaugrand, et André montaient dans une voiture, qu'on était allé chercher, et qui les conduisit à la gare.

Il pouvait être onze heures du soir lorsqu'ils arrivèrent à Bresle.

M. Beaugrand avait appris à André dans quel état se trouvait Henriette, par suite de l'effet foudroyant produit par sa lettre. Mais, avait-il ajouté, le docteur attend tout de votre présence dans la chambre de notre malade, au moment de son réveil.

Prévenue, Mme Beaugrand vint recevoir les deux voyageurs.

– Méchant enfant dit-elle tout bas à l'oreille d'André en l'embrassant.

M. Beaugrand demandait des nouvelles de la jeune fille.

– Le docteur est venu ce soir, répondit Blanche, il est resté plus d'une heure près de ma fille ; il a été satisfait quand je lui ai dit que vous arriveriez certainement dans la nuit.

« – C'est bien, m'a-t-il répondu, demain je serai ici à neuf heures, et nous aiderons notre malade à se réveiller. »

« À présent, André, voulez-vous voir votre fiancée ?

Du regard le jeune homme consulta M. Beaugrand.

– Viens, mon ami, dit le député, suivons Mme Beaugrand.

Tous trois entrèrent silencieusement dans la chambre où se trouvaient, veillant, Charlotte et Julie.

Lentement, le jeune homme s'approcha du lit, contempla un instant la belle figure rigide et blanche de la malade, puis très pâle, secoué par un tremblement convulsif, il se recula.

– Et voilà, voilà ce que j'ai fait ! prononça-t-il d'une voix étranglée.

Aussitôt il tressaillit et promenant autour de lui ses yeux hagards :

– Ah ! mon rêve, mon épouvantable rêve ! s'écria-t-il, en chancelant comme pris de vertige.

– Moins le corps sans vie et les cierges, répondit M. Beaugrand, en lui saisissant le bras.

– Oh ! oh ! oh ! fit le malheureux, ne pouvant plus retenir ses sanglots.

– Tu ne peux pas rester ici, viens, lui dit le député.

Et il l'entraîna.

Le lendemain matin, ainsi qu'il l'avait annoncé, le docteur arriva au château à neuf heures.

Tout d'abord il donna ses ordres au sujet d'une petite mise en scène qu'il avait imaginée, et qui devait suivre immédiatement le réveil de la jeune fille.

Dans la chambre de celle-ci se trouvaient Mme Beaugrand, Charlotte et Julie, toutes trois assises. M. Beaugrand et André ne devaient venir que plus tard.

Le docteur fit avaler à la malade, de cinq en cinq minutes, quelques gouttes d'une liqueur noire contenue dans un flacon de cristal ; l'effet bienfaisant du liquide se produisit peu à peu. Les joues s'estompèrent de rose, ce qui indiquait que la circulation du sang se rétablissait ; de même, une respiration douce et régulière disait que les poumons reprenaient leur fonctionnement ; quoique faiblement

encore, le cœur se remettait à battre et, en même temps, la chaleur revenait au corps.

Une bonne heure s'était écoulée ; mais, bientôt, le mouvement des paupières et des lèvres et un gonflement des narines annoncèrent l'approche du réveil.

Alors, le docteur fit un signe à Mme Beaugrand, qui vint se placer au chevet de sa fille. Quelques minutes s'écoulèrent encore. Soudain, Henriette poussa un long soupir ; ses paupières s'ouvrirent, puis retombèrent aussitôt sur les yeux, comme si ceux-ci n'eussent pu supporter la lumière du jour.

Le docteur s'était vivement approché de la porte en faisant : Hum ! Aussitôt la porte s'ouvrit toute grande et la femme de chambre annonça d'une voix claire et forte :

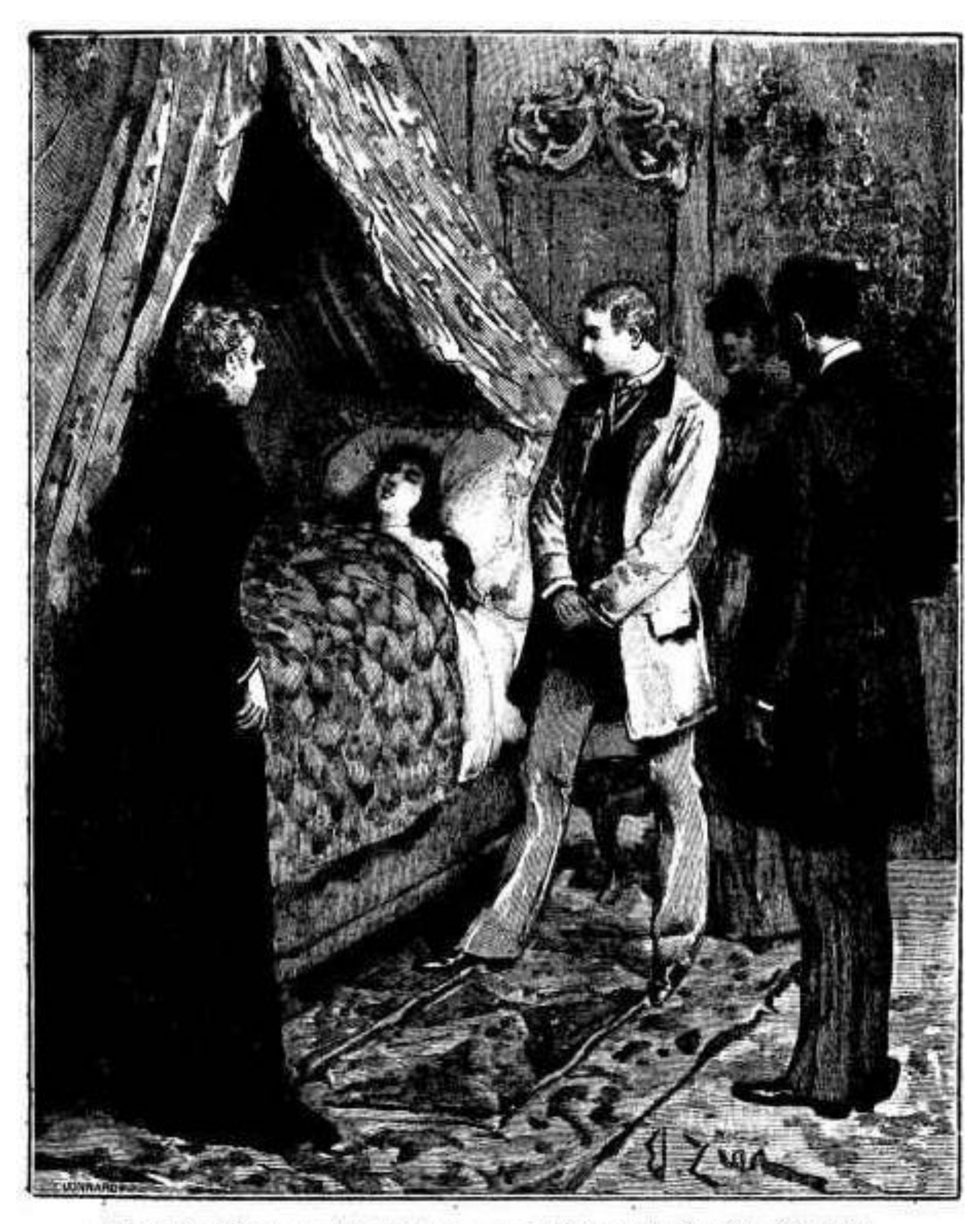
– Monsieur André Clavière.

Henriette eut un tressaillement. Elle avait maintenant les yeux grands ouverts. Comme étonnée, elle laissa échapper un petit cri à la vue de son père et d'André qui, la main dans la main, s'approchaient de son lit le sourire sur les lèvres.

– Henriette, ma bien-aimée Henriette ! dit le jeune homme.

– André, c'est lui, c'est André ! prononça-t-elle d'une voix faible et hésitante.

Sa mère l'aida à se soulever ; elle sortit ses bras du lit et les jeta sur les épaules du jeune homme penché sur elle, et qui mit un baiser brûlant d'amour sur son front encore glacé.



Et voilà, voilà ce que j'ai fait ! prononça-t-il d'une voix étranglée. (P. 1375.)

Il y eut un moment de silence. Ils se regardaient comme en extase. Puis tout à coup :

– Mais que m'est-il donc arrivé ? Pourquoi suis-je dans mon lit ? s'écria-t-elle.

Le docteur s'approcha.

– Mademoiselle Henriette, dit-il, vous avez été prise d'un malaise subit, on m'a appelé et, vous voyez, ce n'était rien, vous voilà remise.

Elle appuya sa main sur son front et, presque aussitôt :

– Ah ! la lettre ! la lettre !

– Il n'y a pas de lettre, ma chérie, dit vivement Mme Beaugrand, tu as fait un rêve.

– Un rêve ! un rêve ! murmura la jeune fille, comme se parlant à elle-même. Mais non, mais non, je me souviens…

Il y eut une seconde de cruelle anxiété.

– Henriette, ma chère et bien-aimée Henriette, dit André, il ne faut pas vous souvenir ; oubliez, au contraire, ce que j'ai eu le malheur d'écrire dans un moment d'égarement, de folie ; oh ! oui, oubliez, oubliez et accordez-moi le pardon que je vous demande à genoux.

Tout en parlant, il s'était agenouillé.

Il saisit les mains de la jeune fille et les couvrit de baisers.

– J'oublie, André, je veux oublier et je vous pardonne, lui dit-elle ; mais vous m'avez fait bien du mal… Est-ce donc parce que vous me faites souffrir que je vous aime tant ?

– Henriette, s'écria le jeune homme prêt à sangloter, vous n'aurez plus jamais de larmes à verser ! Ah ! pour le

pardon que vous venez de m'accorder, je n'aurai pas assez de toute ma vie consacrée uniquement à vous rendre heureuse !

– Allons, tout va bien, dit gaiement le docteur, et demain, je l'espère, Mlle Henriette pourra se lever et faire, au bras de son fiancé, une petite promenade dans le jardin.

La tête de la jeune fille retomba sur l'oreiller et ses yeux se fermèrent.

André se releva. Comme les autres, du regard il interrogea anxieusement le docteur.

– Ne vous effrayez pas, dit celui-ci, il y a une grande faiblesse, épuisement des forces physiques, il fallait s'y attendre ; mais il y a d'inépuisables ressources dans la jeunesse : sa riche nature aidant, Mlle Henriette recouvrera ses forces comme par enchantement.

– N'avez-vous aucune inquiétude, docteur ?

– Aucune, tout danger a disparu.

À ces paroles rassurantes, l'anxiété disparut.

Le docteur écrivit son ordonnance et donna ses instructions à Julie Verrier, lui expliquant bien tout ce qu'elle aurait à faire. C'était la Chiffonne qui avait absolument voulu qu'on lui confiât la mission de soigner Henriette.

Avant de se retirer, le docteur prit le bras d'André, et l'entraînant dans un coin de la chambre :

– Monsieur Clavière, lui dit-il, je n'ai pas à vous le cacher, vous avez failli tuer Mlle de Mégrigny. Enfin, le mal

que vous avez fait, vous l'avez réparé ; c'est bien. Mais je vous le dis, monsieur, ne recommencez plus.

Le soir, la jeune fille se trouvait déjà beaucoup mieux. Ainsi que l'avait annoncé le docteur, les forces lui revenaient rapidement.

Il fut décidé, – et les domestiques reçurent des ordres en conséquence, – que toute lettre ou écrit quelconque, qui arriverait au château, adressé à Mlle de Mégrigny, serait immédiatement remis à Mme Beaugrand qui, après lecture, le transmettrait ou non à sa fille.

On se mettait en garde contre une nouvelle révélation du misérable baron de Simiane.

De plus, si un pli cacheté ou non était remis à Henriette, directement, par n'importe quelle personne, la jeune fille la remettrait à sa mère, sans en avoir pris connaissance.

On ne pouvait pas prendre trop de précautions.

En outre, il fut convenu que, jusqu'à nouvel ordre, André s'abstiendrait de venir à Bresle, afin de faire croire à de Simiane qu'il avait obtenu le résultat qu'il voulait atteindre par son action infâme, c'est-à-dire que le mariage d'André Clavière et de Mlle de Mégrigny était rompu.

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : EmmanuelleL, Jean-Marc, MartineA, PatriceC, Coolmicro

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.